ŒUVRES COMPLÈTES

DU

CAPITAINE MARRYAT,

TRADUITES

PAR A.-J.-B. DEFAUCONPRET.

Le Pacha à mille et une queues.

Impr. de E. Dépée, à Sceaux (Seine.)

LE PACHA

A MILLE ET UNE QUEUES,

PAR

LE CAPITAINE MARRYAT.

NOUVELLE ÉDITION.

II



P. 171.

PARIS
LIBRAIRIE DE CHARLES GOSSELIN,
9, RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS.

M DCCC XLVI.

LE PACHA

A MILLE ET UNE QUEUES.

CHAPITRE I.

Le lendemain, après l'expédition des affaires ordinaires du divan, le renégat fut appelé; il prit sa place accoutumée, et commença le récit de son sixième voyage.

SIXIÈME VOYAGE D'HUCKABACK.

Puisse-t-il plaire à Votre Hautesse!

Tant de périls frisés de si près et un grand nombre d'aventures singulières m'avaient inspiré le désir de rester tranquillement à terre; mais je trouvai la France si changée, que je pris en dégoût mon propre pays. Tout était bouleversé;—

les nobles, les riches, les savants étaient massacrés ou vivaient pauvres dans l'exil, tandis que les gens de la plus basse extraction avaient usurpé leurs places, et gouvernaient à leur gré. Mais ce qui me décida surtout à retourner encore une fois sur l'Océan, ce fut la conviction que les fréquentes levées exigées pour recruter les armées de la république ne me laissaient aucune chance de rester longtemps paisible. De deux maux, je choisis celui qui me parut le moindre, et je préférai les dangers qu'on peut rencontrer en mer à la perspective de mourir dans un fossé sur le continent. J'achetai un navire, destiné à un voyage de commerce qui avait Lima pour but. Comme les croisières anglaises couvraient les mers, et que j'étais résolu à ne pas me laisser maîtriser par un petit vaisseau, je pris à bord un renfort de quarante hommes, et je plaçai douze canons sur les ponts. Nous échappâmes à travers le détroit de Gibraltar et nous fîmes voile vers le cap Horn, le point le plus au sud de l'Amérique. Au moment où nous apercevions les côtes sans qu'il nous fût arrivé rien qui méritât la peine d'être raconté, un vent contraire s'éleva avec une telle violence, qu'après une lutte infructueuse, il fallut céder, et courir des bordées au sud et à l'est.

Par suite du roulis, les ponts furent inondés,

l'eau pénétra de toutes parts, gâta les provisions (surtout le pain), qu'on jeta à la mer, ce qui obligea de diminuer les rations. Ne pouvant pas espérer de vivre avec ce qui restait jusqu'à notre arrivée à Lima, je me décidai à débarquer à l'île la plus proche, afin d'y prendre d'autres munitions avant de chercher de nouveau à doubler le Cap. J'hésitai un peu sur la direction à suivre ; mais après avoir navigué une quinzaine vers l'est, nous découvrîmes la terre à l'avant du vaisseau ; je m'imaginai que ce devait être la Nouvelle-Georgie, île inhabitée. En approchant, nous crûmes apercevoir des créatures humaines sur le rivage, et à la distance de cinq milles, on put distinguer des soldats en uniforme rangés sur la côte. La couleur de l'habit se perdait dans le vague, mais il était facile de voir que les parements étaient jaunes, ce qui me fit supposer qu'ils appartenaient à nos ennemis les Anglais. — Est-il possible, pensai-je, que ces accapareurs d'îles aient formé là un établissement ? — Où donc s'arrêteront-ils ? Les différentes compagnies semblaient être au nombre d'une ou deux douzaines ; parfois immobiles, on les voyait quelquefois s'avancer sur la rive, mais en conservant toujours leurs rangs. N'apercevant aucune arme, je me figurai qu'il s'agissait de simples évolutions de marche. On ne distinguait ni maison, ni fortification, et

je me décidai à approcher encore. Lorsque nous fûmes à deux milles, j'appliquai mon œil à la lunette, et je vis, à ma grande surprise, tout un bataillon s'enfoncer dans les flots et reparaître ensuite sous la forme d'oiseaux aquatiques, nageant et plongeant tour à tour. Je commençai alors à soupçonner que c'était une île enchantée, et n'oubliant pas la leçon de la Fontaine dorée, je fis force de voiles, et nous la perdîmes bientôt de vue. Je crois à propos de dire à Votre Hautesse que, racontant un jour ce fait à un Anglais qui avait été employé dans une pêcherie de baleine, il m'assura qu'il existait réellement des oiseaux nommés *penguins-patagonian*, qui avaient souvent trompé les voyageurs par leur aspect martial. Il ajouta qu'ils n'avaient pas d'ailes, mais seulement des nageoires, et qu'à terre ils se tenaient constamment aussi droits que des soldats sous les armes. — Ils ont dans cette posture trois à quatre pieds de haut, et une large raie jaune s'étend de chaque côté de leur cou. J'ignore à quel point ces assertions sont vraies, car les gens de ce pays qui ont doublé le Cap, croient avoir acquis le droit de dire toutes les faussetés qui leur passent par la tête, et de vous envoyer un cartel si vous osez exprimer le moindre doute sur leur véracité. Une de mes principales raisons pour dé-

tester les Anglais, c'est qu'ils sont d'abominables menteurs.

Nous nous dirigeâmes alors plus au sud, et au bout de trois jours nous découvrîmes une autre île. Sans être grande, elle paraissait bien couverte de bois; en louvoyant sous le vent, nous n'aperçûmes pas d'habitants, je mis une barque à la mer, et j'envoyai le premier lieutenant pour reconnaître les lieux. Il revint une heure après, et m'informa que l'île était couverte de cocotiers en plein rapport; qu'il avait vu plusieurs cochons sauvages, mais nul indice d'habitations; qu'il n'avait pu trouver aucun endroit favorable pour jeter l'ancre, la côte s'élevant perpendiculairement au-dessus de l'Océan. Nous courûmes alors quelques bordées, et nous découvrîmes enfin qu'un récif de rochers de corail s'étendait à près de deux milles de ce côté de l'île. Les barques furent encore descendues, et le lieutenant s'assura qu'il existait un passage au milieu du récif qui conduisait dans une petite baie où le bâtiment pouvait rester en toute sécurité. Avant la nuit, nous y étions établis, et nos voiles étaient ferlées. Le lendemain matin j'allai à terre; nous trouvâmes quelques sources d'eau fraîche, des noix de coco, et d'autres arbres en abondance, parfois des troupeaux de cochons sauvages, qui semblaient être, à l'exception des oiseaux, les seuls

animaux existants dans l'île. Enchanté de pouvoir ravitailler le vaisseau, je fis détacher les voiles, abaisser les hunes, rouler les agrès, en un mot, tous les préparatifs d'usage pour un long séjour; j'envoyai ensuite une partie de mes gens pour dresser des tentes et commencer la chasse des cochons, tandis que je surveillai le placement des chaudières qui devaient servir à extraire de l'eau de mer le sel nécessaire pour conserver nos provisions. Je creusai aussi deux profonds bassins dans le roc très près du bord de l'eau, afin de recueillir autant de sel que possible par le moyen de l'évaporation. Tout se trouva prêt dans le cours de la journée; la plus grande partie de l'équipage débarqua et coucha sous les tentes. En trois jours plusieurs tonnes de porc furent salées et une grande quantité de noix de coco recueillies.

Le quatrième jour j'entendis mes hommes se disputer, quelques-uns jurant qu'ils ne voulaient pas rester plus longtemps, et qu'il fallait partir sur-le-champ. Étonné de ce caprice, j'en demandai la raison; ils répondirent qu'il y avait de la magie dans l'île, et pour m'en convaincre, ils me montrèrent les bassins à sel, qui à notre arrivée avaient été taillés dans le roc à un pied du bord, et qui maintenant se trouvaient à une distance de neuf ou dix pieds. Je dois avouer que je fus sur-

pris de la circonstance qui me parut inexplicable; mais je n'étais pas tenté de quitter l'île avant d'avoir les munitions nécessaires. Je dis à l'équipage que je ne pouvais, il est vrai, expliquer un incident si étrange, mais que n'ayant rien vu, ni rien entendu, et devant sans aucun doute mourir de faim si nous partions sans provision, il serait mieux de différer encore; j'observai aussi qu'il n'était pas impossible que l'eau eût reculé, au lieu que l'île fût avancée. Cette dernière remarque parut les tranquilliser, bien que je reconnusse à l'instant même son manque de justesse, l'élévation des rochers n'ayant pas varié; mais les matelots n'y firent pas attention, je n'eus garde d'en parler, et il n'en fut plus question.

Nous restâmes encore une quinzaine, durant laquelle le même phénomène, se renouvelant chaque jour, nos appareils s'éloignèrent de plus en plus du rivage. A la fin, les hommes, s'apercevant que la hauteur des rocs n'augmentait pas, s'alarmèrent de nouveau, et en vinrent à une révolte ouverte. Les provisions étaient terminées, je ne fis plus d'objection, et j'avoue même que je ne me sentais nullement à l'aise dans ce lieu. Les tentes renversées, chaque chose rapportée à bord, on replaça les voiles et les agrès, et tout se disposait pour le départ, lorsque je jetai les yeux sur le plomb suspendu à la grande chaîne, j'ob-

servai que la longueur paraissait doublée; je levai le câble, et je trouvai, à ma grande surprise, qu'au lieu de cinq brasses d'eau dans lesquelles nous avions jeté l'ancre, il nous en restait moins de trois.

Je pensais d'abord que c'était une île flottante semblable à celle que j'ai déjà décrite, et qu'elle s'élevait graduellement sur la surface; mais cette idée ne me satisfit pas. Jetant le plomb et la ligne dans la barque, je poussai au large et sondai en plusieurs directions; j'eus le chagrin de voir qu'il ne restait pas assez d'eau dans le passage où le bâtiment était entré pour qu'il pût en sortir, même en le déchargeant de toute la cargaison. Je découvris bientôt la cause de ce mystère apparent; car en avançant au milieu du récif, je trouvai que des arbres entiers et des masses solides de coraux s'élevaient au-dessus des eaux dans des endroits où je savais que la sonde s'était enfoncée à plusieurs brasses de profondeur à l'époque de notre arrivée. J'avais souvent entendu dire que les îles de cette mer étaient formées par des coraux, mais je n'avais nulle idée de la rapidité de leur accroissement.

Votre Hautesse doit savoir que tous les zoophytes ou plantes animales se composent de petits insectes qui travaillent par millions sous l'eau, jusqu'à ce qu'ils viennent au sommet. Tel était le

cas dans la circonstance actuelle; et ainsi, par le travail des plus minimes créatures de la création, mon vaisseau se trouva, dans le court espace de trois semaines, enfermé de façon à ne laisser aucun espoir d'évasion.

De retour à bord, j'expliquai aux hommes le motif réel des effets en apparence surnaturels dont nous avions été témoins; convaincus de l'exactitude de mon rapport, ils ne parurent pas s'inquiéter beaucoup de l'obligation de rester dans une île qui offrait tout ce qui est nécessaire à l'existence. Le navire devenant tout-à-fait inutile, nous retournâmes à terre, relevâmes les tentes, et nous attendîmes paisiblement que le hasard amenât un vaisseau dans ces parages.

En quinze jours le bâtiment se trouva à sec, et le continent de l'île s'accrut avec une telle vitesse, qu'au bout de deux mois il s'étendait à environ un demi-mille au-delà du Cap. La végétation semblait suivre la même impulsion; et après la saison des pluies, les arbres devinrent si haut, que le vaisseau disparut au milieu d'un bois épais et c'est à peine si les mâts s'élevaient au-dessus des branches. Durant quelque temps chacun parut satisfait; nous avions une abondance de provisions en tout genre; la charge du vaisseau était surtout manufacturière, et comme l'île fournissait de la viande fraîche, du poisson et des fruits, nous

ne manquions de rien. Mais les matelots sont des êtres si inconstants et si remuants, que je crois en vérité qu'ils s'ennuieraient vite du paradis même. Après un séjour de neuf mois durant lequel leur existence fut plus agréable peut-être qu'à aucune autre époque de leur vie, ils commencèrent à murmurer et à parler de s'en aller de quelque manière que ce fût. Ma cargaison ayant une valeur considérable, je n'avais pas renoncé à l'espoir qu'un navire visiterait l'île et la prendrait à bord; je m'efforçai donc à les engager à attendre encore, mais ils ne voulaient pas m'écouter, et se mirent à tout préparer pour construire un bâtiment sur la côte où le vent donne le plus ordinairement, avec les matériaux du vaisseau. Ils choisirent ce côté parce qu'ils s'aperçurent que l'île ne prenait de l'accroissement que sous le vent, tandis que le rivage opposé était borné par une roche de corail presque droite, et autour de laquelle une sonde de deux cents brasses n'arrivait pas au fond. Ils enlevèrent un morceau du rocher, et s'occupaient déjà à arranger les ferrures du vaisseau que les arbres recouvraient, lorsque j'aperçus un soir une nombreuse flotte composée de canots qui se dirigeait vers nous. Sachant que nous ne pouvions pas être loin des îles Sandwich, je n'hésitai pas à penser qu'elle venait de ces parages; je ne me trompais pas, car bien que l'île ne fût pas

habitée, les insulaires s'étaient depuis quelques années aperçus de son existence ; ils venaient recueillir la récolte de noix de coco qu'elle produit annuellement. Je conseillai à mes hommes de rester tranquilles dans le bois, de cacher les tentes et tout ce qui pouvait faire soupçonner notre présence; mais ils furent d'une opinion différente; et comme ils avaient depuis peu découvert les moyens d'extraire le suc du cocotier et de distiller l'arrack, ils étaient devenus en état continuel de mutinerie et de désobéissance, et croyant qu'il serait plus facile de s'emparer des grands canots des insulaires et de les approprier à leur usage, que de construire un vaisseau, ils persistèrent à à vouloir tenter l'entreprise, malgré mes instances.

Les canots approchant, nous en comptâmes quatorze, tous de grande dimension, et, à l'aide de ma lunette, je distinguai qu'il y avait à bord de chaque esquif cinquante à soixante individus, y compris les femmes. Je rapportai ceci aux matelots, les assurant que je croyais pas qu'il y eût plus de dix femmes sur chaque canot, ce qui portait le total des hommes à sept cents, force beaucoup trop considérable pour leur laisser la moindre chance de succès. Mais je fis plus de mal que de bien ; la présence des femmes sembla leur inspirer une nouvelle ardeur ; ils jurèrent qu'ils

tueraient tous les insulaires, et qu'ils seraient contents de rester dans l'île avec elles. Ils prirent leurs fusils et se cachèrent sous les arbres de peur que les nouveaux venus ne s'éloignassent s'ils les apercevaient. Les canots se glissèrent entre les récifs, et en peu d'instants tous les insulaires furent à terre, les femmes seules restèrent dans les barques, la mer étant aussi paisible qu'un réservoir à poissons.

Le plan de mes gens n'était pas dénué d'habileté. Laissant les insulaires arriver aux tentes, qui étaient alors à plus d'un mille du rivage, ils descendirent sur la côte à l'abri du bois, sautèrent dans les barques, placèrent dans chacune d'elles un homme avec un fusil et des munitions, puis les poussant au large, les lancèrent au-delà des rochers de corail à environ deux cents toises de distance. Les cris des femmes et la disparition des canots alarmèrent les insulaires, qui accoururent pour en savoir la cause. Dès qu'ils furent à la portée des balles, les vingt-cinq matelots restés à terre firent une décharge qui en tua et blessa un grand nombre ; ils se retirèrent en désordre, puis jetant un cri perçant, ils s'avancèrent de nouveau ; une autre décharge eut lieu, et ils se retirèrent encore, emportant les morts et les blessés. Ils tinrent alors un conseil qui eut pour résultat de se diviser en deux corps, de façon à pouvoir

attaquer leurs ennemis sur deux points différents du bois.

Durant ce temps, plusieurs des femmes s'étaient jetées à la mer, et avaient gagné la côte à la nage, et les hommes étaient si occupés à empêcher les autres prisonnières d'en faire autant, qu'ils ne pouvaient donner aucun secours à leurs camarades, quoiqu'ils fussent à la portée du mousquet. La conduite des insulaires embarrassa nos gens; et quoique je n'eusse pris nulle part à cette attaque meurtrière, je pensais que ma neutralité devait cesser maintenant que ma vie se trouvait en jeu. Je leur conseillai donc de se retirer dans le vaisseau, persuadé qu'une fois qu'ils y seraient, ils n'auraient plus rien à craindre. Mon avis fut suivi, et nous glissant à travers l'épaisseur du bois, nous atteignîmes le navire en sûreté, et nous montâmes sur les échelles de corde qui servaient à aller à bord chercher les objets dont on avait besoin; nous eûmes soin de les tirer après nous, et nous attendîmes le résultat. Au bout de quelques minutes, une troupe d'insulaires arriva, et, en nous voyant, poussa un cri et commença le combat. Nous fîmes feu et en tuâmes plusieurs; mais ils étaient très braves, et la mort d'une trentaine des leurs ne les découragea pas.

L'autre troupe vint à son tour, et la lutte continua; ce fut en vain qu'ils s'efforcèrent de grimper

au gouvernail, nous les repoussâmes toujours; ils se retirèrent au jour tombant avec les morts et les blessés, que nous évaluâmes à deux cents. Au moment de leur retraite nous tirâmes deux de nos plus forts canons, autant pour les effrayer que pour instruire nos compagnons du lieu où nous étions.

Nous restâmes sur nos gardes jusqu'à la nuit, mais nul ne parut. Je proposai alors d'essayer de communiquer avec ceux de nos hommes qui étaient dans les canots, de les engager à en laisser quelques-uns retourner à la côte, après en avoir enlevé les femmes, supposant que les insulaires profiteraient de l'occasion pour s'en aller; mais on m'observa avec raison, d'abord que personne ne voudrait se charger d'une mission si dangereuse, et ensuite que si les insulaires rentraient en possession de quelques canots, ils attaqueraient aussitôt les autres, et massacreraient les matelots qui les occupaient. Ce plan fut donc mis de côté. Je conseillai ensuite qu'un de nous gagnât le rivage, se jetât à la nage, et décidât les quatorze hommes à placer toutes les femmes dans un canot, et à se réfugier au nord de l'île durant la nuit, laissant les autres barques à la disposition des insulaires. L'avis fut approuvé, mais nul ne voulut le mettre à exécution, et comme il venait de moi, je crus devoir m'en charger, pensant qu'en agissant autrement

je perdrais l'estime de mes hommes. Sans différer davantage, je pris mon fusil et des cartouches, et je me laissai glisser le long d'un câble. Dès que j'eus touché le sol, j'aperçus quelque chose qui s'approchait en rampant du vaisseau; ne pouvant distinguer ce que c'était, je me fourrai sous le corps du bâtiment, où il faisait si obscur, qu'il était impossible de m'apercevoir. Lorsque l'objet fut près de moi, je vis que c'était un insulaire portant un fagot sur son dos, qu'il déposa contre le navire, puis il s'en retourna en rampant comme il était venu. Je distinguai alors des centaines de fagots rangés autour du vaisseau, qu'on avait apportés durant la nuit; car, quoique la lune fût levée, le bois était si touffu en cet endroit, que ses rayons ne pouvaient y pénétrer. Je compris sur-le-champ que leur projet était de mettre le feu au vaisseau, et je pensais à faire part de ma découverte à mes compagnons, lorsque deux autres créatures rampantes sortirent du bois, et vinrent déposer leurs fardeaux si près de moi qu'ils me touchèrent presque. Je fus donc obligé d'abandonner à leur destin ceux qui étaient à bord, et imitant les insulaires, je me traînai à quatre pattes dans le taillis en tirant le fusil après moi. La précaution n'était pas inutile, car je trouvai sous le bois une douzaine de nos ennemis faisant des fagots; l'obscurité me sauva. Je con-

tinuai cependant le même mode de marche, afin d'éviter d'être aperçu. Arrivé sain et sauf aux limites du bois près de la côte, je vis les canots au même endroit où ils avaient été pris ; mais la lune brillait, et j'hésitai à m'avancer avant de m'être assuré qu'aucun insulaire n'était sur la rive. Tandis que j'étais encore sous les arbres, près d'une source d'eau fraîche, j'entendis gémir à côté de moi, et tournant la tête, j'aperçus un corps étendu sur la terre. Je m'approchai, et j'acquis la certitude que c'était une des femmes qui avaient gagné le bord à la nage. Elle était presque sans vie. Touché de sa position ainsi que tout autre l'eût été je m'agenouillai près d'elle pour voir si je pouvais la secourir. Comme elle était légèrement vêtue, je découvris en passant ma main sur elle, qu'une balle l'avait frappée au-dessus du genou ; elle était épuisée par la douleur et le sang qu'elle avait perdu. Je déchirai ma cravate et ma chemise pour faire des bandes, que je plaçai autour de sa jambe ; puis je fus chercher dans mon chapeau un peu d'eau, et j'en versai quelques gouttes sur ses lèvres et sur sa figure. Elle parut se ranimer, et je me sentis heureux d'avoir pu être utile. Ne voyant personne sur la grève, j'allais m'avancer et atteindre les canots à la nage, lorsque, juste à l'instant où je sortais du bois, j'entendis deux ou trois coups de feu ; d'autres

leur succédèrent, des cris perçants s'y joignirent, et des centaines d'insulaire se jetant à la mer, attaquèrent nos gens. Le conflit dura peu, car ceux-ci ne sachant pas charger assez promptement, furent accablés par leurs adversaires, qui sautèrent dans les barques, et en peu de minutes les ramenèrent toutes à la côte.

Je pensai alors que tout était fini pour les habitants du vaisseau, et la prévision ne se vérifia que trop. Une heure avant le jour les sauvages allumèrent les fagots, et en même temps se ruèrent avec furie sur le navire. Je vis briller la flamme, j'entendis les décharges de mousqueterie, et les cris des combattants durant une heure environ; puis le silence m'annonça que les nôtres avaient cessé de vivre. Les uns furent tués à coups de lance, les autres en sautant pour éviter le feu, et le reste fut étouffé.

Au moment où le soleil parut au-dessus de l'horizon, une forte explosion m'apprit que la flamme avait atteint le magasin de poudre, et que le vaisseau était réduit en atomes. Je pris le parti de m'enfoncer dans les broussailles, avec l'espoir de n'être pas découvert; mais auparavant je voulus faire une courte visite à la pauvre femme blessée, pour voir comme elle était. Il faisait grand jour, et je trouvai que j'avais secouru une belle personne de seize à dix-sept ans. Comme elle paraissait

encore très faible, je fus lui chercher un peu d'eau; en la recevant ses yeux exprimèrent sa reconnaissance. J'examinai le bandage qui entourait sa jambe, il avait glissé d'un côté; je le remis, puis je me jetai au plus profond du bois. Tandis que, presque plié en deux, je m'efforçais de m'ouvrir un passage, mon front se trouva soudain en contact avec quelque chose de dur. Je levai les yeux, et je vis que c'était la tête d'un insulaire qui voulait passer par le même chemin. Il était grand et fort, et s'élançant sur moi, il me renversa sur-le-champ. D'autres le suivaient, et vinrent à son aide, ce qui rendit toute résistance impossible. Ils arrachèrent quelques-unes des plantes grimpantes qui croissent dans ces contrées, et me lièrent les mains et les pieds; puis choisissant un pieu fort large, ils m'attachèrent dessus, et m'emportèrent. Arrivé sur le bord de la mer, on me plaça sur le dos exposé à l'ardeur du soleil. Laissé à mes propres réflexions, je tâchai de me rappeler tout ce que j'avais lu de relatif à ma situation, et j'en conclus que j'étais destiné à être offert en sacrifice à leurs dieux. J'implorai la miséricorde divine, et je me résignai à mon sort, qui me parut inévitable.

Les insulaires se réunirent auprès de l'endroit où j'étais. On transporta d'abord dans les canots les corps de ceux qui avaient succombé, ainsi que

les blessés; ensuite, ils formèrent un cercle autour du feu qu'ils avaient allumé, prononcèrent plusieurs discours, et dansèrent une danse guerrière. En me tournant un peu sur le côté, j'aperçus avec horreur qu'ils dévoraient les corps de mes compagnons. Ce qui resta fut placé dans des paniers et porté dans les barques. Je prévis que tel serait mon propre destin, non pas à présent, puisqu'ils avaient du superflu, — mais plus tard, après leur arrivée dans leur pays, et la supposition était juste. Ils rassemblèrent tous les os qu'ils emportèrent avec eux, me portèrent à bord, hissèrent les grandes voiles, et nous voguâmes vers leurs îles.

Le voyage se termina le troisième jour, et l'on me déposa sur le sol que je considérais comme ma dernière demeure. Ils avaient soin de me faire avaler du porc et d'autres aliments pour me conserver en vie et en bon état; mais ils ne me débarrassèrent jamais du pieu auquel j'étais attaché.

J'entendais les chants et les lamentations en l'honneur des morts, mais je ne pouvais rien voir, car j'étais trop faible pour me tourner. Lorsque j'eus passé une semaine dans cet état d'immobilité, la torture causée par les ligatures qui pressaient mes membres enflés devint si affreuse, que j'appelais la mort pour être délivré de la douleur; et, lorsque je me trouvai de nouveau placé sur les épaules des sauvages, je

ressentis, pour le but que je prévoyais, la même impatience qu'en d'autres circonstances j'aurais éprouvée pour ma liberté. Peu à peu, la souffrance accrue encore par le changement de position m'enleva l'usage de mes sens.

Je me souviens d'avoir été mis à terre au milieu d'un grand cercle, — puis du cri d'une femme, et de la rumeur confuse qui le suivit. Lorsque je revins à moi, j'étais dans une hutte, dégagé de mes liens, étendu sur des nattes; on avait appliqué des herbes salutaires sur mes membres meurtris; et, quand j'ouvris les yeux, je vis penchée vers moi, avec l'air de la plus tendre sollicitude, la belle sauvage que j'avais secourue la nuit du combat.

J'appris depuis qu'elle m'avait reconnu au moment où on m'avait apporté dans le cercle, et que, montrant ses blessures, et comparant les bandes qu'elle avait conservées, au linge que je portais encore, elle m'avait réclamé comme son sauveur. Le conseil s'était assemblé, et vu que je n'appartenais pas à la troupe du vaisseau, puisqu'on m'avait pris, dans le bois, on décida, après plusieurs harangues pour et contre, que ma vie serait épargnée et que j'épouserais la fille qui avait été l'instrument de ma délivrance. On m'avait porté dans sa hutte, et elle acquittait alors

la dette de reconnaissance qu'elle avait contractée.

Grâces à la constance de ses soins, je ne tardai pas à être rétabli; et, sans rien savoir encore de l'union projetée, je cherchais à lui exprimer ma tendresse par des signes et par toutes les petites attentions que l'amour et la gratitude peuvent suggérer. Dès qu'on me crut suffisamment rétabli, je fus conduit dans une réunion nombreuse d'insulaires pour être naturalisé. Un vieillard respectable prononça un discours dont l'extrême longueur me fit suspecter la bonté, puis plusieurs hommes s'emparèrent de moi, m'étendirent sur le sol, la face contre terre, s'assirent à mes côtés, et se mirent à enfoncer des aiguilles dans la partie supérieure de mes fesses; la douleur fut excessive, mais comme tous les sauvages étaient tatoués sur les reins, je présumai que l'opération était indispensable, et je la supportai avec courage.

— Dites-moi, je vous prie, ce que c'est que de tatouer.

— Le tatouage consiste, avec la permission de Votre Hautesse, à piquer la peau avec des aiguilles ou des pointes aiguës, et à frotter les piqûres avec de l'encre indienne ou de la poudre à canon, ce qui laisse une marque ineffaçable d'un bleu foncé. Cette coutume est suivie dans ces parages

par tous les insulaires, et les figures tracées ainsi sont souvent très belles.

— Mashallah ! combien Dieu est puissant ! J'aimerais à voir cela, répliqua le pacha.

— Qu'Allah me préserve, répondit le renégat, d'exposer ma personne aux regards de Votre Hautesse, je sais trop ce que je lui dois.

— Cependant, je dois le voir ; Jaha bibi, mon ami ! continua le pacha avec impatience ; ne pensez pas à votre personne. Allons, obéissez à mes ordres.

Le renégat ne savait plus que dire, car il n'avait jamais subi l'opération qu'il venait de décrire ; fort heureusement pour l'honneur de sa véracité il se trouva que durant l'une de ses excursions de piraterie, il avait permis, dans un moment perdu, qu'un de ses compagnons lui tatouât une petite syrène sur le bras.

— Min Allah ! Dieu s'y oppose, répliqua le renégat ; ma vie est à la disposition de Votre Hautesse, et j'aimerais mieux la lui abandonner que de blesser ses augustes regards avec le spectacle en question ; par bonheur je puis satisfaire la curiosité de Votre Hautesse sans offenser la décence, — car ils ont aussi tracé sur mon bras la figure de la divinité qu'ils vénèrent le plus.

Découvrant alors son épaule, il montra l'image

d'une syrène à la queue recourbée, tenant un miroir d'une main et un peigne de l'autre.

— Votre Hautesse peut juger par là de leur talent ; c'est le portrait de la déesse Bo-gee. D'une main elle tient le rateau de fer avec lequel elle tatoue les bons, et ces marques leur servent de passeport lorsqu'ils demandent à être admis dans les régions célestes ; de l'autre elle brandit une plaque de fer rouge, avec laquelle elle flétrit ceux qui sont destinés aux châtiments réservés pour les criminels.

— Allah karim, Dieu est miséricordieux ! Et pourquoi a-t-elle une queue de poisson ? demanda le pacha.

— Le peuple dont je parle habite plusieurs îles, et c'est afin qu'elle puisse nager de l'une à l'autre selon que sa présence est nécessaire.

— Très juste, observa le pacha. — A présent vous pouvez continuer votre histoire.

— Ainsi que je le disais à Votre Hautesse, ils me tatouèrent sans pitié ; l'opération dura une heure, après quoi ils me remirent sur les pieds, débitèrent un autre discours que je compris aussi peu que le premier, puis me laissèrent avec ma femme, la cérémonie étant terminée.

J'avoue que j'aurais préféré ne pas être marié et naturalisé le même jour ; ce fut avec peine que je me traînai jusqu'à la hutte avec le secours de ma

femme; mais grâce aux remèdes qu'elle employa, je fus guéri au bout de trois jours.

Je me regardai alors comme fixé pour le reste de mes jours. J'aimais avec passion Naka-Poop, tel était le nom de ma jeune compagne; et malgré mon éducation française, je ne pouvais m'empêcher de reconnaître que ce naturel naïf et sans art avait cent fois plus de grâce et d'attrait que l'adresse étudiée de mes compatriotes. Elle était d'une naissance distinguée, proche parente du roi, et durant deux années rien ne troubla la paix et le bonheur de mon existence; mais, hélas! — et le renégat se couvrit le visage.

— Allons, Huckaback, la perte de vos femmes est, à ce qu'il me semble, chose trop habituelle pour vous causer beaucoup de chagrin. Ces Français sont de singuliers personnages, observa le pacha au visir, ils ont une larme pour chaque femme.

—Votre Hautesse voudra bien me pardonner, je ne commettrai plus la même faute, car je ne me suis pas marié depuis. Ma charmante Naka-Poop mourut en couches, et l'île me devint si odieuse, que je me décidai à la quitter. L'arrivée d'un bâtiment américain, qui amena quelques missionnaires, m'en fournit l'occasion.

— Qu'est-ce que des missionnaires? demanda le pacha.

— Des hommes qui venaient pour prévenir les

insulaires que Bo-gee n'était pas une divinité, et pour les engager à embrasser la vraie foi.

— Très bien, répliqua le pacha; il n'y a qu'un Dieu, et Mahomet est son prophète. — Continuez.

—Ma connaissance des deux langues me valut le rôle d'interprète, mais il fut impossible d'expliquer les nouvelles idées apportées par les missionnaires, faute de mots analogues dans la langue des insulaires. Le conseil s'assembla et rédigea la réponse suivante.

— Vous dites que votre Dieu récompense les bons et punit les méchants. — Bo-gee fait la même chose. Nous parlons une langue, et vous une autre; peut-être que le nom de votre Dieu signifie Bo-gee dans la nôtre, alors nous adorons la même divinité sous des noms différents, il est inutile de nous rien dire de plus; emportez des porcs et de l'igname en abondance, et retournez chez vous.

Les missionnaires partirent, remportant leurs préceptes, de plus des cochons, une provision d'ignames, je les suivis dans leur pays. Arrivé à New-York, je réclamai et reçus de la société biblique ma paie comme intreprète des missionnaires, depuis le jour où ils étaient débarqués jusqu'à celui de notre retour. Je n'aurais jamais pensé à faire cette réclamation, sans le conseil d'un des bons pères qui m'avait pris en affection.

Cet argent me servit à payer mon passage sur un navire frété pour Gênes, où j'arrivai en sûreté, mais dénué de tous moyens d'existence. Le poëte n'a pas dit sans raison : — La nécessité est un cavalier vigoureux, avec des éperons aigus, qui obtient d'une rosse épuisée ce que refuserait parfois un coursier plein de feu. — N'ayant nulle autre ressource, je me décidai à tenter encore une fois la fortune sur l'Océan.

— Allah Wakbar, — Dieu est partout! Telle était votre destinée, Huckaback.

— C'était son kismet, — son destin, Sublime Hautesse, reprit Mustapha, de passer à travers tant de périls, pour venir amuser vos heures de loisir.

— Wallah Thaib, bien parlé, par Allah. — Que l'esclave se réjouisse dans notre munificence. Donnez-lui dix pièces d'or. Nous prêterons l'oreille à son voyage suivant demain. Murakhas, vous êtes congédié.

— Puisse votre Sublime Grandeur être inaltérable! répondit Huckaback en faisant le salut d'adieu.

CHAPITRE II.

—

DERNIER VOYAGE D'HUCKABACK.

Votre Hautesse n'écoutera pas sans surprise le récit des aventures qui ont signalé mon dernier voyage, et je crois pouvoir affirmer que nul homme, soit avant, soit depuis, n'a exploré autant de pays, et ne s'est trouvé dans des situations aussi dangereuses que celles où le destin m'a placé.

Malgré le péril que j'avais couru dans l'Océan Septentrional, je me laissai persuader de prendre le commandement d'un navire destiné à la pêche de la baleine sous ces mêmes latitudes. Nous partîmes de Marseille d'assez bonne heure pour arriver dans la saison favorable, et pouvoir quitter la mer Glaciale avant l'hiver. Parvenus à la baie de Baf-

fin, la fortune nous sourit d'abord, et nous eûmes bientôt dix-huit poissons. L'automne commençait à peine, que je pensais au retour, et nous voguions vers le sud, lorsque nous rencontrâmes deux ou trois vastes îles de glace, sur les bords desquelles on voyait des troupeaux de chevaux marins. Ayant encore quelques tonnes vides, j'eus envie de les remplir avec la graisse de ces animaux, et je mis mes barques à la mer pour aller les attaquer. Nous en tuâmes un grand nombre, que j'envoyai à bord, et la pêche continua avec beaucoup de succès sans autre échec que la perte d'un canot, dont le fond fut percé par les défenses d'une de ces pesantes créatures. Tout-à-coup le vent tourna au sud, et la petite île de glace qui se trouva sous son influence alors, s'avança rapidement vers la grande sur laquelle nous pêchions. Mes gens le virent, et me crièrent de retourner au vaisseau; je m'amusais tant, que je ne fis nulle attention à ce conseil.

Un cheval marin était couché dans une cavité que le hasard avait formée sur la pointe la plus avancée de l'île; voulant l'attaquer, je dirigeai le canot vers lui; en ce moment il n'y avait pas plus de vingt toises d'eau entre les deux îles, et une raffale soudaine les poussa l'une vers l'autre. L'équipage de l'une des barques gagna le large aussitôt, et, ainsi que je l'ai su depuis en arrivant

à Marseille, réussit à joindre le bâtiment et à revenir en France; mais les hommes placés dans le même bateau que moi, et qui tenaient alors les yeux fixés sur le harpon dont j'allais frapper ma proie, ne s'aperçurent du péril que lorsque le gouvernail fut touché par le glaçon. Ces deux corps flottants, obéissant à la loi de l'attraction, furent lancés l'un contre l'autre avec la promptitude de l'éclair, réduisant en poudre les hommes aussi bien que la barque.

Placé sur l'avant du canot, je pus dans cet instant désespéré me précipiter dans la cavité, sur le dos du cheval marin, au moment même du contact de ces énormes masses.—Je ne doute pas que le bruit n'ait été épouvantable, mais je ne l'ai pas entendu, m'étant trouvé sur-le-champ enfermé sous la glace. Bien qu'il y eût d'abord quelques intervalles, le vent du midi poussant l'île vers le nord, ils ne tardèrent pas à être cimentés par la gelée, et je me trouvai enfermé, dans un espace qui n'avait pas huit pieds carrés, en tête-à-tête avec un cheval marin.

Je ne fatiguerai pas Votre Hautesse en m'arrêtant sur les sensations que j'éprouvai alors : ma première idée fut qu'après avoir végété quelque temps, je mourrais faute de renouvellement d'air; en ceci, je me trompais. Il est vrai que nos deux souffles rendirent d'abord la chaleur intolérable,

je crus que j'allais être suffoqué. Je rappelai à mon souvenir tous mes péchés passés, j'implorai la clémence du ciel, et je me couchai résigné à la mort; mais je m'aperçus que la glace se fondait peu à peu par l'élévation excessive de la température, et dégageait ainsi une portion considérable d'air, en sorte qu'en peu de minutes ma respiration devint plus libre. Mon compagnon, très effrayé d'une situation si inusitée, se tenait parfaitement tranquille, et de même que l'homme qui se noie se rattache à un brin de paille, je ne rejetai pas l'idée conservatrice qui s'offrit à moi. Réfléchissant à la quantité d'air que devait consommer un animal si énorme, je pris le parti de me débarrasser de lui, afin qu'il en restât davantage à ma disposition. Tirant mon couteau, je l'enfonçai entre les vertèbres qui unissent le cou à la tête, il expira sur-le-champ.

Dès qu'il fut bien mort, je me glissai à terre, et je choisis un poste plus commode en face de sa tête, ce que je n'aurais osé faire pendant sa vie, de peur d'être atteint par ses énormes défenses. L'atmosphère se purifia bientôt, et je respirai librement. L'assertion peut surprendre Votre Hautesse, mais soit que l'air vînt de la glace même, où qu'elle fût assez poreuse pour me le transmettre du dehors, ce que j'ignore, il est certain que, dès ce moment, ma poitrine ne ressentit au-

cune gêne. Dans notre pays nous avons eu des exemples de femmes et d'enfants qui, après avoir passé deux mois entiers sous la neige, en sont sortis vivants, quoiqu'ils eussent pris peu ou point d'aliments pendant ce temps. Ces faits me revinrent à l'esprit; et, persuadé que la carcasse de l'animal pourrait me suffire l'espace de plusieurs années, je commençai à entrevoir la possibilité de me tirer encore de ce mauvais pas, dans le cas où ma prison voguerait assez au sud pour être dégelée par les rayons du soleil. J'avais la conviction que la glace qui m'entourait n'avait pas plus de six à sept pieds d'épaisseur, car je pouvais distinguer le jour de la nuit. Par la suite, ma vue devint tellement subtile que je voyais tous les recoins de la cavité dans laquelle j'étais renfermé.

La faim m'obligea, durant les premiers mois, à livrer de fréquents assauts au corps du cheval; ensuite, mon appétit diminua, et je finis par ne pas avaler la valeur d'une bouchée dans le cours de la semaine.

Je présume que ce changement provenait du manque d'air frais et d'exercice, biens dont je ne puis me vanter d'avoir joui à cette époque de mon existence. J'étais depuis deux mois environ dans ce trou, lorsqu'un choc violent, semblable à celui d'un tremblement de terre, se fit sentir; je

fus renversé du haut en bas de ma prison, et, pendant une minute, ballotté comme un pois dans un hochet. Mes sens m'abandonnèrent, et quand je revins à moi, je me trouvai couché sur ce qui faisait auparavant le sommet de ma demeure. Cette circonstance me fit supposer que la rencontre d'un glaçon m'avait séparé de celui que j'avais habité jusqu'alors, et que probablement, je flottais sur la mer avec d'autres fragments.

J'ignorais si ma situation s'était améliorée, mais je sentais mes espérances augmentées. D'après mes calculs, cinq mois s'étaient écoulés, nous étions au fort de l'hiver, et je n'avais nulle chance d'être délivré avant le printemps suivant.

—Allah wakbar! Dieu est partout! interrompit le pacha. Mais je voudrais savoir, Huckaback, de quelle manière vous teniez compte de la marche du temps.

— Min Bashi et puissante intelligence! répliqua Huckaback, je l'expliquerai à Votre Hautesse. Il m'était arrivé jadis de m'arracher un ongle, et j'avais craint de le perdre. Il repoussa cependant, et j'eus la curiosité d'observer combien de fois les hommes changent d'ongles dans le cours d'une année. Ils se renouvellent juste tous les deux mois; ce fut la base de mon calcul,

et il me suffit de remarquer les taches de mes ongles pour mesurer le temps d'après leurs progrès.

—Mashallah, combien Dieu est puissant! Wallah Taib! bien parlé, par Allah! Je n'aurais jamais imaginé cela, observa le pacha.—Continuez votre récit.

—Le cinquième mois venait de finir, suivant mes calculs, lorsqu'un matin il me sembla entendre gratter près de moi; bientôt après j'aperçus les dents d'une scie qui s'insinuaient dans mon domicile, et je pensai, non sans raison, qu'un vaisseau se frayait un passage à travers les glaces. Ne pouvant me faire entendre, je restai inquiet et impatient. La scie touchait presque à l'endroit où j'étais assis, et je craignais d'être blessé, sinon coupé par tranches; mais on la retira juste à l'instant où elle était à deux pouces de mon nez. Le fait est que je me trouvais sous le principal îlot; une fois qu'il fut détaché et poussé au loin, je m'élevai à la surface.

Un courant d'air frais pénétra aussitôt par la petite incision faite par la scie, et non seulement m'ôta la respiration, mais me fit cracher le sang.

Le son des voix arrivant alors j'usqu'à moi, je ne doutai plus de ma délivrance. Bien que je susse fort peu d'anglais, j'entendis répéter plusieurs fois le nom du capitaine Parry,—nom que

je présume être très connu de Votre Hautesse.

—Bah ! je n'en ai jamais entendu parler, répliqua le pacha.

—Votre Hautesse me surprend ; je pensais que ce hardi navigateur était connu du monde entier. Je puis ajouter ici que, dans la relation de son voyage que j'ai lue depuis, il mentionne comme un fait curieux la vapeur qui s'élevait au-dessus de la glace,—et qui n'était rien autre chose que l'air chaud qui s'échappait par la fente faite à ma prison,—rapprochement singulier qui prouve également l'exactitude de ses observations, et la réalité de ma présence dans le lieu que je décris maintenant à Votre Hautesse.

Mais, hélas! mes espérances s'évanouirent bientôt ; les voix devinrent moins distinctes, je sentis que j'étais plongé sous les flots pour faire place au navire, et lorsque je surnageai de nouveau, l'eau entrée par la légère ouverture pratiquée par la scie était gelée, et je me trouvai enfermé, pour toujours peut-être. Mon désespoir alla alors jusqu'à la frénésie, je déchirai mes vêtements, je me frappai la tête contre les parois de la caverne, et fis tout ce qui dépendait de moi pour mettre un terme à mon odieuse existence; je retombai enfin épuisé par la violence de mes propres efforts, et durant plusieurs jours je me livrai à un sombre découragement.

Mais il y a en nous je ne sais quelle puissance de vie qui nous retient au bord de l'abîme; l'espérance ne nous abandonne jamais, même dans une île de glace. Compagne fidèle, elle demeure jusqu'à la fin, et quoique nous la repoussions dans l'excès du désespoir elle veille à nos côtés, toujours prête à nous ranimer dès que nous sommes disposés à écouter ses consolantes paroles.

Je prêtai encore une fois l'oreille à sa voix, et pendant six mois je me nourris de ces doux accents et de quelques parcelles du cheval marin. L'été s'avançait, et il était évident que ma prison diminuait d'épaisseur. Un matin je fus surpris en voyant les rayons du soleil changer de position tous les quarts d'heure; si cela fût arrivé dans la journée et à des intervalles non réguliers, j'aurais pensé que le vent ou les courants faisaient pirouetter le glaçon que j'habitais; mais la régularité m'étonna. J'observai avec plus d'attention, et je vis le même phénomène se renouveler à des distances de plus en plus rapprochées, ce qui continua jusqu'à ce qu'enfin la lumière voltigeât pour ainsi dire d'un côté à l'autre à chaque minute.

Après quelques réflexions, j'eus l'affreuse idée que j'avais été porté sur la côte de Norwège, et que j'étais sous l'influence du terrible gouffre appelé Maelstroom, où j'allais être englouti pour tou-

jours. Tandis que je pensais que tel pouvait être mon sort, la lumière variait une fois par quinze secondes :—J'y suis, criai-je avec désespoir! Au même instant l'obscurité devint entière, je reconnus que j'étais dans le tourbillon, et tout fut fini.

La chose pourra paraître singulière à Votre Hautesse, et cependant il est vrai qu'après la première angoisse causée par la perspective d'une perte certaine, je sentis si peu l'horreur de ma situation, que j'étais tenté de rire. Il ne me restait plus rien à craindre et j'attendis le résultat avec une parfaite indifférence. Je sus ensuite, par les marques de mes ongles, que j'avais passé près de six mois dans l'intérieur de la terre. Un beau jour enfin je me trouvai presque aveuglé par l'éclat de la lumière qui inonda ma demeure, et je reconnus que je flottais derechef sur l'eau.

— Allah Kebir! Dieu est tout puissant! s'écria le pacha. Saint Prophète! où allâtes-vous ensuite ?

—Dans le havre du Port-Royal à la Jamaïque; Votre Hautesse voudra à peine le croire, et cependant c'est vrai, sur l'honneur.

La chaleur du soleil était si forte, qu'en peu d'instants la glace qui m'enveloppait se fondit, et je fus rendu à la liberté ; mais j'étais soutenu par le corps du cheval marin et la glace qui était

sous l'eau ; cette dernière s'évapora bientôt, et me plaçant alors sur le dos de l'animal mort, quoiqu'à demi ébloui par les rayons du soleil, et suffoqué par le changement soudain du climat, j'attendis patiemment le moment de gagner la côte, qui n'était pas à un mille de distance; mais avant que je pusse y arriver, car la brise de mer n'étant pas encore levée, un énorme requin bien connu en Angleterre sous le nom de Port-Royal-Tom, et qui recevait des rations journalières du gouvernement, afin qu'en restant dans le port il empêchât les matelots de nager au rivage pour déserter, passa le long de ma personne. Je pensai qu'il était dur de subir une pareille épreuve après avoir été englouti par le Maelstroom, mais il n'y avait nul remède ; il ouvrit ses immenses mâchoires, et si je n'eusse pas sur-le-champ retiré ma jambe, il l'eût avalée; il emporta à la place un tel morceau du cheval, que je crus qu'il en aurait assez pour la journée. Il revint à la charge et continua à dépecer mon coursier, de façon que je craignis qu'il ne finît par prendre aussi le cavalier, lorsque heureusement des hommes noirs qui s'occupaient à pêcher m'aperçurent et vinrent à mon secours. Ils me prirent dans leur barque et me conduisirent au gouverneur, auquel je racontai mes aventures ; mais les Anglais se figurent qu'eux seuls peuvent voir des mer-

veilles; il m'appela menteur, m'envoya en prison, et comme il se trouva qu'un pirate avait été pris depuis peu et l'équipage exécuté, on décida que je devais en avoir fait partie; mais, par bonheur, il fut prouvé que le bâtiment ne contenait que trente hommes, et que quarante-sept avaient déjà été pendus; en conséquence on me permit de quitter l'île, ce que je fis sur un navire frété pour l'Amérique, à condition d'aider à la manœuvre pour le prix du passage.

Nous étions au nord des îles Bahama, et une brise légère nous poussait vers l'ouest, lorsqu'un matin de bonne heure on aperçut plusieurs trombes de mer se formant en diverses directions; j'étais occupé en bas, mais n'ayant jamais vu cet admirable phénomène, j'allai sur le pont pour satisfaire ma curiosité.

—Dites-moi, je vous prie, ce que c'est qu'une trombe de mer ? demanda le pacha, je n'en ai jamais entendu parler.

— Une trombe de mer, Sérénissime Hautesse, est l'ascension d'une vaste masse d'eau dans les nuages.— C'est l'une de ces opérations gigantesques par lesquelles la nature accomplit sa volonté sans efforts apparents, montrant ainsi à l'homme l'insignifiance de ses entreprises les plus vantées.

— Ouf! c'est là une trombe de mer ? répli-

qua le pacha ; je suis aussi instruit qu'auparavant.

— J'en donnerai une idée plus claire à Votre Hautesse, car personne ne peut savoir mieux que moi ce qu'est une trombe de mer.

Un nuage noir planait sur nos têtes, nous le vîmes durant quelque temps descendre rapidement. Le corps principal resta alors stationnaire, et une certaine portion continua à s'étendre, et finit par prendre la forme d'un énorme sac à gelée (1) ; de l'extrémité de ce sac, une mince et noire traînée de vapeur se détacha, et suivant la même impulsion, ne s'arrêta qu'à moitié route, entre le nuage et la mer. Les flots, déjà agités, le devinrent de plus en plus, et s'élevant jusqu'à la surface, bouillonnèrent comme une immense chaudière, lançant de tous côtés leur écume blanchâtre. Peu de minutes après, on vit s'élever dans les nues une petite colonne d'eau en spirale, de la grosseur d'un fil, qui joignit la portion inférieure de la nue. Dès que l'union eut eu lieu, le fil grossit avec une extrême rapidité, et devint un pilier de plusieurs pieds de diamètre, qui continua à abreuver le nuage altéré jusqu'à ce qu'il lui fût impossible de contenir une plus grande

(1) On appelle en anglais, *jelly-bag*, l'outre ou sac dans lequel les marins mettent la gelée dont ils font leur bouillon.

quantité de liquide. Ils se séparèrent alors ; la mer devint aussi calme qu'auparavant, et le messager du ciel s'envola , porté sur les ailes des vents, pour verser à la terre desséchée de bienfaisantes rosées.

Tandis que, me tenant au couronnement du navire, je restais plongé dans l'admiration de cette merveilleuse ressource de la nature , le grand mât plia , et me frappa avec une telle force qu'il me lança à la mer. Une autre trombe se formant alors près du vaisseau , le capitaine et l'équipage ne songèrent qu'à faire force de voiles pour lui échapper , sans s'occuper de moi , persuadés que si le nuage venait à crever au-dessus d'eux, son poids les précipiterait au fond de l'eau. Je m'élevais à peine à la surface, quand je m'aperçus que les vagues s'agitaient autour de moi ; mes efforts pour m'éloigner de ce point furent vains, car je me trouvais dans le cercle d'attraction. Ainsi abandonné à mon destin , convaincu que je ne pourrais nager longtemps, j'avalai autant d'eau salée qu'il me fut possible, afin que la lutte se terminât plus tôt.

Mais l'agitation en s'accroissant m'attirait par degrés vers le centre du cercle ; dès que j'y fus, je me sentis soulevé par la légère colonne d'eau , qui , ainsi que je l'ai expliqué à Votre Hautesse , sortait du sein de la mer pour joindre la nuée.

Assis au sommet, je m'élevais de plus en plus à chaque seconde, balancé dans l'espace comme la balle d'or que soulève le cours vertical de la fontaine qui se joue dans la cour intérieure du palais de Votre Hautesse. Baissant lès yeux, je vis le bâtiment à peu de distance; le capitaine et l'équipage me considéraient stupéfaits d'un si étrange spectacle.

— Ceci ne m'étonne pas, observa le pacha.

— J'eus bientôt atteint la pointe avancée du nuage, qui semblait impatient de me recevoir; — mes cheveux sentirent d'abord son pouvoir attractif, ils se dressèrent tout droit, — puis on eût dit qu'on les saisissait tous à la fois. Emporté moi-même avec une violence inexprimable, j'achevai mon ascension en tourbillonnant. Enfin, je touchai au port, et je m'assis pour reprendre ma respiration, que j'avais cru perdue pour toujours.

— Où étiez-vous assis, je vous prie, Huckaback?

— Sur le nuage, Sublime Hautesse.

— Saint Prophète! comment un nuage a-t-il pû vous porter?

—Si Votre Hautesse veut bien se rappeler que ce nuage venait d'enlever plusieurs tonnes d'eau, elle ne sera pas surprise qu'il ait pu me soutenir.

— C'est très juste. Voici une merveilleuse histoire. Mais avant que vous alliez plus loin, je désirerais savoir de quoi se composait le nuage.

— Ceci est difficile à expliquer à Votre Hautesse ; je ne puis le comparer qu'à une couverture mouillée. Il était excessivement froid et humide , et j'y ai gagné un rhumatisme dont je me ressens encore.

Le nuage rempli et la colonne dissoute , nous nous élevâmes avec la rapidité de l'éclair à une hauteur où le froid devint intense. En passant , nous frisâmes un arc-en-ciel , et je fus fort étonné de voir la clef de mon coffre et mon couteau , se frayant un passage à travers l'étoffe de ma jaquette, s'envoler vers lui, et se fixer d'eux-mêmes dans les rayons violets, ce qui me fit découvrir leur vertu magnétique. Je parlai de cette curieuse circonstance à une dame anglaise que je rencontrai dans le cours de mes voyages , et j'ai su depuis qu'elle a communiqué le fait à des sociétés savantes , comme étant sa propre découverte ; néanmoins je lui pardonne , en sa qualité de jolie femme.

Désirant apercevoir la terre , je perçai le fond du nuage avec mon doigt, et je fus surpris de la promptitude avec laquelle elle tournait. Nous étions assez haut pour être hors de sa sphère d'attraction , et en conséquence nous restions

stationnaires. J'habitais les airs depuis environ six heures, et bien que je fusse sur les côtes d'Amérique au moment de l'ascension, je m'aperçus que nous passions alors au-dessus du cap de Bonne-Espérance. J'étais à même de me former une juste idée de la structure du globe, car de l'immense hauteur où je planais, je pouvais voir le fond de l'Océan-Atlantique. Soyez-en sûre, Sublime Hautesse, si l'on désire en savoir plus que le vulgaire, il est bon de s'élever dans les nuages.

— Très vrai, répliqua le pacha, mais continuez.

— Je pris un vif intérêt au procédé chimique employé pour changer l'eau salée en eau fraîche, opération qui s'exécuta sous mes yeux avec une admirable promptitude. Votre Hautesse désirerait peut-être en entendre l'explication, ce qui ne l'occuperait pas plus d'une heure.

— Non, non! passez cela, Huckaback, et poursuivez.

— Mais aussitôt que j'eus satisfait ma curiosité, je commençai à m'inquiéter de ma situation, non pas par rapport aux aliments, car j'en avais plus qu'il n'était nécessaire.

— Plus que le nécessaire! Et que pouviez-vous avoir à manger?

— Une foule de poissons frais enlevés dans la

trombe en même temps que moi, puis j'étais entouré de petits bassins d'eau fraîche. Mais le froid était épouvantable; je sentais que je ne pouvais pas le supporter longtemps, et le moyen de descendre était un problème que je ne pouvais pas résoudre.

Il ne tarda pas cependant à l'être; le nuage ayant achevé ses travaux chimiques, descendit aussi vite qu'il était monté, et joignit un groupe de nuées qui se livraient un rude combat. En les voyant s'élancer l'une vers l'autre et décharger le fluide électrique par la violence de la collision, je me sentais pénétré de terreur, et il me semblait que j'allais être précipité dans l'abîme ou réduit en poudre par l'artillerie céleste. Mais j'eus le bonheur déchapper à ces périls. Le nuage qui me portait arriva à quelques centaines de toises de la terre, et le vent m'entraîna alors avec un tel fracas, que je m'aperçus que nous assistions à une tempête.

En approchant de la terre, le nuage, ne pouvant plus résister à la force de l'attraction, fut obligé de laisser aller sa proie, et je tombai avec de tels torrents d'eau, que le souvenir du déluge me vint à la pensée. L'orage était alors dans toute sa violence, le vent mugissait, et telle était sa puissance, que je tombai dans un angle aigu.

— Dans quoi tombâtes-vous? interrompit le pacha. Je ne sais pas ce que c'est.

— Je tombai dans une direction oblique, Sublime Hautesse, décrivant l'hypothénuse créée entre la base et la perpendiculaire, par la force du vent et l'attraction de la gravitation.

— Bienheureux Prophète ! Qui peut entendre un tel galimatias? Parlez clairement; vous moquez-vous de nous, à notre barbe ?

— Min Allah! que Dieu m'en préserve! votre esclave mangerait plutôt de la boue, répondit Huckaback.

Je voulais dire simplement que le vent était si fort, qu'il m'enleva, et lorsque je rencontrai l'eau, ce qui m'arriva au sommet d'une vague, je bondis, et fus renvoyé, à plusieurs reprises, d'une vague à l'autre, telle qu'une balle tirée sur la surface de l'eau, ou la coquille d'huître lancée sur le lac par l'enfant désœuvré. Le dernier bond me jeta au milieu des agrès d'un petit navire qui était sur son bau, et j'eus à peine le temps de retenir mon souffle qui s'échappait. Je grimpai sur ses bords, et je m'assis à califourchon sur la quille.

Je restai là deux ou trois heures, attendant que la tempête se calmât!... Les nuées se dissipèrent enfin, le soleil reparut dans tout son éclat, la mer recouvra sa tranquillité précédente, et la nature

sembla sourire avec malice au mal qu'elle venait de faire. La terre se trouvait peu éloignée, et le bâtiment dériva à la côte : c'était l'Ile-de-France.

Ainsi, dans le cours de douze heures, j'avais été miraculeusement transporté d'une extrémité du globe à l'autre. — L'île offrait un triste spectacle de dévastation ; le désordre d'une heure avait détruit les travaux de plusieurs années. — Les champs étaient bouleversés, — les maisons renversées, les vaisseaux brisés dans le port. — Tout était misère et désolation.

Je fus néanmoins accueilli avec bienveillance par mes compatriotes qui habitaient l'île, et, au bout de deux heures, nous dansions et chantions aussi gaiement que s'il ne fût rien arrivé. J'inventai un charmant quadrille, appelé la Tempête, qui jeta l'île entière dans des transports d'admiration et leur fit oublier tous leurs malheurs. Mais j'étais impatient de retourner dans ma patrie, et un vaisseau hollandais mettant à la voile pour Marseille, je me trouvai heureux d'être reçu à bord aux mêmes conditions qui m'avaient déjà permis de quitter les Indes Occidentales. On leva l'ancre ; mais à peine avions-nous passé vingt-quatre heures en mer, qu'il me fut prouvé que le capitaine était un homme violent et despote. Ma constitution, assez peu robuste, ne me permettait pas de remplir devant le mât des fonctions auxquelles je n'a-

vais pas été habitué. On me frappa avec tant de cruauté, que je balançais en moi-même si je tuerais le capitaine et sauterais ensuite à la mer, ou si je me soumettrais à mon sort. Mais une nuit que je gémissais étendu sur le gaillard d'avant, après un châtiment qui m'avait rendu incapable d'aucun travail, il m'arriva une aventure étonnante qui,non seulement me fit embrasser la religion mahométane, mais qui fut aussi la source des expressions qui attirèrent l'attention de Votre Hautesse lorsqu'elle passa déguisée. — Pourquoi donc suis-je destiné à être toujours persécuté ? m'écriai-je désespéré. Comme je prononçais ces mots, un vénérable personnage portant une longue barbe, et tenant un livre dans sa main, parut devant moi, et me répondit :

— Parce que vous n'avez pas encore, Huckaback, embrassé la vraie foi.

—Quelle est la vraie foi ? demandai-je surpris et tremblant.

—Il n'y a qu'un Dieu, répliqua-t-il, et je suis son prophète.

— Allah est miséricordieux ! s'écria le pacha. Était-ce Mahomet lui-même ?

— C'était lui, Sublime Hautesse, quoique je ne le susse pas alors. — Prouvez-moi que c'est la véritable foi, lui dis-je. — Je le ferai, répliqua-

t-il ; je changerai le cœur du capitaine infidèle. Il disparut.

Le lendemain, à ma grande surprise, le capitaine vint me trouver, me demanda pardon de ma cruauté, versa des larmes sur mes souffrances, et ordonna qu'on me transportât dans sa cabine, me plaça dans son propre lit, et me soigna comme un fils chéri. Je ne tardai pas à me rétablir, mais il ne voulut jamais que je me livrasse à aucun travail, répétant sans cesse que j'étais son hôte, et m'accablant de marques de bienveillance.

—Dieu est grand ! murmura le pacha.

—J'étais dans mon lit, méditant sur toutes ces choses, lorsque le vénérable vieillard m'apparut encore.

—Êtes-vous convaincu à présent ?

—Je le suis, répondis-je.

—Prouvez-le, alors, en vous soumettant à la loi aussitôt que vous le pourrez. Vous serez récompensé, — pas tout de suite, mais lorsque votre foi aura été éprouvée. Écoutez-moi, continuez votre profession de marin, et lorsque vous vous trouverez assis dans le divan du Caire avec deux individus qui auront fait dans l'origine le même métier que vous, avec qui vous serez seul, et auxquels ce secret sera connu, vous serez alors nommé commandant de la flotte du pacha, qui sous vos ordres, sera toujours vic-

torieuse. Telle sera la récompense de votre fidélité.

—Il y a maintenant quatre ans que j'ai embrassé la vraie foi ; accablé du poids de la misère, j'ai laissé échapper l'exclamation que Votre Hautesse a entendue, car comment puis-je espérer de me trouver jamais seul dans le divan avec deux barbiers ?

— Saint Prophète ! combien c'est étrange ! Mustapha a été barbier ! et moi aussi ! s'écria le pacha.

— Dieu est grand ! répondit le renégat en se prosternant ; commanderai-je votre flotte ?

—Dès ce moment, répliqua le pacha. Mustapha, faites connaître mes intentions.

— Le chef actuel, reprit Mustapha, qui n'était pas dupe du rusé renégat, est chéri de ses troupes.

— Alors envoyez-lui le cordon, il doit se soumettre aux ordres de Mahomet.

Le visir s'inclina, et le pacha sortit du divan.

Le renégat, avec le sourire sur les lèvres, et Mustapha fort étonné, se regardèrent durant quelques secondes.

—Vous avez un grand talent, Sélim, observa le visir.

—Grâce à vous et à ma propre invention, il va enfin être mis en action. Souvenez-vous, visir,

que je suis reconnaissant, vous me comprenez. Et le renégat quitta la salle du conseil, laissant Mustapha encore stupéfait.

CHAPITRE III.

— Mustapha, dit le pacha en ôtant la pipe de ses lèvres après avoir fumé une demi-heure en silence, je réfléchissais combien il est bizarre que notre saint Prophète (béni soit son nom !), se soit donné tant de peine pour un fils de satan, tel que ce coquin de renégat, Huckaback, dont toute la religion consiste à porter le turban. Par l'épée du Prophète, n'est-il pas étrange qu'il me l'ait envoyé pour commander ma flotte ?

— La volonté de Votre Sublime Hautesse, reprit Mustapha, a été de lui confier le commandement de sa flotte?

—Mashallah! n'était-ce pas la volonté du Prophète?

Mustapha se mit à fumer et ne répondit rien.

—C'est un grand conteur d'histoires, observa le pacha après une autre pause.

— Sans doute, répliqua sèchement Mustapha, nul kessehgou de nos vrais croyants ne pourrait l'égaler; mais cette source est tarie, et le chien d'un isauri doit se montrer un vrai hustam pour le service de Votre Sublime Hautesse. Persuadé que Votre Grandeur aurait besoin de distraction, et que c'est le devoir de votre esclave de vous en procurer, lui qui ne brille que du reflet de votre éclat, dès avant-hier, du moment où le soleil s'est caché en rougissant de voir sa gloire éclipsée par celle de Votre Hautesse, j'ai ordonné des recherches exactes dans le monde entier, et j'ai découvert qu'il se trouve campé maintenant dans la caravane aux environs de la ville, un fameux kessehgou, se rendant à la Mecque pour honorer le tombeau de notre Prophète; je lui ai dépêché un messager fidèle pour le conduire en présence du nain Bashi, devant qui votre esclave et les millions d'hommes qu'il régit ne sont que poussière. Et Mustapha s'inclina profondément.

—Aferin, excellent! s'écria le pacha; et quand sera-t-il ici?

— Avant que le tube honoré dans ce moment

de la pression des lèvres de Votre Hautesse ait laissé échapper toute l'essence de la plante parfumée qu'il va contenir, les pantoufles du kessehg̀ou seront déposées sur le seuil du palais.

—C'est bien, Mustapha. Esclave, continua le pacha en s'adressant au Grec qui se tenait debout les bras croisés et les genoux fixés sur la terre, le café et l'eau forte du giaour.

La pipe du pacha fut remplie, les deux tasses de café versées dans le gosier des deux musulmans, et les liqueurs interdites humées avec un double délice, provenant de la défense même.

—Il y a sûrement là quelque méprise, Mustapha. Le Koran ne dit-il pas que tout ce qui est bon est destiné aux vrais croyants, et cette boisson n'est-elle pas bonne? Comment donc peut-elle être défendue? Pourquoi est-elle réservée aux giaours? Puissent eux et les tombeaux de leurs pères être un objet d'éternel opprobre!

—Amen! répondit Mustapha en posant la coupe et poussant un profond soupir.

Mustapha avait calculé juste; la pipe du pacha n'était pas finie, que l'arrivée du diseur de contes fut annoncée, et après une attente de quelques minutes, exigée par le décorum, et qui parut éternelle à l'impatient pacha, Mustapha frappa des mains et l'homme fut introduit.

— Kosh amedeid ! vous êtes bien venu, dit le pacha au kessehgou.

C'était un individu d'environ trente ans, d'un extérieur gracieux et élégant.

—Je suis venu pour obéir à la volonté du pacha, dit l'étranger d'une voix pleine d'harmonie et en se baissant jusqu'à terre. Que demande Sa Hautesse de son esclave Menouni ?

—Sa Hautesse demande une preuve de ton talent, et une occasion de faire éclater sa munificence.

— Faible atome, je devrais couvrir ma tête de cendre pour ne pas sentir mon âme s'élever au septième ciel par la condescendance de Votre Hautesse ; cependant j'ai hâte d'exécuter ses ordres et de partir, car un vœu au Prophète est un serment sacré ; ainsi le dit le Koran.

— Ne pense pas à présent au Koran, bon Menouni ; nous requérons un échantillon de ton savoir. Conte-moi une histoire.

—Ce sera pour moi un grand honneur. Ma face n'en sera-t-elle pas blanchie pour toute l'éternité ? Votre esclave doit-il raconter les amours de Leilah et Majnoun ?

—Non, non ! répondit le pacha ; raconte quelque chose qui m'intéresse.

—Alors, je dirai l'histoire de l'amant cicatrisé.

—Ceci s'annonce bien, Mustapha, observa le pacha.

—Qui peut égaler la perspicacité de votre Sublime Hautesse? répliqua Mustapha. Menouni, le pacha désire que vous commenciez.

—Votre esclave obéit. Votre Sublime Intelligence n'est que trop familière avec la géographie.

—Non pas que je sache. A-t-il jamais laissé ses pantoufles à notre seuil, Mustapha ?

—Je suppose, répondit Mustapha, qu'ayant parcouru le monde entier, il doit être venu ici. Poursuivez, Menouni, et ne faites plus de semblables questions. Par la vertu de ses fonctions, Sa Sublime Hautesse n'ignore rien.

—C'est vrai, dit le pacha en secouant la tête d'un air digne et satisfait.

—Si j'ai osé hasarder cette question, répondit Menouni, dont la voix était douce et argentine comme le son de la flûte dans une silencieuse soirée d'été, c'est que j'ai cru une notion de cette science nécessaire pour concevoir parfaitement de quelles portions de l'univers mon conte a été transmis; mais j'ai frotté mes lèvres de boue, et suis couvert de honte par une indiscrétion que je n'aurais pas commise, si le Sublime Sultan, lorsque j'eus l'honneur de lui raconter la même histoire, ne m'eût pas interrompu, parce qu'il n'était pas tout-à-fait convaincu que la partie du

monde où elle se passa lui fût bien connue. Je vais maintenant commencer mon récit, qui se déroulera majestueux comme le pas du chameau, orgueilleux de traverser les déserts pour se rendre au tombeau de notre saint Prophète.

L'AMANT CICATRISÉ.

Au nord-est de la vaste péninsule de l'Inde, il existe un royaume étendu et florissant, remarquable par la beauté du pays, la fertilité du sol et la salubrité du climat. Cet état est borné à l'orient par une contrée appelée Lusitanie, qui est située au nord vers la côte d'Islande, ainsi nommée par l'excessive chaleur de l'hiver. Au sud il est limité par une langue de terre dont le nom s'est échappé de mon souvenir, mais qui s'étend jusqu'aux mers qui sont sous la domination du grand kan de Tartarie. A l'ouest se trouve un autre royaume dont j'ai aussi oublié le nom, et au nord un autre encore qu'il m'est impossible de désigner. Après cette explication, il est à peine besoin de dire à votre Sublime Hautesse, dont la science est à celle du sage Lokman ce qu'est la graine comparée au melon d'eau, qu'il s'agit de l'ancien royaume de Souffra.

—Menouni, vous avez tout-à-fait raison, observa le pacha : continuez.

— Il est heureux pour votre esclave d'être en

présence d'une si profonde sagesse, poursuivit Menouni, car j'étais dans le doute. La splendeur de votre ombre avait troublé ma mémoire comme le passage de la caravane agite le jeune zèbre du désert.

Dans ce délicieux royaume, où l'on entend sans cesse le chant du rossignol amoureux de la rose, où les roses exhalent leurs parfums jusqu'à ce que l'atmosphère ne soit plus qu'un flacon de délices semblable à celui que respirent les vrais croyants lorsqu'ils approchent des portes du paradis, et sont ravis par les doux appels des houris de la vallée dorée, vivait une belle princesse indienne, douée de mille charmes, et le sourire était un ordre d'être heureux pour tous ceux qui en étaient honorés; cependant, par des raisons que je dirai plus tard, elle avait vu dix-huit printemps, et était fille encore. Dans cette région, alors peuplée, par Allah! d'infidèles chargés de la féconder pour les vrais croyants et d'être leurs esclaves lorsqu'ils s'y établiraient, ce qui arriva peu après les évènements que je raconte, ce n'est pas l'usage des femmes de mener la vie voilée permise seulement à celles qui partagent les délices des adhérents au Koran; et, bien que ce fût avec une extrême modestie, elles laissaient, dans les grandes occasions, les regards du public s'arrêter sur leurs charmes, crime pour lequel il n'y a nul doute

que, malgré leur beauté, leurs âmes, si elles en avaient, auront été damnées pour l'éternité. La civilisation, ainsi que Menou l'a dit, doit s'étendre en long et en large avant que les autres nations soient assez policées pour imiter la splendeur, la sécurité et le bonheur de nos harem; et lorsque je ferai en outre observer à Votre Hautesse....

— Continuez votre récit, bon Menouni, interrompit Mustapha, Sa Hautesse aime peu les observations.

—Non, par notre barbe! ajouta le pacha; c'est à vous de raconter l'histoire, et à nous de faire les remarques lorsqu'elle sera finie.

— Je suis en présence de la sagesse, dit Menouni qui s'inclina et poursuivit :

La belle Babe-bi-bobu, car tel était le nom de la princesse, qui signifiait dans la langue du pays « crème délicieuse, » fut laissée reine des Souffrarians par la mort de son père, dont le testament, ratifié par tous les grands de l'empire, lui ordonnait de se choisir un époux à l'âge de douze ans, ajoutant la condition expresse que le jeune homme préféré serait de la même caste que la princesse, et aurait la peau exempte de toute cicatrice ou tache. Aussi, lorsque, deux ans après la perte de son père, la charmante Babe-bi-bobu eut atteint l'âge fixé, des coureurs rapides à pied,

et d'actifs messagers portés par les dromadaires les plus légers et les chevaux arabes de la race la plus pure, parcoururent en tous sens le royaume de Souffra pour faire connaître les volontés du dernier roi. La nouvelle vola dans les états voisins, et de là dans le reste du monde ; nul ne l'ignora. Mais dans l'empire où le choix devait se faire, toute la jeune noblesse était en fermentation, parce que chacun pouvait aspirer à cet honneur ; les castes inférieures s'agitaient par la raison contraire, et toutes les femmes, nobles ou non, prenaient part à l'agitation, parce que, — parce que...

— Parce qu'elles sont toujours ainsi, interrompit le pacha. Continuez, Menouni.

—Je rends grâce à Votre Sublime Hautesse de m'avoir tiré d'embarras ; car quel est celui qui peut rendre raison de la conduite des femmes ?

Il suffira de dire que la contrée entière était dans un état de fermentation, provenant de l'espérance, du désespoir, de la jalousie, de l'envie, de la curiosité, de l'étonnement, du doute, et de beaucoup d'autres causes qu'il serait fastidieux de rénumérer.

Dès le premier mot qu'il entendit, chaque jeune Souffrarian suspendit sa mandoline à son cou et se dit qu'il serait l'homme privilégié. L'espoir prit possession de cet heureux pays, les roses

doublèrent de prix ; l'essence fut altérée pour satisfaire au surplus des demandes, et le rossignol presque adoré ; mais tout cela ne pouvait pas durer. Le doute succéda à l'espérance, lorsque la réflexion leur démontra que sur trois millions d'éligibles, un seul individu pouvait être heureux. Quand les conseillers sont si nombreux, la décision se fait attendre, et il y eut tant d'assemblées, de débats, de discussions, de harangues, et une telle variété d'objections naissant de la grandeur de l'état, qu'à l'âge de dix-huit ans, le bel oiseau de paradis, encore solitaire, gazouillait son chant original dans la solitude des bosquets royaux.

— Mais pourquoi, interrompit le pacha, pourquoi ne pas la marier, quand il y a trois millions de jeunes gens prêts à l'épouser ? Je ne puis comprendre la cause de ces six années de retard.

— La cause, Très Sublime Hautesse, c'est que les grands de Souffra n'étaient pas doués de votre profonde sagesse ; s'ils l'eussent possédée, la belle Babe-bi-bobu n'eût pas langui si longtemps dans l'isolement. Tout ce retard provenait du doute. Ce n'est pas sans raison que le poète l'appelle le père du délai. Ce doute s'était élevé dans l'esprit d'un des brahmines, qui, lorsqu'il ressentait une atteinte de ce genre de mal, examinait la matière sous toutes les faces, sans pouvoir s'arrêter à au-

cune; c'est ainsi qu'il mit en péril la conservation de la branche royale. Durant des années entières, on vit les aspirants au trône , et à une beauté plus que royale , errer aux alentours du palais, avec une mandoline sous le bras , et suivis d'un page portant un énorme rouleau de sonnets amoureux ; cependant la belle princesse Babe-bi-bobu restait fille.

— Je doute, s'écria le pacha avec impatience, si nous en arriverons jamais au doute , ou la princesse à un mari.

— Le doute va maintenant être déposé aux pieds de Votre Excellence ; il s'agissait de savoir si le sens exact de ces mots , sans *cicatrices ou taches,* comprenait ou non les signes, autrement dits grains de beauté. Le brahmine pensait que les signes sont des taches, et bon nombre de gens partageaient son avis, c'est-à-dire tous ceux dont la peau était entièrement nette ; tandis que ceux qui avaient reçu de la nature ces marques distinctives , soutenaient que , bien loin d'être des *taches,* elles devaient être considérées comme un superflu de beauté accordé par le ciel à ses favoris. La discussion s'échauffa, et la belle princesse ne se mariait pas. Cette grande question fut à la fin portée aux muftis ; ces sages la pesèrent , la tournèrent, la soumirent à toutes les opérations mathématiques; discutèrent à jeun et l'estomac

plein ; rêvèrent, dormirent, s'éveillèrent avec elle, l'analysèrent, la critiquèrent, écrivirent vingt-quatre volumes pour, et vingt-quatre contre ; le tout eut pour seule conclusion, que des *signes* sont des *signes* : et la princesse Babe-bi-bobu resta fille.

La question fut prise alors par les derviches et les fakirs sous le point de vue religieux ; ils se séparèrent en deux corps, et débattirent cette importante difficulté à l'ombre d'un bananier, dans une discussion qui dura dix-huit mois, laps de temps qui ne permit pas à la moitié de ces saints personnages d'exprimer leur opinion. Fatigués de paroles, ils en vinrent aux actions, lancèrent les uns sur les autres de mutuelles excommunications, et finirent par avoir recours à l'empalement, comme moyen de conviction. Plus d'un mille périrent de chaque côté, et la belle princesse Babe-bi-bobu resta fille.

Les colléges et les universités du royaume s'emparèrent du sujet, le disséquèrent métaphysiquement, et après avoir irrévocablement perdu dans la lutte vingt-deux millions d'arguments subtils, la question resta aussi intacte que jamais, et la belle princesse toujours fille.

Mais ce n'est pas tout, la nation entière prit enfin part à la querelle ; elle se divisa en factions violentes et acharnées, qui séparèrent les villes

des villes, les habitants des habitants, les maisons des maisons, les familles des familles, le mari de la femme, le père du fils, le frère de la sœur, et parfois, lorsqu'il y avait doute des deux côtés, un homme de lui-même. Toute la nation courut aux armes, se distinguant sous les noms de signistes et antisignistes ; quatre cents émeutes et quatre guerres civiles en furent le résultat ; le plus fâcheux était le célibat de la princesse. Votre Sublime Hautesse conviendra que c'était une question fort délicate.

—Quelle est votre opinion, Mustapha? demanda le pacha.

— S'il est permis à votre esclave de parler, il dira qu'il était absurde de changer ainsi une taupinière en montagne.

— Vous avez raison, Mustapha, cette princesse ne se mariera jamais; continuez, bon Menouni.

—J'observerai à Votre Sublime Hautesse que les signistes étaient le parti le plus fort et le plus courageux. Non contents de porter les marques naturelles, ils imprimaient sur leur figure des signes de diverses couleurs, et les adhérents les plus obstinés semblaient être sous l'influence de quelque maladie cutanée. On remarqua aussi la singulière circonstance que nul signiste ne changea de drapeau, tandis qu'après le bain bon nombre d'antisignistes apostasièrent honteusement. Le désastre

était général, l'anarchie et la confusion au comble, lorsque la question fut heureusement résolue par l'observation judicieuse d'un petit esclave d'environ douze ans, qui était fouetté régulièrement chaque soir par son maître sur un soupçon de signisme, et chaque matin par sa maîtresse, sur un second soupçon d'antisignisme. Le pauvre enfant dit tout bas à l'un de ses camarades que les signes étaient des taches ou non, suivant la manière de penser des gens; que pour lui il n'avait pas d'opinion sur cet objet. L'espionnage avait acquis alors un tel degré d'exactitude, qu'un mot glissé à l'oreille s'entendait à la distance d'un mille; ceux-ci furent donc répétés; l'idée parut neuve, sans doute parce qu'elle était neutre, lorsque la neutralité était loin de tous les esprits. On s'en occupa; elle fut jugée merveilleuse, se répandit avec la rapidité du feu follet à travers les faubourgs, les cités, franchit le seuil du palais, pénétra enfin dans le sanctuaire du divan, qui prononça qu'elle était une inspiration de la divinité, et rendit aussitôt un édit solennel où l'on posait comme un des points les plus importants et les plus positifs de la croyance souffrariane, que les signes ne sont pas des cicatrices, mais seulement des taches lorsqu'on les regarde comme tels. Chacun loua la sagesse du décret; il fut lu et adopté à l'égal d'un article de foi; les villes et les campagnes se félicitèrent, les parents se serrèrent la main; chose encore plus étrange! les

maris et les femmes se réconcilièrent. — Et ce qui était encore mille fois préférable, la belle princesse Babe-bi-bobu entrevit enfin la possibilité d'être mariée bientôt.

Cet heureux édit, par lequel il était évident que ceux qui croyaient qu'un signe était une tache avaient raison, et que ceux qui ne le croyaient pas n'avaient pas tort, remit tout dans l'ordre accoutumé ; la capitale se remplit d'aspirants, l'air imprégné d'essence de roses gémit sous les sons de la mandoline. Qui pourrait essayer de décrire la magnificence du palais et la splendeur de la salle où siégeait la princesse pour recevoir les hommages de l'exquise fleur des Souffrarians ? Douces, molles, insinuantes, étaient les notes gazouillées par les asparas ou chanteuses, dont les voix mélodieuses, s'élevant et s'abaissant tour à tour, guidaient les pas des danseuses qui, voltigeant gracieuses et légères, semblaient réclamer une partie de l'admiration due seulement à l'être incomparable qui brûlait et languissait sur son trône d'émeraude. La princesse avait passé trois jours dans ce salon de délices, ennuyée, excédée du concours des jeunes gens de Souffra qui se prosternaient à ses pieds et se retiraient. La quatrième aurore brillait, et nul ne pouvait dire qu'un geste, un soupir, un regard eût exprimé l'ombre d'une préférence. Les jeunes

nobles désespérés murmuraient entre eux; plus d'un pied frappa la terre avec une impatience peu convenable, et plus d'une moustache fût nattée avec indignation; les habitants de la capitale blâmaient l'impétuosité de la jeunesse, qui, à vrai dire, si elle n'était pas déloyale, était peu galante, et, ce qu'il y a de pis, dénotait de l'indifférence pour la prospérité des citoyens sur lesquels chacun d'eux aspirait à régner, car ils devaient être persuadés que l'incertitude qui retenait la multitude des prétendants était pour les citadins une source de richesses, et ils ajoutaient avec raison qu'une princesse qui avait été forcée d'attendre six ans pour la solution des doutes d'autrui, avait le droit incontestable d'attendre un nombre égal de jours pour la satisfaction des siens. Le matin du quatrième jour, la belle Babe-bi-bobu se replaça sur ses coussins dorés, les jambes croisées, et ses petits pieds cachés sous les plis de son caleçon flottant de satin azuré; on crut remarquer plus de vivacité dans ses regards et plus d'éclat à son teint que les jours précédents, mais la foule passa encore inaperçue. L'impatience gagna jusqu'aux savants brahmines, qui se tenaient debout et immobiles de chaque côté du trône. Ils prirent pour sujet d'entretien l'inconstance du sexe, la difficulté de le soumettre à la raison; ils citèrent à voix basse les sages dictons et les proverbes

de Ferdistan et d'autres, sur les caprices des femmes et l'instabilité de leur nature; leurs remarques devenaient plus amères à mesure que leurs jambes souffraient davantage d'une position perpendiculaire trop prolongée. Pauvres vieux insensés! la belle princesse n'avait-elle pas fait l'abandon de sa propre volonté durant six années, pendant lesquelles les doutes et les discussions de ces vénérables personnages aux cerveaux épais avaient entraîné toute la nation dans la controverse des signistes et antisignistes!

Il était environ une heure après midi quand la belle Babe-bi-bobu, se relevant tout-à-coup, frappa l'une contre l'autre ses jolies petites mains, et faisant signe à sa suite, sortit avec grâce de la salle d'audience. Grande fut la surprise, et ce qui l'augmentait encore, c'est qu'au moment du départ de la princesse, le fils unique du brahmine, qui avait le premier soulevé la question, et qui était le chef du parti antisigniste, était prosterné aux pieds du trône, le front touchant le sol, il est vrai, mais le sein gonflé d'ambition et d'espoir.

La princesse courut se réfugier sous un bosquet d'orangers, au fond des jardins du palais, et s'y assit hors d'haleine. Elle choisit quelques-unes des fleurs éparses autour d'elle, et les jeta à son serviteur et à son musicien favori, Acota.

Qui, dans le royaume entier de Souffra, aurait pu tirer de la mandoline des sons plus doux! et cependant quel est celui, qui non seulement à Souffra, mais dans le monde entier, aurait frappé des notes aussi discordantes que le faisait alors Acota? et cela, aux oreilles de la belle Babe-bi-bobu, qui, loin d'en être mécontente, paraissait approuver la violence désordonnée qui menaçait de rompre non seulement les cordes de l'instrument, mais lés tympans des assistants, qui ne tardèrent pas à s'enfuir, laissant la belle princesse jouir seule de ces sons discordants, et soupçonnant peu qu'ils étaient créés afin que l'harmonie de leurs âmes ne fût pas troublée par la présence d'autrui, et que la voix mélodieuse d'Acota serait pour elle une ample compensation de la fausseté de ses accords.

Sur un signe de la princesse, Acota s'assit, et se mit à jouer, si l'on peut appeler ainsi les secousses violentes qu'il donnait à l'instrument, en tirant de chaque corde des sons si aigres, que les jeunes suivantes de la princesse se bouchèrent les oreilles en plaignant la belle Babe-bi-bobu d'avoir si mauvais goût.

— Ah! Acota, dit la princesse en versant sur lui toute la tendresse de ses grands yeux, combien je suis excédée d'être assise sur ce coussin, et de voir cette succession de fats et de fous se prosterner devant moi! de plus, je suis suffoquée par

leurs parfums. Frappez votre mandoline encore plus fort, bien-aimé de mon âme; plus encore, que je sois enfin délivrée de cette foule importune.

Sur ce, Acota saisit sa mandoline, et fit retentir l'air d'une telle confusion de fausses notes, d'un si odieux charivari, que tous les oiseaux à cent toises de distance s'envolèrent en criant, et que le vieux chambellan, que la princesse trouvait toujours trop près d'elle, et qui lui-même s'en trouvait toujours trop loin, s'écria, tandis que ses dents claquaient : — Yab-yab-baba senna, que sa mère soit maudite, et sa mandoline par-dessus le marché ! Puis il s'éloigna aussi vite que son embonpoint le lui permit. Les fidèles damoisels qui entouraient la princesse ne pouvaient plus rester ni assis ni debout; — ils souffraient le martyre, toutes leurs dents étaient ébranlées; et enfin lorsque Acota, par un dernier effort, rompit toutes les cordes, ils oublièrent toutes les règles du décorum, et s'enfuirent chacun de leur côté, laissant la princesse et Acota seuls.

— Bien-aimé de mon âme! dit la princesse, j'ai à la fin inventé un plan qui assurera notre bonheur! Ils causèrent alors à voix basse, mais sans se regarder pour ne pas éveiller les soupçons du chambellan. Acota écouta durant quelques ins-

tants les doux accents de la princesse; puis relevant sa mandoline brisée, et faisant un profond salut en l'honneur du vieux Argus, il se retira.

Durant ce temps, le bruit s'était répandu qu'un examen public de tous les candidats aurait lieu au soleil couchant, sur les bords du fleuve rapide qui arrose une prairie spacieuse aux environs de la ville, afin de rejeter tous ceux qu'une *cicatrice* ou *tache* empêcherait d'être compris dans le sens exact du testament du feu roi. Douze vieux fakirs et vingt-quatre mollahs, armés de lunettes, furent choisis pour examinateurs. On prévoyait que la cérémonie ayant un caractère religieux, toutes les femmes de Souffra, remarquables par leur piété, ne manqueraient pas d'y assister, — et tout le monde était empressé qu'on commençât l'examen. C'était plaisir de voir trotter et galoper les jeunes rayaks Souffrarians, qui s'attendaient à être examinés; et un étranger aurait cru qu'une peste soudaine avait envahi la ville en voyant les myriades d'habitants qui se précipitaient hors des portes et couraient vers la rivière : mais à la surprise du peuple, presque tous les rayaks, dès qu'ils étaient à cheval, prenaient une direction opposée; les uns déclaraient qu'ils étaient certainement sans *tache* ni *cicatrice* aucune, mais qu'ils ne pouvaient consentir à exposer leurs personnes à la vue de tant de milliers d'individus; d'autres

affirmaient qu'ils s'en allaient à cause des marques laissées par d'honorables blessures reçues dans les combats. Jusqu'à cette soirée mémorable, les Souffrarians ne s'étaient pas douté de combien de modestie et de gloire ils avaient le droit de s'enorgueillir sur leur terre favorisée; plusieurs regrettaient, en suivant de l'œil la ligne interminable de jeunes braves qui s'éloignaient, que le testament du feu roi eût fait, de cicatrices reçues au champ de bataille, un obstacle à l'avancement; mais ils étaient réprimandés par des brahmines, qui leur disaient qu'il y avait un saint mystère caché sous cette volonté du vieux roi.

— Par la barbe du Prophète, on est bien longtemps à trouver un mari pour votre princesse, Menouni, observa le pacha en bâillant.

— Votre Sublime Hautesse ne peut s'en étonner, en réfléchissant aux conditions du testament.

L'examen était on ne peut plus rigide, et une légère coupure suffisait pour exclure un jeune homme; une élevure était considérée comme une tache,—et celui qu'une sangsue avait piqué pour lui sauver la vie, n'avait plus de chance d'obtenir la princesse.

—Dites-moi, je vous prie, si un barbier lui avait coupé la peau en le rasant, était-ce considéré comme une *cicatrice*?

—Il n'y a pas le moindre doute, Sublime Hautesse.

—Alors, ces fakirs, ces mollahs avec leurs lunettes, et ces brahmines étaient une troupe de fous. N'est-ce pas vrai, Mustapha?

—La sagesse de Votre Hautesse est semblable à ce qui découle d'un pot de miel, répondit Mustapha.

—Vous savez aussi bien que moi, Mustapha, qu'il est presque impossible de ne pas tirer du sang, s'il se trouve un bouton, ou si le rasoir est mauvais; mais, cependant, continuez, Menouni, et, s'il est possible, mariez cette belle princesse.

Deux heures environ avant le coucher du soleil, la belle Babe-bi-bobu, la crême délicieuse, entra dan sla salle d'audience, plus parée encore que la première fois, et vit avec surprise que de tant de milliers de jeunes nobles, il n'en restait pas cinquante qui pussent prétendre à sa main et au trône. Au milieu d'eux, non plus sous l'humble habit d'un musicien, mais portant le costume de sa haute caste, paraissait le fier Acota; si ses joyaux n'égalaient pas la beauté de ceux qui l'entouraient, l'éclat de ses yeux compensait la différence. Près d'Acota se tenait Mezrimbi, le fils du chef des brahmines, et le seul qu'on pût comparer à Acota pour les agréments personnels mais son caractère était connu; il était orgueil-

leux, despote et cruel. La belle Babe-bi-bobu le craignait, car il y avait une clause dans le testament de son père qui disait qu'au cas où l'objet du premier choix de la princesse serait frappé d'exclusion par un accident imprévu, le chef des brahmines aurait le droit de choisir pour la princesse, et sa décision serait également inviolable. Les beaux yeux de la princesse s'arrêtèrent d'abord sur les traits de Mezrimbi, et elle trembla; mais le maintien calme et ferme d'Acota la rassura; elle s'assit et parla ainsi aux jeunes nobles rassemblés :

—Fidèles et nobles rayaks, ne m'accusez pas d'un manque de modestie, si la gracieuse timidité de la vierge est remplacée par le langage qui convient à la reine. Lorsque tous semblent posséder tant de mérites, comment puis-je prononcer une décision qui les repousse tous, un seul excepté? Souffrez que je laisse plutôt à l'immortel Vishnou le soin de décider quel est le plus digne de régner sur notre royaume de Souffra. Que lui-même vous inspire; j'ai placé une fleur sur ce cœur qui bientôt appellera l'un de vous son maître. Nommez la fleur, et que le premier qui dira son nom soit proclamé le roi légitime de Souffra. Prenez vos instruments, nobles rayaks; et, guidés par leurs accords harmonieux, dites le nom de la fleur cachée sur laquelle repose mon choix. Ainsi, le destin décidera la question, et nul ne pourra dire que son mérite a été dédaigné.

En finissant de parler, la belle princesse laissa tomber son voile, et garda le silence. Un torrent d'applaudissements fut suivi du son confus produit par l'accord des mandolines ; parfois chacun se grattait le front ou le turban, pour se rappeler tout ce qu'Hafiz a jamais écrit, ou pour s'aider dans le travail de l'improvisation. Le temps s'écoulait, et aucun des jeunes rayaks ne semblait disposé à commencer.

Enfin, l'un d'eux s'avança et nomma la rose dans un couplet emprunté. D'un signe gracieux, la princesse le congédia ; et, plein d'impatience, il brisa sa mandoline en quittant la salle. Ils continuèrent ainsi l'un après l'autre à épuiser la nomenclature des fleurs, puis à s'éloigner désespérés. Ces beaux Souffrarians, rangés devant la princesse, forts de leurs espérances, et baignés du soleil de sa présence, ne pouvaient-ils pas se comparer eux-mêmes aux plus belles fleurs? L'espoir détruit, n'était-ce pas encore les mêmes plantes, qui, séparées de leurs tiges languissantes sous les rayons d'un astre maintenant trop puissant, ou chargées d'une rosée de larmes, allaient au loin mourir inaperçues? Il n'en restait qu'un faible nombre quand Mezrimbi, qui se croyait sûr d'avoir deviné juste, et à qui la physionomie d'Acota, empreinte d'une impatiente indifférence, faisait supposer qu'il avait rencontré la même idée, et

qu'il pourrait être devancé par lui, s'avança tenant sa mandoline. Mezrimbi passait pour l'un des poëtes de Souffra ; au fait, il avait tous les talents, mais pas une vertu. Se posant avec grâce, il chanta les paroles suivantes :

Que fait le tendre rossignol? hélas ! nous le savons, il chante son amour dans le silence dés nuits, et ne dit jamais le nom de celle qu'il adore.

Les fleurs ne sont-elles pas le langage de l'amour? et n'est-ce pas sur l'épine que le rossignol se repose, alors qu'il exhale ses notes plaintives.

Tire de ton sein la douce fleur de mai qui s'y trouve cachée, emblême de ton amour, et de la douce peine qu'il a causée.

Lorsque Mezrimbi eut fini les deux premières stances, la belle princesse frémit de crainte qu'il n'eût découvert son secret, et ce fut avec une sensation d'agonie qu'elle prêta l'oreille au dernier; un transport de joie lui succéda en voyant que le but était manqué. Elle agita la main avec impatience, et Mezrimbi, tout aussi impatiemment, quitta la salle.

Acota fit alors un pas en avant, et, après un prélude dont l'harmonie étonna tous ceux qui entouraient la reine et qui n'avaient nulle idée qu'il

pût jouer dans le ton, il chanta d'une voix claire et mélodieuse les vers suivants :

Sur tes joues brillantes de fraîcheur la rose s'épanouit, ton haleine est le parfum de ses bocages, ton sein a la blancheur des lys, tes paroles mêmes paraissent des fleurs.

Mais le lys, la rose et les fleurs, qu'on voit éclore dans les jardins de l'Inde, trouvent la mort sur ce cœur où il serait si doux de se reposer.

La fleur cueillie sur l'ortie est renfermée dans ton beau sein; née au milieu des épines, elle ne cause cependant aucune douleur : c'est le bonheur trouvé au milieu du poison.

Acota se tut; la belle princesse tremblante se leva lentement, et prenant dans son sein le bourgeon de l'ortie, elle le remit aux mains de l'heureux Acota, en disant avec un profond accent de piété : — C'est la volonté du ciel.

— Mais comment est-il possible qu'Acota ait découvert que la princesse avait une ortie dans son sein ? interrompit le pacha; nul homme ne l'avait deviné. Je ne puis concevoir cela, et vous, Mustapha ?

— Votre Sublime Hautesse a raison, personne n'eût deviné une chose semblable, répliqua Mus-

tapha; il n'y a qu'une manière de l'expliquer, c'est que la princesse lui aura fait part de son projet, lorsqu'ils étaient seuls dans le jardin royal.

—C'est très juste, Mustapha;—enfin qu'Allah en soit béni! la princesse est mariée.

—J'implore le pardon de Votre Sublime Hautesse, mais la belle princesse n'est pas encore mariée, dit Menouni; l'histoire n'est pas finie.

—Walleh el Nebi! s'écria le pacha. Par Dieu et son Prophète ne sera-t-elle jamais mariée?

—Elle le sera, Votre Sublime Hautesse, mais pas encore à présent. Dois-je continuer?

—Oui, Menouni, et plus vite vous irez, mieux ce sera.

— Au milieu des cris de Vive Acota, le roi légitime de Souffra...

—Légitime, dites-moi, bon Menouni, que signifie ce mot?

—Légitime, Sublime Hautesse, veut dire qu'un roi et ses descendants sont choisis par Allah pour régner sur un peuple.

—C'est bien; mais je ne vois pas qu'Allah eût beaucoup à se mêler du choix d'Acota.

— Ni du choix d'aucun autre prince, je suppose, Sublime Hautesse; mais le peuple est habitué à le croire, et c'est tout ce qu'il faut. Allah n'intervient que dans le choix de ceux qui gou-

vernent les vrais croyants; le sultan est le vicegérant du Prophète sur la terre; — et guidé par Mahomet il donne la vertu et la sagesse, aussi bien que le kalaah à ses pachas.

—Très vrai, dit le pacha, le sultan est inspiré par Allah; et, ajouta-t-il tout bas à Mustapha, quelques centaines de bourses par-dessus le marché. Menouni, vous pouvez poursuivre.

—Au milieu des cris de vive Acota, roi légitime de Souffra, les grands du royaume le conduisirent au trône, où il reçut les hommages de toute l'assemblée. Les nobles et les mollahs convinrent entre eux que le mariage serait célébré le lendemain. La séance fut levée, et chacun alla se préparer à la cérémonie prochaine.

Qui pourrait exprimer la jalousie, l'envie et l'indignation qui fermentaient dans le sein de Mezrimbi et de son père, le chef des brahmines? Ils se virent, se parlèrent, et la trame fut ourdie. Acota n'était pas encore roi, bien qu'il fût proclamé;—il ne l'était pas jusqu'à son mariage avec la belle Babe-bi-bobu, la crême délicieuse; et s'il lui arrivait d'être cicatrisé ou marqué avant la solennité du lendemain, ce serait alors le brahmine, qui, suivant la volonté du feu roi, choisirait son successeur; et qui pouvait-il choisir si ce n'est son propre fils?

—Mon père, dit le jeune Mezrimbi, dont la belle

figure était bouleversée par les plus viles passions de Jehanum, voici mon plan : j'ai des muets disposés à exécuter tous mes ordres, et un acide corrosif et brûlant, qui pénétrera profondément la chair de l'orgueilleux Acota. Je sais qu'il ne quittera pas le jardin du palais. Je connais même le bosquet où il a courtisé et obtenu la belle princesse. Mandons les muets en notre présence, expliquons-leur nos désirs, et, au lever du soleil, le trône de Souffra appartiendra à la race de Mezrimbi. Ne sommes-nous pas du sang le plus pur de la plaine, tandis qu'Acota n'est qu'un rayak des montagnes ?

Le chef des brahmines agréa la proposition de son fils. Les muets parurent : ces noires et hideuses créatures, privées d'une portion de leurs organes, s'inclinèrent humblement, et suivirent leur maître, qui, avec le chef des brahmines, prit une route détournée pour s'introduire dans l'enceinte du parc royal. D'un pas lent et soupçonneux, ils se dirigèrent vers le bosquet, où, ainsi que Mezrimbi l'avait prévu, Acota attendait sa chère princesse. Par bonheur, un serpent réveillé en sursaut et sifflant de colère, fit faire au vieux brahmine une exclamation qui tira Acota de sa délicieuse rêverie. A travers le feuillage, il aperçut et reconnut Mezrimbi, son père et les muets. Convaincu qu'il se tramait un complot contre lui, il

se cacha sous les buissons de roses, et y resta couché sur le sol ; mais dans son empressement il oublia son manteau et sa mandoline. Mezrimbi entra dans le bosquet, et expliqua par signes aux muets ce qu'il désirait d'eux ; il leur montra le manteau et la mandoline pour désigner l'objet de sa colère, et il leur remit la fiole d'acide corrosif. A leur tour, ils firent entendre qu'ils l'avaient compris, et la troupe se sépara : le chef des brahmines retourna chez lui, les muets se glissèrent sous un buisson pour guetter la venue d'Acota, et Mezrimbi se retira au fond de la grotte attendant avec impatience l'issue du complot. Acota, parfaitement instruit de ce qui se préparait, rit dans sa barbe et remercia Allah de cette heureuse découverte ; il rampa sur ses mains et ses genoux de façon à ne pas être aperçu, et se retourna se cacher avec son manteau et sa mandoline, épiant aussi les mouvements des autres.

C'est ainsi qu'ils restèrent tous sur le qui vive jusqu'à ce que le soleil disparût derrière les collines bleues qui séparent le royaume de Souffra de cet autre empire, dont ma perfide mémoire a osé oublier le nom en présence de votre Sublime Hautesse. Mezrimbi était le seul qui ne se tînt pas immobile ; il se promenait de long en large, agité par l'anxiété de l'espoir et de la crainte ; enfin il s'arrêta, et fatigué par la lutte de ses pro-

pres sentiments, il s'assit au pied d'un arbre, juste auprès de l'endroit où Acota était caché. Le rossignol faisait alors entendre sa douce mélodie, et propice aux amants il continua jusqu'à ce que Mezrimbi, qui l'avait écouté et qui avait senti ses violentes passions se calmer sous l'influence de ces doux accents, s'endormit profondément. Acota s'en aperçut et s'approchant doucement, il posa le manteau sur lui, et prenant sa mandoline il en tira un son qu'il savait ne pas devoir échapper aux oreilles attentives des muets, quoique trop faible pour éveiller Mezrimbi. Le calcul d'Acota était bon, une minute après il vit les muets, rampants sous les massifs, comme le tigre qui a senti sa proie; lui resta caché sous le feuillage; ils s'approchèrent, semblables à des fantômes noctures, et virent Mezrimbi dormant avec le manteau d'Acota et la mandoline, que celui-ci avait laissée à ses côtés, après avoir fait vibrer une des cordes. C'en fut assez; le visage de Mezrimbi fut couvert de l'acide corrosif avant même que ses yeux ne se rouvrissent; ses cris furent étouffés dans un châle, et persuadés qu'ils avaient obéi aux ordres de leur maître, les muets s'en allèrent rendre compte du succès de la mission, prenant néanmoins la précaution de lier les pieds et les mains de Mezrimbi, afin qu'il ne pût pas retourner chez lui pour réclamer le secours qui lui était

si nécessaire. Sortis du jardin, ils firent entendre au chef des brahmines que l'opération avait réussi, et qu'ils avaient laissé Acota dans le bois. Par réflexion, le vieux Mezrimbi jugea convenable de s'emparer de la personne d'Acota, afin de pouvoir le faire paraître au moment requis, le jour suivant. En conséquence il ordonna aux muets d'aller chercher Acota, de l'amener chez lui et de le garder avec soin, de peur qu'il ne s'échappât. Dès que les muets s'éloignèrent, Acota sortit de sa cachette, et vint auprès de l'infortuné que la douleur faisait gémir, mais dont la tête était enveloppée de façon à cacher ses traits. Acota avait d'abord eu la pensée d'insulter son perfide ennemi, mais son bon cœur l'en empêcha. Une autre idée lui vint alors à l'esprit; il prit le manteau de Mezrimbi et y substitua le sien, il échangea de même les turbans et les cimeterres, puis le quittant il s'en retourna chez lui. Peu d'instants après, les muets revinrent, chargèrent sur leurs épaules le malheureux Mezrimbi, et l'emportèrent au logis du chef des brahmines, qui, après avoir ordonné qu'on l'enfermât dans un pavillon, fit ses prières et se mit au lit.

Le soleil se leva et inonda de ses rayons la terre souffrariane; des milliers d'habitants s'étaient levés avant lui pour se préparer au jour trois fois heureux qui devait leur donner un roi, et

dans lequel la belle princesse Babe-bi-bobu, la crême délicieuse, devait cesser aussi de rester fille. Les taffetas et les satins de la Chine, les châles et les écharpes de cachemire, les joyaux, l'or, les diamants, — des chevaux, des chameaux et des éléphants, couvraient la plaine et la cité de Souffra ; tout était joie, jubilation et félicité, car la belle princesse Babe-bi-bobu se mariait aujourd'hui.

— Plût au ciel qu'elle le fût, observa le pacha avec impatience.

— Avec la permission de votre Sublime Hautesse, elle le sera bientôt.

On proclama de très bonne heure que la princesse allait prendre elle-même un époux de la haute caste des Souffrarians, et que tous ceux qui s'y intéressaient devaient se rendre au palais pour assister à la cérémonie. Comme elle intéressait tout Souffra, — tout Souffra y fut. Le soleil touchait au zénith, et regardait presque avec envie le joyeux spectacle qui se passait au-dessous de lui, tout en faisant fermenter les cervelles du bon peuple de Souffra, dont les têtes pavaient une surface de dix milles carrés, lorsque la belle princesse Babe-bi-bobu fit son entrée dans la salle d'audience, accompagnée de ses filles d'honneur et des grands du royaume qui étaient les exécuteurs du testament de son père. A leur tête mar-

chait le chef des brahmines, cherchant avec anxiété dans la foule son fils Mezrimbi, qu'il n'avait pas vu le matin. Il aperçut enfin sa riche parure, son manteau, son turban et le cimeterre éclatant de diamants; mais le fin tissu du cachemire voilait son visage, et le vieux brahmine sourit de l'ingénieuse idée qu'avait eue son fils d'envelopper sa belle figure de la même manière que celle de son rival, le *cicatrisé* Acota. Mille trompettes d'airain, appuyées par la décharge de deux mille pièces d'artillerie, ordonnèrent alors le silence; un espace de dix milles carrés rempli de peuple répéta le commandement en poussant de grands cris. — A la fin le silence obéit à l'ordre, et le vol d'une mouche eût pu s'entendre. Le chef des brahmines se leva, et après avoir prononcé une prière spontanée, convenable à la solennité et à l'importance de la scène, il lut le testament du feu roi. — Puis commentant la controverse Signiste, il expliqua comment un article de la foi Souffrariane, qu'il fallait croire sous peine d'hérésie et de pal, était maintenant que les signes ne sont pas des cicatrices, mais seulement des taches lorsqu'on les considère comme tels. — Le choix de la princesse, continua le savant brahmine, n'a cependant pas été fait; elle a laissé au hasard ce qui devait émaner de sa libre volonté, et cela sans consulter les ministres de notre sainte

religion ; mon cœur m'a dit avant-hier qu'une telle marche était peu régulière, et contraire, non seulement à la volonté du roi, mais à celle du ciel; et j'ai médité longuement sur ce sujet, après avoir prié neuf fois. — Un songe m'a visité durant mon sommeil, et j'ai entendu une voix dire que les conditions du testament seraient remplies. Comment expliquer cette réponse d'en-haut? Je l'ignore. Peut-être le jeune homme qui a donné la fleur est-il aussi l'objet du choix de la princesse.

— C'est cela même, dit la princesse, de sa voix douce et mélodieuse, et ainsi le testament de mon père sera exécuté.

— Où donc alors est l'heureux rajah? dit le chef des brahmines; qu'il paraisse!

Babe-bi-bobu, qui, aussi bien que le reste des assistants, avait en vain cherché Acota, et qui s'étonnait de ne pas l'apercevoir, fut encore plus surprise lorsqu'elle le vit, ainsi qu'elle le croyait, s'avancer soutenu par les quatre muets noirs, avec la figure couverte d'un châle.

— Voici, dit le chef des brahmines, le jeune homme favorisé, l'heureux Acota : ôtez le châle, et conduisez-le à la princesse.

Les muets obéirent, et, à l'horreur de Babe-bi-bobu, Acota parut, du moins elle le pensait, avec le visage tellement cicatrisé et brûlé, que ses traits n'étaient pas reconnaissables. Elle se précipita

de son trône, poussa un cri sauvage, qu'on dit avoir été entendu aux extrémités des dix mille carrés occupés par la population, et s'évanouit entre les bras de ses femmes.

— Nous reconnaissons ses vêtements, très nobles seigneurs, reprit le chef des brahmines, mais comment pourrions-nous reconnaître dans cet objet le jeune homme sans cicatrices ni taches? C'est la volonté du ciel, poursuivit le vieux brahmine en faisant une profonde et pieuse inclination, et tous les autres seigneurs répondirent avec la même démonstration de piété.

— C'est la volonté du ciel, je dis, continua le chef des brahmines, que ceci doit provenir de ce que la princesse n'a pas choisi, ainsi que l'ordonnait le testament de son père, et qu'elle a abandonné au hasard ce qui devait être décidé par son plein et libre vouloir. Ne voit-on pas ici la main, le doigt de la Providence? ajouta-t-il en se tournant vers les grands du royaume? et tous s'inclinèrent et déclarèrent que la main et le doigt de la Providence étaient manifestes, tandis que les muets, qui savaient que c'étaient leurs mains et leurs doigts qui avaient agi, riaient, autant qu'ils le pouvaient, avec le reste de leur langue. Et maintenant, reprit le chef des brahmines, nous devons obéir au testament du feu roi, qui statue expressément que s'il survient quelque accident après le choix

de la princesse, c'est moi, le chef de notre sainte religion, qui choisirai son époux. En vertu de la puissance qui m'est confiée, j'appelle au trône mon fils Mezrimbi. — Rendez hommage à Mezrimbi, le futur roi des Souffrarians.

Acota, masqué jusqu'aux yeux, et vêtu des habits de Mezrimbi, s'avança; le chef des brahmines et toute l'assemblée, en obéissance à ses ordres, se prosterna aux pieds d'Acota, le front dans la poussière. Acota saisit ce moment pour laisser tomber le châle, et quand ils se relevèrent, ils le virent près du trône resplendissant de beauté et d'orgueil. A sa vue, le chef des brahmines poussa un cri qui, non seulement l'emporta sur celui de la belle princesse Babe-bi-bobu, mais qui eut le pouvoir de la rappeler à la vie et au souvenir.

Tous les assistants jetèrent une exclamation de surprise en contemplant Acota sous les vêtements de Mezrimbi.

— Qui donc est là? demanda le chef des brahmines à son fils, portant le costume d'Acota.

— Je suis, s'écria son fils, accablé de douleur et de honte, je suis, — j'étais Mezrimbi.

— Nobles seigneurs, dit Acota d'une voix élevée, le chef des brahmines l'a déjà attesté, et votre assentiment l'a confirmé; vous voyez en ceci le

doigt du ciel qui punit toujours l'hypocrisie, la cruauté et l'injustice.

Le chef des brahmines tomba en convulsions et on l'emporta avec son malheureux fils Mezrimbi.

Durant ce temps, la belle princesse Babe-bi-bobu avait repris ses sens et était dans les bras d'Acota qui, après l'avoir remise aux soins de ses femmes adressa à l'assemblée un discours si éloquent, si beau et si admirable, qu'on l'écrivit en lettres d'or comme le *nec plus ultrà* du langage souffrarian; il leur expliqua les criminelles tentatives de Mezrimbi pour contrecarrer les décrets du ciel, et de quelle manière il était tombé dans les piéges qu'il avait tendus aux autres. Quand il eut fini, tous le saluèrent comme leur roi, et la population qui couvrait un espace de dix milles carrés cria : Vive, vive à jamais le roi Acota et sa belle princesse Babe-bi-bobu, la crème délicieuse!

Quelle langue pourrait essayer de décrire la magnifique procession qui eut lieu dans la soirée? qui pourrait exprimer la noble fierté du roi Acota, ou l'éclat des yeux de la belle princesse Babe-bi-bobu? Dois-je dire comment les rossignols chantèrent jusqu'à la mort? dois-je....

— Non, je vous en prie, interrompit le pacha, dites-nous une seule chose, la belle Babe-bi-bobu se maria-t-elle enfin?

— Elle le fut ce même soir, Sublime Hautesse.

—Allah soit loué! répondit le pacha; Mustapha, faites connaître à Menouni ce que vaut l'honneur de raconter une histoire à un pacha, lors même qu'elle est un peu longue; je pensais que la princesse ne se marierait jamais. Sur ce, le pacha se leva et passa dans son harem.

CHAPITRE IV.

Le jour suivant, le pacha présidait le divan suivant sa coutume, et Mustapha, placé à ses côtés, prêtait l'oreille aux discours de divers individus qui s'adressaient à lui dans l'attitude la plus respectueuse. Ils pouvaient toujours compter sur un accueil gracieux, car le sujet de l'entretien était d'engager le visir à s'intéresser en leur faveur lorsque leur cause serait discutée devant le pacha, qui était toujours guidé par l'avis que Mus-

tapha murmurait à voix basse. Ce Mustapha avait le cœur sensible ; il n'était pas ingrat, et si quelqu'un avait un bon procédé pour lui, il ne l'oubliait jamais ; il en résultait que l'insinuation qu'une bourse de tant de sequins serait déposée aux pieds du visir, si la cause qu'on allait entendre était jugée suivant les désirs du suppliant, décidait toujours Mustapha à se prononcer pour lui, et l'opinion de Mustapha s'accordait constamment avec celle du pacha, parce que celui-ci avait (ou qu'il était supposé avoir) la moitié de la somme promise. — Le proverbe, dit-il, est vrai, vous serez juste, avant d'être généreux, mais les arguments de Mustapha, quand il proposa pour la première fois au pacha cette méthode d'alimenter le trésor royal, furent si excellents que nous voulons les transmettre à la postérité. En premier lieu, dit Mustapha, il est évident que dans toutes ces causes le plaignant et le défendant sont deux fripons. 2° Il est impossible de croire une seule de leurs paroles. 3° En exerçant toute la capacité que le ciel vous a accordée, vous pouvez aussi bien aller à gauche qu'à droite. 4° S'il arrive qu'un homme soit puni à tort par notre décision, ce châtiment est toujours mérité par ses autres méfaits. 5° Comme la seule chose digne d'estime en eux est leur richesse, en décidant pour celui qui donne le plus, vous prononcez en faveur de

l'homme le plus respectable. 6° Nous devons nous montrer reconnaissants du bien reçu, et en agissant ainsi, nous pratiquons une vertu fortement recommandée par le Koran. 7° Nous rendons service aux deux parties par une prompte décision, car une sentence contraire vaut encore mieux qu'un procès. Enfin, pour conclure, nous avons besoin d'argent.

Ce jour-là une cause allait être entendue, et quoique de puissants motifs eussent déjà décidé le verdict, cependant, *pro formâ*, on interrogeait les témoins des deux côtés. L'un d'eux, à qui l'on demandait s'il avait vu le fait de ses propres yeux répondit qu'il l'avait vu sans doute, mais qu'il éprouvait des doutes sur le fond de l'affaire; puisqu'il doutait si les doutes étaient fondés.

— Des doutes, nul doute; qu'est-ce que tout ceci? dit d'un ton sévère Mustapha qui gardait toujours les apparences de la justice, est-ce vrai ou non?

— Je raconte rarement un fait, ainsi qu'on l'appelle, sans ressentir une demi-douzaine de doutes à son sujet, répliqua l'homme; c'est pourquoi je ne veux faire aucune assertion sans la réserve d'un doute.

— Répondez-moi franchement, reprit le visir, ou bien l'exécuteur et les bambous auront sous peu affaire à vous. Avez-vous vu payer l'argent?

— Je crois, autant que je puis croire quelque chose en ce monde, que j'ai vu donner l'argent; mais je doute de la somme; je doute du métal, et j'ai encore d'autres doutes; avec la permission de Votre Hautesse, je suis un homme malheureux, je me trouve depuis ma naissance sous l'influence du doute, et c'est devenu une infirmité qui, je n'en doute pas, finira avec mon existence. Cependant j'ai déjà douté si...

—Que dit l'insensé? qu'est tout ceci sinon rien? donnons-lui une certitude.

Le pacha donna le signal, l'exécuteur parut; l'homme fut étendu à terre, et reçut cinquante coups de bambou. On s'arrêta sur un signe du pacha, qui dit :

—A présent, par notre barbe, n'est-ce pas un fait que vous avez reçu la bastonnade? s'il vous reste quelque doute, nous continuerons.

— Le fait est au-dessus d'un doute, répondit l'homme en se prosternant; mais pardonnez-moi, Sublime Hautesse, si je persiste à assurer que je ne puis reconnaître la vérité d'un fait, lorsqu'il n'est pas accompagné de preuves aussi incontestables que celles mises en œuvre par votre sagesse. Si Votre Hautesse connaissait l'histoire de ma vie, elle conviendrait que mes doutes ne sont pas sans motifs.

—L'histoire de sa vie! Mustapha, nous aurons un récit.

—Une autre cinquantaine de coups sous les pieds dissiperait tous ses doutes, Sublime Hautesse, répliqua Mustapha.

—Oui; mais son histoire, que deviendrait-elle? Non, non, qu'on le garde jusqu'à ce soir, et nous verrons alors comment il se justifiera.

Mustapha donna ses ordres suivant le désir du pacha; et le soir, dès qu'ils eurent allumé leurs pipes, l'homme fut introduit, et reçut en considération de l'enflure de ses pieds, la permission de s'asseoir, afin qu'il fût plus à son aise pour raconter son histoire, ce qu'il fit en ces termes :

HISTOIRE D'HUDUSI.

Très sublime pacha, permettez-moi d'observer d'abord que, si j'ai dernièrement soutenu ma propre opinion, je ne suis pas assez intolérant pour ne pas accorder la même licence aux autres : je ne prétends pas dire qu'il n'existe pas de faits en ce monde, et je ne blâme pas non plus ceux qui croient en eux. J'ai entendu parler aussi de dragons volants, de griffons, et d'autres animaux merveilleux. Mais sûrement il est bien suffisant pour moi ou pour tout autre, de croire à leur existence, lorsque nous aurons eu le bonheur de

les voir ; de même je consens à croire un fait, lorsqu'il est complétement dégagé des brouillards du doute ; mais, jusqu'à présent, je puis certifier que j'ai rarement rencontré un fait que les doutes n'escortassent pas, et chaque année ajoute à ma croyance sur l'extrême rareté de ceux qui existent réellement. Le doute s'est tellement identifié en moi, qu'il m'arrive quelquefois de ne pas vouloir admettre comme fait que j'existe. Je crois que c'est le cas, mais je sens que je n'ai nul droit de l'affirmer avant de savoir ce qu'est la mort, et d'avoir fait une comparaison qui puisse me conduire à une juste conclusion.

Mon nom est Hudusi, j'ai peu à dire de mes parents ; mon père assurait qu'il était le plus brave des janissaires ; à l'entendre, Rustan n'était pas digne de lui être comparé. Il parlait sans cesse du nombre des batailles où il s'était trouvé, et des blessures qu'il avait reçues en se jetant au milieu des périls ; mais comme mon père se baignait souvent avec moi, et que la seule cicatrice que j'aie jamais pu apercevoir était placée sur son dos, lorsqu'il vantait sa bravoure, *je doutais du fait.*

Ma mère me chérissait, répétait que j'étais l'image de mon père, le doux gage de leur affection, une bénédiction envoyée du ciel sur leur mariage. Mais comme le nez de mon père était aquilin et

le mien comprimé, ou aquilin renversé; sa bouche grande et la mienne petite; ses yeux rouges et à fleur de tête et les miens avançants; de plus, comme ma mère était fort belle, et qu'elle avait l'habitude d'aller souvent dans la grotte d'un saint homme fort renommé, auquel je ressemblais beaucoup; il m'arrivait, quand il était question de la paternité du janissaire, de *douter du fait*.

Un vieux mollah m'apprit à lire, à écrire et à répéter des vers du Koran. — J'étais aussi avancé que ses autres écoliers, mais il me détestait pour des motifs que je n'ai jamais sus, et il me jetait le gant perpétuellement, déclarant que j'étais un réprouvé, un mécréant, un fis de Jehanum, et que je serais empalé avant d'être beaucoup plus âgé; mais me voici parvenu à quarante-cinq ans sans une égratignure, et Votre Hautesse conviendra que lorsqu'il chantait tout ceci à mes oreilles, j'avais raison de *douter du fait*.

Lorsque je fus grand, mon père voulut me placer dans le corps des janissaires, afin que je devinsse un lion furieux semblable à lui. Mes remontrances ne furent pas écoutées; il sollicita, je fus accepté, et je reçus au bras la marque qui faisait de moi un janissaire. Je mis l'uniforme, et fis le fanfaron avec plusieurs autres jeunes gens de ma connaissance, qui, à les entendre, étaient

prêts à manger leurs ennemis tout vifs, et qui frisaient leurs moustaches en preuve de la vérité de l'assertion. On nous envoya soumettre un pacha rebelle. Nous fondîmes sur ses troupes avec un cri capable d'effrayer le diable, si le diable pouvait connaître la peur; ils tinrent ferme; voyant qu'ils ne voulaient pas lâcher prise, nous prîmes la fuite, laissant les moins sages être taillés en pièces. Après cela, lorsqu'un de mes camarades vantait sa valeur, ou que mon père assurait qu'il serait bientôt élevé au rang de spahi, et que j'étais un jeune lionceau, *je doutais du fait.*

Le pacha résista beaucoup plus longtemps qu'on ne s'y attendait, assez en vérité pour causer quelque effroi dans la capitale. De nouvelles troupes furent dépêchées pour le subjuguer, et le succès n'accompagnant pas nos efforts, le visir se trouva, suivant la coutume, dans la désagréable nécessité de se séparer de sa tête, qu'on demanda parce que nous avions tourné le dos. A la vérité, ce fut pour nous obliger que le sultan consentit à se priver des services d'un homme fort habile; car nous entourâmes le palais en jurant qu'il était la cause de nos défaites; mais en considérant notre conduite sur le champ de bataille, Votre Hautesse conviendra qu'il y avait des motifs pour *douter du fait.*

Nous marchâmes de nouveau contre ce pacha ré-

volté, qui, assis sur les remparts de sa citadelle, payait trente sequins par chaque tête de janissaires que lui apportaient ses soldats ; j'ai peur qu'il n'ait dépensé de cette façon une forte somme d'argent. Nous tombâmes dans une embuscade, et une moitié du corps auquel mon père appartenait fut taillée en pièces avant qu'il pût recevoir aucun secours; enfin l'ennemi se retira. Je cherchai mon père, et je le trouvai expirant; comme par le passé, il avait reçu sa blessure du mauvais côté, une lance l'ayant transpercé entre les deux épaules. — Vous direz combien je suis mort en brave, dit-il, et vous assurerez à votre mère que j'ai été en paradis. Bien que je promisse de m'acquitter du message, la connaissance intime que j'avais du caractère de mon honorable père en qualité de voleur, menteur et poltron, me fit *beaucoup douter de ces faits.*

Afin que Votre Hautesse puisse comprendre comment il m'arriva de rester seul et en vie sur le champ de bataille, je dois l'informer que j'ai hérité d'une portion considérable de l'esprit courageux de mon père, et que, n'aimant pas le bruit de coups de pistolet en face, je m'étais jeté par terre, préférant être foulé aux pieds plutôt que de me mêler de ce qui se passait dans la région supérieure.

— Par l'épée du Prophète! voici un fait ; vous étiez un très grand poltron, observa le pacha

—Parmi tous mes doutes, Sublime Hautesse, il s'en trouva certainement quelques-uns sur ma bravoure.

— Par la barbe du pacha! je n'ai nul doute à ce sujet, s'écria Mustapha.

—Sans chercher à défendre mon courage, puis-je observer à Votre Hautesse qu'il m'était parfaitement indifférent lequel serait victorieux du sultan ou du pacha; et que je me souciais peu de recevoir de rudes meurtrissures, sans aucune chance de mettre quelques sequins en poche. Je n'ai jamais entendu parler d'aucun homme, tant brave qu'il pût être, qui se battît pour l'amour de se battre ou pour son amusement; nous essayons tous en ce monde à gagner de l'argent, et c'est, je crois, le mobile secret de toutes nos actions.

— Est-ce vrai, Mustapha? demanda le pacha.

— Avec la permission de votre Sublime Hautesse, si ce n'est pas la vérité, il s'en faut de peu. Continuez, Hudusi.

L'idée que j'ai osé exprimer en présence de votre Sublime Hautesse se présenta à moi lorsque j'étais assis au milieu des morts et des mourants, et je pensais combien les soldats du pacha étaient mieux traités que ceux de notre Sublime Sultan, qui n'avaient rien à recevoir que de cruelles blessures, tandis que les troupes du pacha touchaient trente sequins par tête de janissaires; et une idée ame-

nant l'autre, je réfléchis qu'il serait très prudent, à présent que le pacha paraissait avoir l'avantage, de passer du bon côté. Ce point décidé, il me sembla que je pouvais aussi bien gagner quelques sequins par l'échange, et me présenter au pacha avec une ou deux têtes de janissaires qui étaient étendus près de moi. Je me débarrassai en conséquence de tout ce qui aurait pu faire soupçonner que j'avais fait partie du corps, je coupai les têtes, vidai les poches de trois janissaires, et je me disposais à partir quand je pensai à mon respectable père ; je revins sur mes pas pour lui dire un dernier adieu. Il était cruel de quitter un parent, et ne pouvant me résoudre à m'en séparer tout-à-fait, j'ajoutai sa tête et le contenu de sa bourse aux trois autres ; puis, après m'être donné l'air martial à l'aide de quelques gouttes de sang, je m'acheminai vers la forteresse du pacha, mon cimeterre d'une main, et de l'autre les quatre têtes liées dans un mouchoir. Mais l'escarmouche durait encore sous les murs, et je frisai de près un corps de janissaire qui me reconnut, Deux d'entre eux se mirent à ma poursuite et m'atteignirent comme j'arrivais aux portes de la forteresse ; et tout embarrassé que j'étais, il fallut faire volte-face. L'homme le plus brave se bat mieux encore lorsqu'il ne peut s'en dispenser, et celui même qui, nécessité à part, ne se battrait pas du tout, se conduit bien

alors. Je n'ai jamais été si brave de ma vie ; je renversai l'un, l'autre s'enfuit, et cela en présence du pacha, qui était assis dans une embrâsure au haut de la muraille; j'obtins ainsi l'entrée du fort. Admis près du pacha, je déposai à ses pieds les quatre têtes ; il fut si content de ma valeur extraordinaire, qu'il me jeta une bourse de cinq cent pièces d'or, et ordonna ma promotion ; lorsqu'il me demanda à quelle division de son armée j'appartenais, je répondis que j'étais volontaire. On me fit officier, et de cette manière je devins un homme riche et important, simplement en changeant de côté.

—Cette méthode pour faire son chemin dans le monde n'est pas aussi inusitée que vous pourriez l'imaginer, observa Mustapha d'un ton sec.

—Mustapha, dit le pacha presqu'en soupirant, tout ceci n'est que de vaines paroles, du vent.— Ouff... par la fontaine qui coule autour du trône de Mahomet, je sens mon gosier aussi chaud et aussi sec, avec les doutes de cet insensé, que s'il était couvert de cendres rouges; je doute s'il pourra jamais s'humecter.

—C'est un doute que Votre Sublime Hautesse doit résoudre sur-le-champ. Hudusi Murakhas, mon ami, vous êtes congédié.

A peine l'homme aux doutes eut-il repris ses babouches et quitté le divan, que le pacha et son ministre travaillèrent de concert à dissiper à la

fois leurs doutes et leur soif; ils réussirent si bien qu'en peu de temps leur état dubitatif fit place au repos d'une heureuse ivresse.

CHAPITRE V.

Le lendemain matin, le pacha et le visir, après avoir terminé les affaires du divan, et la tête fatiguée encore des doutes d'Hudusi, ou des moyens qu'il avait pris pour les éloigner, prêtèrent l'oreille à la continuation du récit, sans être toutefois dans une très bonne disposition d'esprit.

—J'ai entendu remarquer, continua Hudusi, que la possession soudaine de l'or rend un homme brave prudent, et celui qui n'est pas brave plus poltron qu'auparavant. Il est certain que pour moi la chose se passa ainsi; mes cinq cents pièces d'or produisirent un tel effet, que tout ce qui avait

l'apparence de la valeur s'échappait par le bout de mes doigts. Je réfléchis encore, et le résultat fut la résolution de ne plus prendre aucune part à l'affaire, et de priver le sultan et le pacha du secours de mon bras. Une sortie devait avoir lieu cette nuit, et grâce à ma réputation de bravoure, j'étais un de ceux qui commandaient. Je relevai mes moustaches, je jurai de ne pas laisser un janissaire en vie, et brandissant mon cimeterre, je marchai à la tête de ma troupe, puis, faisant usage de mes jambes, j'arrivai sain et sauf chez ma mère en deux jours de marche. Dès que j'entrai, je déchirai mon turban et répandis de la poussière sur ma tête en l'honneur de la mémoire de mon père, puis je m'assis à terre. Ma mère m'embrassa, — nous étions seuls.

—Et votre père? est-ce pour lui que nous devons pleurer?

—Oui, répliquai-je, il était un lion et il est en paradis.

Ma mère se mit à gémir, puis s'arrêtant tout-à-coup, elle dit : —Mais, Hudusi, il n'est pas utile de s'arracher les cheveux et déchirer de bons vêtements pour rien, êtes-vous sûr que votre père soit mort?

—Tout-à-fait sûr, répondis-je, je l'ai vu à terre.

—Mais il pouvait n'être que blessé! répliqua ma mère.

—Non, ma chère mère, abandonnez tout espoir, car j'ai vu son corps séparé de sa tête ?

—Êtes vous certain que c'est son corps que vous avez vu sans tête ?

—Très certain, chère mère, car j'ai été témoin de cette cruelle opération.

— S'il en est ainsi, reprit ma mère, il ne peut jamais revenir; cela est évident. Allah acbar, — Dieu est grand. Alors il faut pleurer. Et ma mère courut dans la rue en criant, sanglottant, arrachant ses cheveux et ses habits de manière à attirer les regards et la compassion de tous ses voisins qui lui demandèrent le motif de sa douleur. Ah ! Wahi, la tête de ma maison n'est plus ! s'écria-t-elle ; mon cœur est tout amertume, mon âme est desséchée, mon sang est tourné en eau. Ah ! Wahi ! ah ! Wahi ! et elle continua à verser des larmes et à s'arracher les cheveux refusant toute consolation. Ses voisins vinrent à son secours ; ils lui parlèrent, tâchèrent de calmer la violence de son désespoir et finirent par y parvenir. Ils déclarèrent tous que c'était une perte immense, mais qu'un vrai croyant allait au ciel ; —tous s'accordèrent à dire que nulle femme ne pouvait avoir une conduite plus exemplaire et montrer plus d'affection pour son mari. Je gardai le silence, mais je dois avouer que l'entretien

que nous avions eu ensemble et la quantité de pileau qu'elle dévora le soir à son souper *me firent douter du fait.*

Je ne restai pas long-temps au logis ; le devoir m'obligeait sans doute d'instruire ma mère de la mort de mon père, mais il fallait aussi paraître retouner à mon corps. Quant à cela, j'avais résolu de n'en rien faire ; je réfléchis qu'une vie paisible et douce convenait mieux à mon caractère, et je me décidai à entrer dans une société religieuse. Avant de quitter le toit de ma mère, je lui donnai trente sequins, ce qui excita d'autant plus sa gratitude, qu'elle se trouvait alors fort gênée. — Ah ! s'écria-t-elle tout en enveloppant soigneusement l'argent dans un chiffon, si vous aviez pu seulement apporter avec vous la tête de votre pauvre père, Hudusi ! — J'aurais pu lui répondre qu'elle venait de recevoir juste le prix de la vente; mais je pensai qu'il était aussi bien de ne rien dire à ce sujet, je l'embrassai donc et je partis.

Des espèces de derviches avaient établi leur résidence à environ sept milles du village que ma mère habitait, et comme ils ne restaient jamais longtemps à la même place, je me hâtai d'aller les joindre. En arrivant je demandai à parler à leur chef; et s'imaginant que j'étais venu réclamer des prières pour obtenir quelque faveur du ciel, je fus admis.

— Khoda shefa midhed! — le secours vient de Dieu, dit le vieillard. Que désires-tu, mon fils? Khost Ameded, — vous êtes le bien venu.

Je répondis qu'un sentiment de piété me faisait désirer d'entrer dans leur société, et que je désirais y être reçu.

— Tu ne sais pas ce que tu demandes, mon fils; notre vie est pénible, c'est une vie de pénitence, de mortification et de prières; — des herbes et de l'eau, voilà notre nourriture; la nuit notre sommeil est interrompu, et nous ne savons où poser nos têtes. Va, gaha bibi, mon ami, va en paix.

— Mais, mon père, répliquai-je (car pour dire la vérité à Votre Hautesse, malgré les assertions du vieillard sur l'austérité de leur vie, *je doutai beaucoup du fait*), je suis préparé à tout ceci, et même à plus si c'est nécessaire. J'ai apporté ma petite fortune, et je contribuerai au bien-être de votre sainte communauté; ne me refusez pas, je vous prie. Je m'aperçus que les yeux du vieillard s'animaient à la simple mention de l'or, et je tirai de ma sacoche vingt-cinq sequins que j'avais séparés des autres avec l'intention de les lui offrir. Voici, saint père, continuai-je, l'offrande que je voulais faire.

— Darik allah! — que Dieu soit loué! s'écria le derviche, de nous avoir envoyé un vrai croyant. L'offrande est acceptée, toutefois il ne faut pas t'at-

tendre à être admis encore aux austérités de notre ordre. J'ai ici plusieurs disciples qui portent l'habit, et qui ne sont pas cependant aussi réguliers que de bons derviches doivent l'être; mais il y a un temps pour toutes choses, et lorsque le penchant qui les entraîne au mal se calmera, ils deviendront (inshallah, Dieu le veuille), plus saints et plus dévots. — Vous êtes reçu.

Et le vieux derviche avança la main pour recevoir les sequins, qu'il saisit avec avidité et cacha sous sa robe.

— Ali, dit-il à des l'un religieux qui s'était tenu à l'écart durant mon audience, ce jeune homme : — Quel est votre nom ? — Hudusi. — est admis dans notre communauté. Emmène-le, donne-lui le costume de l'ordre, et avant qu'il soit initié à nos mystères, fais-lui prêter le serment du silence. Murakas, bon Hudusi, vous êtes congédié.

Mon guide me conduisit, par un étroit passage, à une porte à laquelle il frappa; on ouvrit et je traversai une cour où j'aperçus plusieurs derviches étendus par terre dans différentes postures; leur respiration était lourde, et ils paraissaient insensibles.

— Ceux-ci, dit mon conducteur sont de saints personnages favorisés par Allah; vous les voyez dans une extase; durant cet état, le Prophète les visite, et leur permet de pénétrer dans le

septième ciel et de voir les gloires préparées pour les vrais croyants. Mais comme il était évident qu'ils étaient sous l'influence de l'ivresse la plus complète, *je doutai beaucoup du fait.*

Je reçus l'habit de la confrérie, je prêtai le serment du secret, et je fus introduit parmi mes compagnons, qui n'étaient rien autres qu'une réunion de créatures dissolues, se livrant à tous les vices, riant de toutes les vertus, et vivant dans l'oisiveté au moyen des contributions levées par eux sur le peuple, qui croyait fermement à leur prétendue sainteté. Leur chef, le vieux derviche à la barbe blanche, était le seul qui ne se livrât pas à la débauche; il avait survécu aux passions du jeune âge, et les avait remplacées par le vice de la vieillesse, — un amour de l'argent qui était insatiable. J'avoue que la compagnie et le genre de vie me convenaient mieux que les veilles, l'abstinence et la prière constante dont le vieillard m'avait menacé lorsque j'avais demandé à être reçu; je ne tardai pas à devenir un habile hypocrite, et je gagnai l'affection de mes confrères.

J'ai oublié de faire observer à votre Sublime Hautesse, que la secte dont je faisais partie était alors désignée sous le nom de derviches *hurleurs*; toute notre religion consistait à hurler, à l'imitation des chacals ou des hyènes, de toutes nos forces, jusqu'au moment où nous tombions dans des con-

vulsions réelles ou feintes. Mon cri passait pour le plus effrayant et le plus surnaturel qu'on eût jamais entendu, et comme de raison, ma sainteté s'accrut en proportion. Nous étions en route pour Scutari, lieu ordinaire de notre résidence, et nous logions de côté et d'autre durant le voyage, seulement pour plumer les âmes pieuses. Moins de dix jours après ma réception, ils se remirent en marche, et après une semaine de courses très profitables, ils traversèrent Constantinople, passèrent le Bosphore, et regagnèrent leur domicile. Nous fûmes reçus avec grande joie par les habitants, de qui le vieux chef et plusieurs autres de notre troupe étaient bien connus.

—Votre Sublime Hautesse doit savoir que les derviches sont non seulement consultés par les vrais croyants, mais deviennent souvent leurs banquiers, et sont chargés de garder leur argent. Mon vieux chef (dont le nom, que déjà j'aurais dû dire, était Vhe-Bibi) avait ainsi entre les mains des sommes considérables aux différentes personnes de sa connaissance; mais l'avarice le portant à prêter à de gros intérêts les dépôts reçus, il était fort difficile de les retirer lorsqu'on le désirait, quoiqu'ils fussent toujours religieusement rendus. Après quelques mois de séjour à Scutari, je me trouvai dans une haute faveur, grâce au son étrange qui sortait de mon gosier, et à la durée de mes convulsions. Mais durant ces

états, que l'habitude rendit bientôt spasmodiques, et qui se prolongeaient presque jusqu'à l'extinction des fonctions vitales, l'esprit conservait toute son activité, et je restai plongé dans un océan de doutes fort pénibles. Ainsi épuisé, je doutais de tout ; je doutais si mes convulsions étaient réelles ou imaginaires ; je doutais si j'étais endormi ou éveillé ; je doutais si j'étais en extase, ou dans un autre monde, ou mort, ou...

— Ami Hudusi, interrompit Mustapha, nous demandons les faits de votre histoire, et non pas vos doutes. N'ai-je pas raison, Sublime Hautesse? Qu'est-ce que tout cela sinon du vent?—rien.

— Vous avez raison, répliqua le pacha.

— Il me semblait parfois que je prenais possession d'un fait, mais il glissait entre mes doigts, comme la queue d'une anguille.

— Fais-nous connaître les faits qui ne t'ont pas échappé, ami ; et que les brouillards du doute s'éclipsent devant la splendeur du pacha, reprit Mustapha.

— Je me chauffais un jour à la chaleur du soleil, près de la tombe d'un vrai croyant, lorsqu'une vieille femme s'approcha de moi : — Vous êtes bien venue, dis-je.

— Votre humeur est-elle bonne? dit-elle.

— Elle est bonne, répondis-je.

Elle s'assit près de moi, et au bout d'un quart d'heure elle reprit :

— Dieu est grand.

— Et Mahomet est son prophète, répliquai-je. Au nom d'Allah, que désirez-vous ?

— Où donc est le saint homme? j'ai de l'argent à lui confier. Ne puis-je pas le voir ?

— Il est en prière, — mais qu'importe, ne suis-je pas un de ses frères? ne dois-je pas veiller lorsqu'il prie. — Inshallah, — par le bon plaisir de Dieu, nous ne sommes qu'un. Donnez-moi le sac.

— Le voici, dit-elle en tirant l'argent, sept cents sequins, la dot de ma fille; mais il y a des hommes méchants qui volent, et de bons auxquels on peut se confier. N'est-ce pas bien dit?

— Très bien dit, répliquai-je, et Dieu est grand.

— Vous trouverez le compte exact, dit-elle; vérifiez-le.

Je comptai les sequins, et je les remis dans le sac de peau de chèvre. — Tout est bien, dis-je; laissez-moi à présent, femme, il faut que je me retire.

La vieille me quitta en remerciant Allah que son magot fût en sûreté; mais de certaines idées qui me trottaient par l'esprit me faisaient *douter du fait;* je m'assis, la cervelle encombrée de dou-

tes. Je doutais si la vieille femme avait acquis cet argent honnêtement, et si je devais le donner au chef des derviches. Je doutais si je pouvais le garder, ou si je m'exposais à quelque malheur. J'avais aussi mes doutes.

— Je n'ai pas le moindre doute, interrompit Mustapha, que vous ne l'ayez gardé pour vous. Dites, — n'est-ce pas ainsi?

— Il est vrai que mes doutes se résolurent en ce fait. Je calculai en moi-même que sept cents sequins ajoutés à quatre cents que je possédais encore, dureraient quelque temps, et que j'étais fatigué de la vie d'un derviche hurleur. En conséquence, je poussai un long hurlement final, afin de faire connaître à mon ancien que j'étais présent, et sur-le-champ je devins absent. Je courus au bazar, et achetant à l'un une veste, à l'autre un châle, à celui-ci un turban, je me débarrassai de mon costume religieux, et après avoir pris un bain et passé quelques minutes entre les mains d'un barbier, on pouvait me comparer au papillon sorti de sa noire chrysalide; et nul n'eût reconnu le dégoutant derviche dans le jeune Turc élégant. J'allai à Constantinople, où je menai joyeuse vie, en dépensant mon argent; mais je trouvai qu'une fois en rapport avec le monde, il est nécessaire non seulement d'avoir un yataghan, mais de posséder aussi le courage de s'en servir; et, dans

plusieurs querelles qu'amena mon usage trop fréquent de l'eau de giaour, j'éprouvai constamment que si ma voix était celle du lion, mon cœur était celui de l'agneau; et le doigt du mépris ne fut que trop souvent levé en ma présence. Un soir que je m'échappais d'un café après avoir tiré mon poignard, sans avoir le courage de faire face à mon adversaire, celui-ci m'asséna un coup qui fendit mon turban, et pénétra fort avant dans ma tête. Je m'enfuis à travers les rues, poussé par les ailes de la crainte, et enfin je me heurtai contre un objet inconnu; je le renversai, et nous roulâmes ensemble dans la poussière. Revenu à moi, et m'apercevant que j'avais affaire à quelque chose d'animé, j'imaginai, dans l'excès de ma frayeur, que c'était Satan lui-même; mais si ce n'était pas le diable en personne, c'était du moins un de ses fils, — un mécréant, un giaour, un vil chien ; en un mot, c'était un médecin français, — si renommé dans l'art de guérir, qu'on disait qu'il s'entendait avec le diable.

— L'ahnet be shitan! maudit soit le diable, dit Mustapha en retirant la pipe de sa bouche et crachant.

— Wallah thaib ! c'est bien dit, répliqua le pacha.

J'étais si persuadé que ce n'était rien de ce monde, qu'aussitôt que je me retrouvai sur mes

jambes, je le frappai avec mon yatagham, bien convaincu qu'il disparaîtra en une flamme de feu au toucher d'un vrai croyant; mais au contraire, il se releva aussi, para le coup que je lui portai avec une grosse canne à pomme d'or, et m'en appliqua ensuite un tel coup sur la tête, que retombai je derechef, tout-à-fait sans connaissance. Quand je repris mes sens, j'étais sur une natte, dans un hangar, et mon adversaire s'occupait à me panser : — Ce n'est rien, dit-il en bandant ma tête; mais je souffrais tant, et la perte du sang m'avait tellement affaibli, qu'en dépit de son assertion je doutais du fait. Dois-je décrire ce fils de Jehanum? et si je le fais, Votre Hautesse doutera-t-elle du fait? maudite soit ma tête si je mens! Il était moins qu'un homme, car il n'avait pas de barbe, il ne portait pas de turban, mais un morceau de filet, couvert avec la chevelure d'autres hommes qui ne sont plus, et qu'il asperge chaque matin avec de la fleur de farine, pour nourrir son cerveau. Il a autour du cou une bande de mousseline aussi serrée que la corde d'un arc, afin de préserver sa tête d'être abattue par quelques vrais et pieux croyants lorsqu'il va dans les rues. Son habit était de la couleur de l'enfer, noir et fermé étroitement sur sa poitrine; cependant il doit avoir été un homme d'importance dans son propre pays, car il était évidemment un pacha à deux

queues, ces marques distinctives pendent derrière lui. C'était un terrible personnage à voir de près, il ne craignait rien; il allait dans les maisons des pestiférés, — il touchait ceux qu'Allah avait visités avec la peste, — il s'approchait du lit, et le malade se levait et marchait. Il combattait avec le destin, et nul ne pouvait dire quel serait son sort tant que le docteur n'avait pas parlé. Il tient dans sa main la clef des portes de la région de la mort, et, qu'ajouterai-je encore? il dit : Vis, et le croyant est guéri; il dit : Meurs, et les houris le reçoivent dans le paradis.

— Un yesedi! un adorateur du diable, s'écria Mustapha.

— Que sa tombe et celle de son père soient éternellement souillées! répondit le pacha.

Je restai une quinzaine entre les mains d'Hakim avant d'être assez bien pour sortir, et quand j'eus réfléchi, je doutai s'il ne serait pas plus sage d'embrasser une profession plus paisible. Le docteur qui parlait bien notre langue me dit un jour : — Tu es plus propre à guérir les blessures qu'à en faire : tu m'aideras, car celui qui est à présent avec moi ne veut pas rester. J'y consentis, et prenant un costume moins belliqueux, je passai plusieurs mois avec le médecin français, voyageant sans cesse et restant rarement longtemps dans le même lieu; il suivait les maladies au lieu de les fuir, et je

doutais si, à force de tenir compagnie aux mourants, je ne finirais pas par mourir moi-même, si bien que je résolus de le quitter à la première occasion favorable. Il m'avait déjà enseigné plusieurs choses merveilleuses : — que le sang est nécessaire à la vie, et que sans air un homme meurt, — qu'une poudre blanche guérit les fièvres, et que des gouttes noires arrêtent la dyssenterie. Nous arrivâmes enfin dans cette ville; et l'autre jour, tandis que je broyais la drogue de la réflexion dans le mortier de la patience, le docteur me dit de prendre ses lancettes et de le suivre; je cheminai à travers les rues derrière le savant Hakim, jusqu'à une maison d'humble apparence, située dans un quartier écarté de la grande ville sur laquelle Votre Hautesse règne par la justice. Une vieille femme, tout en pleurs, nous conduisit près du lit où gisait une créature dont les formes égalaient en beauté celles d'une houri. La vieille pria le docteur de lui tâter le pouls à travers le rideau, mais il lui rit au nez (car elle n'en avait pas), il prit sans cérémonie une main si petite et si délicate qu'elle semblait destinée à nourrir le prophète lui-même, près du trône de l'ange Gabriel, avec l'immortel pilau, préparé pour les vrais croyants. Son visage était couvert, et le Français désira qu'on écartât le voile. La vieille femme s'y refusa, et il tourna les talons, laissant

la malade livrée aux assauts de la mort. La tendresse de la vieille pour sa fille l'emporta sur ses scrupules religieux, et elle consentit qu'elle parût sans voile aux regards d'un infidèle. J'étais en extase devant ses charmes, je l'aurais volontiers demandée pour femme, mais le Français demanda seulement à voir sa langue ; l'ayant regardée, il se détourna avec autant d'indifférence que s'il se fût agi d'un chien mourant, me dit de lui bander le bras, et tira plein un bassin de son sang doré, puis il remit une poudre blanche à la vieille femme en lui promettant de revenir. Je tendis alors la main pour recevoir l'or, mais rien ne vint.

—Nous sommes pauvres, cria la vieille femme au docteur, mais Dieu est grand.

—Je n'ai pas besoin de votre argent, bonne femme, répliqua-t-il; je guérirai votre fille. Il s'approcha du lit et adressa des paroles de consolation à la malade, lui disant de prendre courage et que tout irait bien. La jeune fille répondit avec une voix plus douce que celle du rossignol, qu'elle n'avait à lui offrir en retour que des remercîments, et ses prières au Très-Haut.—Oui, dit la vieille femme en élevant la voix, un misérable coquin de derviche hurleur m'a volé à Scutari tout ce que j'avais pour vivre et la dot de ma fille, sept cents sequins dans un sac de peau de chèvre ! et alors

elle se mit à maudire : Puissent les chiens de la cité poursuivre de leurs hurlements sa décrépite figure ! — Quel torrent de malédictions ! elle maudit mon père et ma mère ; elle maudit leurs tombes ; elle jeta de la cendre sur mes frères et mes sœurs et cracha sur la génération entière, elle m'envoya à Schanum et dans tous les lieux les plus infects ; c'était horrible d'entendre maudire ainsi ! Je baissai mon turban sur mes yeux afin qu'elle ne pût me reconnaître ; et couvrant mon visage avec une veste pour ne pas être souillé de la pluie de malédictions qu'elle me lançait comme un nuage de poussière, je m'assis attendant que la tempête se calmât. Par malheur, en levant ma veste, j'exposai aux regards de la vieille sorcière le maudit sac de peau de chèvre qui pendait à ma ceinture et contenait non seulement son argent, mais le reste du mien.

— Mashallah ! que les voies de Dieu sont merveilleuses ! s'écria la vieille enragée. Et s'élançant telle qu'une tigresse, elle arracha le sac de peau de ma ceinture. L'ayant mis en sûreté, elle appliqua ses dix ongles sur mon visage que j'avais si malheureusement couvert d'abord et découvert ensuite. Que dirai-je de plus ? les voisins arrivèrent ; on me traîna devant le cadi avec la vieille femme et le médecin français ; on m'enleva l'argent et le sac; je fus congédié par le docteur. C'était mon destin,

et j'ai dit mon histoire ; votre esclave peut-il se retirer ?

—Non, répliqua le pacha, par notre barbe, nous devons examiner cela, Mustapha ; dis, Hudusi, quelle fut la décision du cadi ? nos oreilles sont ouvertes.

—Le cadi prononça l'arrêt suivant : Que j'avais volé l'argent, qu'ainsi je serais puni par la bastonnade ; que vu que la vieille femme déclarait que le sac contenait sept cents sequins et qu'il s'en trouvait plus de onze cents, l'argent ne pouvait pas lui appartenir ; en conséquence, il le gardait jusqu'à ce qu'il pût découvrir le vrai propriétaire. Le docteur paya cinquante sequins d'amende pour avoir regardé une femme turque, et cinquante de plus pour lui avoir découvert l'épaule. La fille entra dans le harem du cadi, parce qu'elle avait perdu sa dot, et la vieille femme fut renvoyée vaquer à ses affaires. Tous les assistants déclarèrent que la sentence était la sagesse même; mais pour ma part *je doutais beaucoup du fait.*

—Mustapha, dit le pacha, envoyez chercher le cadi, le docteur français, la vieille femme, la fille et le sac de peau de chèvre ; nous devons reviser l'affaire.

Les officiers partirent, et en moins d'une heure, durant laquelle le pacha et son visir fumèrent en

silence, le cadi et les autres personnages parurent.

—Puisse l'ombre de Votre Hautesse ne jamais diminuer dit le cadi en entrant.

— Mobaret! soyez heureux, répliqua le pacha. Qu'ai-je appris, cadi? il y a un sac de peau de chèvre et une fille qui ont été soustraits à notre justice. Ces secrets sont-ils du genre de ceux que cache le voile de Kushan. Parlez! de quelle cendre vous êtes-vous nourri?

—Que puis-je dire? répondit le cadi; je ne suis que cendre; voici l'argent et voici la fille. Le pacha doit-il être importuné des querelles de toutes les femmes, ou suis-je venu devant lui avec une ou deux pièces d'or. Min allah! que Dieu m'en préserve! n'ai-je pas ici l'argent et *sept bourses de surplus*! la fille n'était-elle pas visitée par l'ange de la mort, et pouvait-elle paraître en votre présence, maigre comme un chien de bazar? n'est-elle pas ici? ai-je bien parlé?

—Très bien, cadi Murakas, vous êtes congédié. L'amende du docteur français s'accrut alors de cent sequins, cinquante pour avoir tâté le pouls, et autant pour avoir regardé la langue d'une femme turque. La jeune fille fut envoyée au harem du pacha, la vieille et Hudusi congédiés, l'une pouvait maudire tout à son aise, et l'autre avec

la permission de *douter* de tout, excepté de la justice du pacha.

CHAPITRE VI.

Mashallah! que Dieu soit loué! nous voici délivrés de cet original et de ses doutes. Je réfléchissais, Mustapha, tout en fumant ma pipe, qu'un homme qui a autant de doutes ne peut pas être un vrai croyant; je regrette de ne pas l'avoir envoyé aux Mollaks, nous aurions pu avoir la récréation d'un empalement, ce qui est un objet rare de nos jours.

— Dieu est grand, repliqua Mustapha, et un pieu est un puissant argument, capable d'éloigner bien des doutes; mais j'ai un infidèle dans la cour extérieure qui raconte d'étranges choses. Il a été pris comme une bête sauvage; c'est un galiougi français qui a voyagé autant que ce fils de

Satan, Huckaback; on l'a trouvé dans la rue accablé sous le jus défendu, après avoir battu plusieurs des sujets de Votre Hautesse, et le cadi lui aurait administré les bambous volontiers; mais c'était un lion et il dispersa les esclaves comme de la paille jusqu'au moment où il tomba sans pouvoir se relever. Je l'ai retiré des mains du cadi et l'ai amené ici. Il ne parle que la langue française; mais le soleil qui m'éclaire sait que j'ai été dans cette contrée, et Inshallah, grâce au ciel, je puis interpréter ses paroles.

—Quelle sorte d'homme est-ce, Mustapha?

— C'est un baj baj, — un homme vigoureux, —à la large panse; c'est un anhunkter, un mangeur de fer. Il a navigué sur les vaisseaux de guerre des Francs; il tient d'une main une bouteille de la liqueur défendue, de l'autre il brandit un gros bâton sur ceux qui veulent l'examiner; il a dans une de ses joues une forte poignée de la plante précieuse dont nous faisons usage pour nos pipes, et ses cheveux pendent sur son dos, roulés en masse, aussi épais que le bras de votre esclave.

— C'est bien. — Nous le recevrons; que des hommes armés se tiennent à portée. Qu'on remplisse ma pipe! Dieu est grand, continua le pacha en tendant son verre, et la bouteille est

presque vide. Placez les gardes, et que l'infidèle entre.

Peu de minutes après les soldats amenèrent en présence du pacha un gros et robuste matelot anglais, portant le costume ordinaire et une queue qui tombait au-dessous de sa ceinture. Le marin ne paraissait pas très satisfait; et tandis qu'on le poussait dans le divan, il jetait de côté et d'autre des regards irrités sur ceux qui le conduisaient. Il était calme, quoique ses yeux portassent des traces d'une ivresse récente, et son mâle et beau visage était défiguré par une énorme quantité de tabac placée dans sa joue droite, ce qui lui donnait l'apparence d'une difformité naturelle. Dès qu'il fut assez près du pacha, on le laissa en liberté. Jack secoua sa jaquette, releva son pantalon, et dit en regardant ses gardiens avec des yeux étincelants :

—Hé bien, misérables que vous êtes, avez-vous fini enfin?

Mustapha lui adressa la parole en anglais, lui disant qu'il était en présence de Sa Hautesse le pacha.

—Quoi! cette vieille mâchoire, enveloppée de châles et de fournics, — c'est le pacha? je ne pense pas que ce soit grand'chose de bon; et le matelot considéra tout ce qui l'entourait, ouvrant la bouche de surprise, et ne se doutant nullement

combien il était près d'un individu qui pouvait abattre sa tête ou sa queue par le simple mouvement d'un de ses doigts.

--Que dit le Franc, Mustapha? demanda le pacha.

—Il est muet d'étonnement de l'éclat de Votre Majesté et de tout ce qui l'environne.

—C'est bien dit, par Allah!

—Je suppose que je ferai aussi bien de mettre en panne, dit le matelot, qui, joignant l'action aux paroles, se laissa tomber sur la natte. Là, continua-t-il en croisant ses jambes à la façon des Turcs, comme c'est la mode dans ce pays d'avoir une croix au trou de l'écubier, je puis être fainéant aussi bien que vous-même. Peu m'importerait si je souffrais un nuage comme vous, vieux pendard à l'air bourru.

— Que dit le giaour? Quel fils de chien est-il pour s'asseoir en notre présence? s'écria le pacha.

—Il dit, répondit Mustapha, que dans son pays, nul n'ose se tenir debout en présence du roi des Français; et vaincu par son humilité, ses jambes lui refusent leur office, et son corps foule la poussière devant vous. Il a dit la vérité, car j'ai voyagé dans ce pays, et telle est la coutume de cette nation non civilisée. Mashallah! mais il vit dans la crainte et le tremblement.

—Par la barbe du Prophète, il n'en laisse

rien paraître, répliqua le pacha; mais cela peut aussi être la coutume.

— J'en jure par mes yeux, reprit Mustapha, c'est l'usage. — Franc, dit le visir, le pacha vous a fait venir pour que vous lui fassiez le récit de toutes les choses merveilleuses que vous avez vues. Il faut mentir et vous aurez de l'or.

— Mentir! c'est-à-dire filer une fusée; c'est bien, je le puis; mais ma bouche est desséchée de soif, et sans une goutte de quelque chose, le diable ne pourrait rien tirer de moi; vous pouvez le dire à ce vieux cochon gras qui est perché là-haut.

— Que dit le fils de Satan? demanda le pacha avec impatience.

— Le mécréant déclare que sa langue est attachée à son palais, par la terreur que lui cause la présence de Votre Hautesse. Il aurait besoin d'eau pour se remettre, et trouver la force de parler.

— Qu'on lui en apporte, répondit le pacha.

Mais Mustapha en avait assez entendu pour savoir que le matelot ne se contenterait pas du simple élément; et il continua ainsi:

— Votre esclave doit vous dire que, dans le pays des Francs, ils ne boivent rien autre chose que l'eau de feu, que les vrais croyants ne se permettent que rarement.

— Allah achar! rien que l'eau de feu! que font-ils alors de l'eau ordinaire?

— Ils n'ont que celle du ciel ; les rivières sont toutes de la même force.

— Mashallah, combien Dieu est admirable! je voudrais que nous eussions une rivière ici. Qu'on lui en donne alors, car je désire entendre son histoire.

Une bouteille d'eau-de-vie fut apportée et remise au matelot, qui la posa sur ses lèvres, et la quantité de liqueur qu'il avala avant de s'arrêter pour reprendre sa respiration, convainquit pleinement le pacha de la vérité de l'assertion de Mustapha.

— Allons, ceci n'est pas si mauvais, dit le matelot en mettant la bouteille entre ses jambes ; et maintenant je tiendrai ma parole, et je filerai au vieux Billy une fusée aussi longue que la bouline du grand mât.

— Que dit le giaour? interrompit le pacha.

— Qu'il va déposer aux pieds de Votre Hautesse les merveilleux événements de sa vie, et qu'il croit que sa face aura blanchi avant qu'il s'éloigne de votre sublime présence. Franc, vous pouvez continuer.

— A mentir jusqu'à ce que mon visage en devienne noir, — d'accord, puisque vous le désirez ; mais, vieux chenapan, mon nom n'est pas Franc, il se trouve que c'est Bill, et, tandis que je suis ici, j'ai une question à vous faire. Nous avons eu

un lambeau de discussion l'autre jour en remontant les Dardanelles sur ce que pouvait être votre religion. Jack Soames dit que vous n'étiez pas chrétiens, mais si vous l'étiez, vous ne pourriez être que catholiques; mais je ne sais pas comment il peut en savoir quelque chose, vu qu'il n'a pas été plus de six semaines à bord d'un vaisseau de guerre. Que pouvez-vous être, — si je puis vous adresser cette question?

—Que dit-il? demanda le pacha impatienté.

—Il dit, interrompit Mustapha, qu'il n'a pas eu le bonheur de naître dans la contrée des vrais croyants, mais dans une île pleine de vapeurs et de brouillards, où le soleil ne brille jamais, où le froid est si vif, que l'eau du ciel devient dure et froide comme un caillou.

—Ceci explique la raison qui les empêche d'en boire. Mashallah, Dieu est grand! qu'il continue.

—Le pacha m'ordonne de vous dire que notre religion est qu'il n'y a qu'un Dieu, et que Mahomet est son Prophète; il demande que vous commenciez votre histoire.

—Je n'ai jamais entendu parler de ce pendard-là; peu importe,— il y a du bois pour toutes les scies.

HISTOIRE DU MATELOT ANGLAIS.

Je naquis à Shields, et élevé pour la mer, je quittai bientôt le port, et m'engageai à bord d'un petit bâtiment frété à Liverpool pour la traite des nègres. Arrivés à la côte, nous vendîmes nos grains, l'eau-de-vie, la poudre à canon, et nous eûmes aussitôt une cargaison. Mais un jour, après avoir mis à la voile pour la Havane, la dyssenterie se déclara parmi nos noirs; — rien d'étonnant à voir comme ils étaient entassés, les pauvres diables! tête et queue, semblables à des harengs en tonne. Nous ouvrîmes les écoutilles et les laissâmes venir sur le pont; ce fut inutile; ils périrent comme des moutons gâtés, et nous en jetions à la mer environ une trentaine par jour. Un assez grand nombre, encore vivants, sautèrent par-dessus bord, et nous étions suivis par une foule de requins, qui, barbottant, sautant, nageant et déchirant les corps encore chauds, se jouaient dans l'eau tiède et sanglante. A la fin il n'en resta plus, et nous retournâmes à la côte pour prendre une nouvelle charge. Nous étions à un jour de distance de la terre, lorsque nous vîmes deux barques à notre poupe; elles nous firent des signaux; il se trouva qu'elles étaient pleines d'hommes; nous virâmes à eux et les prîmes avec nous; on

découvrit alors qu'elles avaient appartenu à une goëlette française, faisant le même trafic, dont une planche s'était dérangée, et qui avait coulé à fond comme un boulet, avec tous les nègres dans la cale.

A présent, donnez au vieux gentleman un petit échange de ceci, tandis que j'humecterai mon sifflet.

Mustapha ayant traduit, et le matelot ayant avalé une longue gorgée, il reprit :

Nous n'étions pas très satisfaits d'avoir à bord ces vauriens de Français, et ce n'était pas sans raison, car ils étaient aussi nombreux que nous. Dès la première nuit, ils furent entendus par un nègre qui nous appartenait, et qui avait appris le français, faisant un plan pour se débarrasser de nous, et s'emparer du vaisseau; quand nous le sûmes, leur destin fut scellé. Nous nous réunîmes sur le pont, nous fermâmes les écoutilles sur quelques-uns de nos hôtes, nous nous rendîmes maîtres des autres, et, dans l'espace d'une demi-heure, ils firent tous la promenade sur la planche.

—Je ne comprends pas ceci, dit Mustapha.

— C'est parce que vous êtes un fainéant, habitant du rivage; la longue et courte promenade sur la planche est précisément ceci : nous passâmes une large planche sous la batterie, en la graissant

bien à l'extrémité extérieure; nous y conduisîmes les Français les yeux bandés, et nous leur souhaitâmes un *bon voyage* dans leur propre langage, par excès de politesse. Ils allèrent jusqu'au moment où ils tombèrent dans la mer, et les requins ne les refusèrent pas, quoiqu'ils préfèrent un noir à toute autre chose.

— Que dit-il, Mustapha? interrompit le pacha.

Le visir traduisit.

—Bien! j'aurais aimé à voir cela, répliqua le pacha.

Dès que nous fûmes délivrés des Français, nous allâmes au port chercher une autre cargaison, et après une bonne traversée nous arrivâmes en sûreté à la Havane où nous vendîmes nos esclaves; mais ce service me souriait peu, si bien que, laissant la goëlette, je fis voiles arrière durant l'été, et je revins sain et sauf en Angleterre. Là, je me rencontrai avec Betsey, et comme elle se trouva me convenir à l'extérieur et à l'intérieur, nos câbles s'accrochèrent et nous eûmes une fameuse noce, cela dura aussi longtemps que l'argent; par malheur ce ne fut pas long; si bien que je retournai en mer; quand je revins de ma tournée, je trouvai que Bed ne s'était pas conduite tout-à-fait aussi bien qu'elle aurait dû le faire, de sorte que je levai l'ancre et m'éloignai d'elle pour toujours.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas mise dans un sac? demanda le pacha, lorsque Mustapha eut traduit.

— Mettre sa tête dans un sac? — non, elle n'était pas assez laide pour la cacher, répondit le matelot; mais bien assez pour que je la quittasse.

Je pris du service sur le brick d'un armateur, et après trois croisières j'avais de l'argent en abondance, et je me décidai à former un autre nœud sur la côte afin de m'en débarrasser. Sue fut alors prise à l'hameçon, et j'en vins encore à l'abordage; mais que Dieu vous bénisse, elle devint un véritable vaisseau de guerre : — ce n'était que combat sur combat, égratignure sur égratignure, tout le long de la journée, si bien que j'aurais voulu qu'elle fût au vieux Socrate. J'étais ennuyé, et Sue de son côté avait pris une fantaisie pour un autre chenapan, et elle me dit un jour : — Puisque nous avons la même pensée; pourquoi ne me vendriez-vous pas? nous nous quitterions alors d'une manière convenable.

J'y consentis, je lui mis une corde au cou et la conduisis au marché, le galant nous suivant pour l'acheter.

— Qui met à l'enchère pour cette femme? dis-je?

— C'est moi, dit-il.

—Combien en donnez-vous ?

—Une demi-couronne, dit-il.

—Voulez-vous jeter un verre de grog dans le marché ?

—Oui, dit-il.

—Alors, elle est à vous, et je désire que vous soyez satisfait de l'acquisition. Ce disant, je lui remis la corde et il l'emmena.

—Combien, dites-vous, qu'il vendit sa femme? dit le pacha à Mustapha lorsqu'on lui eut répété cette partie du récit.

—Unepiastre et un verre de l'eau de feu, répliqua le visir.

— Demandez-lui si elle était belle ? dit le pacha ?

— Oui, belle, répondit le matelot à la question de Mustapha, c'était la plus jolie barque à la fine taille qu'il soit possible de voir ; le corsage arrondi, — svelte et léger, — s'enflant sur le bossoir ; — une figure agréable et assez de cheveux pour une syrène.

—Que dit-il ? demanda le pacha.

—Le Franc déclare que ses yeux étaient brillants comme ceux de la gazelle ; — que ses sourcils n'en faisaient qu'un, — il compare sa taille au cyprès, sa figure à la pleine lune, et il ajoute qu'elle était aussi grasse que les houris destinées aux vrais croyants.

—Mashallah! tout cela pour une piastre; demandez-lui, Mustapha, s'il y a encore des femmes à vendre dans ce pays.

—S'il y en a! répondit le matelot; vous pourriez remplir un vaisseau dans une heure. Il y a en Angleterre beaucoup d'hommes qui donneraient une poignée d'argent pour être débarrassés de leurs femmes.

—Nous prendrons des informations à ce sujet, Mustapha, ceci vaut la peine d'être examiné; n'ai-je pas raison?

—Parfaitement raison, répondit Mustapha. Mon cœur brûle comme celui d'un pigeon rôti au souvenir des femmes de cette contrée qui sont vraiment telles qu'il les a décrites, des images de houris. Continuez, Gaha Bibi, mon ami, et dites sa....

—Gaha Bibi! je vous ai dit que mon nom était Bill et non Bibi, et que je n'ai jamais dérivé de ma course, quoique je vire quelquefois comme je fais maintenant pour prendre des provisions: le matelot avala une autre rasade, essuya sa bouche avec le revers de sa main et continua. A présent, un bon mensonge.

—Je m'embarquai sur un brick qui allait au Brésil, et il survint un ouragan tel qu'on n'en vit jamais de semblable: nous étions obligés de mettre trois hommes en station pour retenir les cheveux

du capitaine sur sa tête, et un mousse fut enlevé au-dessus de la lune, et redescendit en glissant sur deux ou trois de ses rayons jusqu'aux grands cordages, sans se faire le moindre mal.

—Bien, dit Mustapha qui traduisit.

—Par la barbe du Prophète, c'est surprenant! s'écria le pacha.

— La tempête dura une semaine entière, et enfin une nuit, tandis que j'étais au gouvernail, nous échouâmes sur les rochers d'une île déserte. Je fus lancé par-dessus la montagne, et je tombai dans la mer de l'autre côté de l'île. Je gagnai la côte à la nage, et j'entrai dans une caverne où je m'endormis profondément. Le lendemain matin, je m'aperçus qu'il n'y avait rien à manger, si ce n'est des rats qui étaient en grande abondance, mais si agiles qu'il était impossible de les saisir. Je me mis à marcher, et je découvris une nombreuse réunion de ces animaux auprès d'une source, la seule, ainsi que je le sus ensuite, qui se trouvât dans l'île. Les rats ne peuvent pas vivre sans eau, et je pensai que je les attraperais là. Je remplis la source de pierres, ne réservant qu'une ouverture au haut de laquelle je m'assis.

Lorsque les rats vinrent, je mis de l'eau dans ma bouche, et je l'ouvris le plus large possible; ils accourent pour boire, je serrai alors leurs

têtes entre mes dents, et de cette manière j'en pris autant que je désirais.

— Aferin, excellent ! s'écria le pacha dès que cela lui eut été expliqué.

— Un navire vint enfin me prendre, et je n'en fus pas fâché ; car des rats crus ne sont pas un fort bon régal. Je retournai chez moi, et je n'avais pas été à terre plus de deux heures que je rencontrai ma première femme Bet, traînée à la remorque par un robin à la gorge rouge. C'est lui ! dit-elle. Je livrai bataille, mais je fus chassé et mis en prison pour être jugé sur ce qu'ils appellent *biggery*, ou avoir une femme de trop.

— Que veut-il dire ? demandez-lui de s'expliquer, dit le pacha, quand Mustapha eut traduit ce passage. Le visir obéit.

— Dans notre pays une femme est considérée comme la pitance de l'homme, et il ne doit pas en avoir davantage, de même qu'un Jack ne peut avoir que sa chopine. J'en avais enlacé deux ainsi, ils me firent mon procès et m'envoyèrent à Botany-Bay pour la vie.

Cette explication intrigua le pacha ; quel étrange pays ce doit être quand un homme ne peut pas avoir deux femmes ! Sushallah ! grâce au ciel, nous en avons des centaines dans notre harem ! oserait-il mentir à notre barbe ? ne sont-ce pas de vaines paroles, des contes en l'air ?

— C'est ainsi que le Français l'a dit, répliqua Mustapha, le roi de ce peuple ne peut avoir qu'une femme; que la lumière me soit enlevée, si ce n'est pas la vérité!

—C'est bon, reprit le pacha, au fait ce ne sont que des infidèles; ils ne méritent pas d'en avoir davantage. Les houris sont pour les croyants; puissent les tombes de leurs pères être souillées! Que le giaour continue.

— On me transporta de l'autre côté de l'eau et je m'y trouvai assez bien, comme j'espère un jour aller en paradis, avec la permission du vent et du temps; mais je n'avais nulle idée qu'on dût travailler sans salaire, de sorte qu'un beau matin, je m'enfuis dans les bois, où je restai avec trois ou quatre camarades pendant six mois. Nous vécûmes de kangarous, et d'un petit animal fort singulier, et tout alla bien.

— De quoi peut être composé un plat de kangarous? demanda Mustapha, d'après l'ordre du pacha.

— De quoi, mais un plat de kangarous est fait avec du kangarou, soyez-en sûr.

Mais que je sois croqué si je parle d'autre chose que de l'animal, que nous eûmes assez de peine à tuer, car il se tenait sur sa large queue, et se défendait des quatre pieds. De plus c'est une étrange bête, ses petits sortent de son estomac et

y rentrent à volonté, ayant là un lieu de repos assez semblable au grand trou placé à l'avant d'un vaisseau; et quant à l'autre petit animal, il nage dans les étangs, pond des œufs, et a un bec de canard, ce qui ne l'empêche pas d'être tout couvert de poils.

Ici le visir interrompit.—Par le Prophète? il se rit de nous à notre barbe! s'écria le pacha avec colère; ce sont des mensonges insensés.

— Il ne faut pas dire au pacha de semblables folies; il se fâcherait, dit Mustapha; mentez, mais mentez bien.

— Je le ferai, parbleu, répliqua le matelot, puisque ce vieux pendard met en doute la seule partie vraie de l'histoire que je lui déroule, j'essaierai un bon mensonge pour lui plaire.

Après avoir passé là environ six mois, je commençai à m'ennuyer, et comme il n'y avait que vingt mille milles entre ce pays et le mien, je résolus d'y retourner en nageant.

—Mashallah! retourner à la nage! combien de milliers de milles? s'écria Mustapha.

—Seulement vingt mille, une simple bagatelle.

Par une belle matinée, je jetai un jeune kangarou sur mon épaule et je me mis en route. Je nageai durant trois mois nuit et jour, et me trouvant alors un peu fatigué, je me laissai aller sur le dos, au courant de l'eau; mais je fus tellement

couvert de barnacles que j'avançai à peine; de sorte que je relâchai à l'Ascension pour me débarrasser d'elles, faire ma toilette et me délasser. Après y avoir passé une semaine, ne mangeant que des tourterelles pour me préserver du scorbut, je me remis en mer; arrivé au golfe, je pensai que je pouvais tout aussi bien m'y arrêter, et c'est ainsi que je me trouve ici depuis avant-hier vers trois heures du quart du matin, après un voyage de cinq mois et trois jours.

Lorsque Mustapha eut traduit tout ceci au pacha, Sa Hautesse resta plongée dans un océan de surprise. Allah wakbar! Dieu est partout! a-t-on jamais entendu parler d'un tel nageur? vingt mille milles, cinq mois et trois jours! C'est une étonnante histoire! que sa bouche soit remplie d'or!

Mustapha fit part au matelot de la récompense inusitée qui allait lui être décernée, juste au moment où il jetait sa bouteille de côté après l'avoir complétement vidée. Bon, ceci est une nouvelle manière de payer un homme. J'ai bien entendu dire que la bouche de certains individus était un gouffre, mais je ne sache pas qu'aucune ait jamais servi de bourse. Enfin peu importe; seulement si vous devez l'amarrer en entier, il sera aussi bien de jeter la charge inutile. Fourrant alors le pouce et l'index dans sa joue, il en tira son énorme morceau de tabac.

— A présent je suis prêt, n'ayez pas peur de m'étouffer. Un officier versa plusieurs pièces d'or dans la bouche du matelot, qui, les rejetant dans son chapeau, se releva, fit un signe de tête avec une glissade de la jambe au pacha, en déclarant que c'était le plus étrange vieillard qu'il eût jamais rencontré; puis il se hâta de sortir du divan, non sans fait avoir un salut amical à Mustapha.

— Mashallah! qu'il nage bien! dit le pacha en levant l'audience.

CHAPITRE VII.

—

Le visir différa pendant deux ou trois jours le départ de la caravane sous différents prétextes, — quoiqu'il fût obligé de lui fournir tous les genres de secours, — afin que Menouni pût encore divertir le pacha. Menouni se réjouissait de rester, car une libéralité semblable à celle du pacha ne

se rencontrait pas tous les jours; le lendemain au soir on l'introduisit encore en présence de Sa Hautesse.

—Khost amedeid! vous êtes le bien venu, dit le pacha tandis que Menouni s'inclinait jusqu'à terre. Maintenant racontez-nous une autre histoire, peu m'importe sa longueur; seulement qu'il ne soit plus question de princesses à marier. Cette Babe-bi-bobu aurait lassé la patience d'un derviche.

—Votre Sublime Hautesse sera obéie, répliqua Menouni. Lui plairait-il d'entendre l'histoire d'Yussouf, le porteur d'eau ?

—Oui, ceci sonne bien. Vous pouvez commencer.

LE PORTEUR D'EAU.

Avec la permission de Votre Hautesse, il arriva au grand Haroun Al Raschid d'être saisi, une nuit, de l'un de ces accès d'insomnie mélancolique avec lesquels Allah s'était plu à tempérer son éclatante destinée, et qui sont en vérité le lot commun de tous ceux que la fortune élève au-dessus des craintes et des vicissitudes ordinaires de la vie.

—Je ne puis pas dire en avoir jamais eu, observa le pacha. Comment cela se fait-il, Mustapha?

—Les droits de Votre Hautesse sont, à ce sujet, aussi incontestables que ceux du grand calife, répondit Mustapha en s'inclinant ; mais si j'osais exprimer mon opinion, continua-t-il en s'approchant de l'oreille du pacha, vous avez découvert le remède dans l'eau forte du Giaour.

—C'est très juste, répliqua le pacha ; Haroun Al Raschid, si je m'en souviens bien, était strict observateur des préceptes du Koran. Après tout, il n'était qu'un pastèque,—un melon d'eau. Vous pouvez continuer, Menouni.

—Le calife, oppressé, ainsi que je l'ai déjà dit à Votre Hautesse, par cet accès de mélancolie, expédia Mesrour à son premier visir, Giaffar Bermukki. Celui-ci, habitué à ces appels nocturnes, se présenta promptement devant le commandant des fidèles.—Père des vrais croyants! descendant du Prophète! dit le ministre avec un profond respect, ton esclave n'aspire qu'à t'entendre, et entendre c'est obéir.

—Giaffar, répliqua le calife, je suis accablé de douloureuses inquiétudes, et je voudrais chercher avec toi quelques moyens de me distraire ;—parle,—que penses-tu?

—Allons, ô mon prince, à ton jardin favori de Tierbar; là, contemplant la lune brillante, et prêtant l'oreille à la voix du rossignol, nous attendrons dans une douce rêverie le retour du soleil.

—Non, ce n'est pas cela, répliqua le calife.

—Par la barbe du Prophète! le calife avait raison, et ce Giaffar était fou. Je n'avais jamais entendu dire encore que ce fût un amusement de regarder la lune.

—Non, répéta le calife, mes jardins, mes palais, mes trésors ne sont plus pour moi une source de plaisirs.

—Par l'épée du Prophète, c'est à présent le calife qui me semble être le fou, interrompit le pacha.

—Devons-nous alors tourner nos pas vers la salle des Anciens, et passer la nuit à nous rappeler le sage dont les préceptes couvrent ses murs? continua Giaffar.

—Le conseil ne vaut rien, répliqua le calife; les souvenirs du passé sont impuissants pour bannir les soucis du présent.

—Alors, dit le visir, que la lumière du monde cherche un refuge contre ses inquiétudes dans un déguisement; et qu'elle sorte avec le plus humble de ses esclaves pour voir elle-même la situation de son peuple.

—Tu as bien dit, répondit le calife; j'irai avec toi dans le bazar, et j'assisterai, sans être connu, aux amusements qui délassent mon peuple des travaux du jour.

Mesrour, le chef des eunuques, n'était pas

loin et se hâta de préparer les vêtements nécessaires. Après s'être déguisés en marchands de Moussul, et avoir teint leurs visages de la couleur de l'olive, le calife, accompagné de Giaffar et de Mesrour, ce dernier armé d'un cimeterre, sortit par la porte secrète du sérail. Giaffar, qui connaissait par expérience le quartier le plus fertile en aventures, passa auprès de la mosquée de Zobéide, et, traversant le Tigre sur le pont de bateaux, il se dirigea vers cette partie de la ville située sur le côté mésopotamien du fleuve, qui est habité par les marchands de vin et autres fournisseurs, pourvoyant aux irrégularités aussi bien qu'aux besoins du bon peuple de Bagdad. Durant quelques instants ils errèrent çà et là sans rencontrer personne; mais en passant dans une étroite allée ils s'arrêtèrent aux sons provenant d'une vigoureuse poitrine, exhalant un chant joyeux. Le calife attendit, s'imaginant qu'il allait cesser, mais il aurait pu attendre jusqu'au point du jour, car un couplet succédait à l'autre, et le léger intervalle qui les séparait était rempli par le glouglou harmonieux d'un liquide passant de la bouteille dans le verre et de là dans le gosier du disciple de Bacchus. Sa patience étant enfin épuisée, le calife ordonna à Mesrour de frapper fortement à la porte du chanteur. Au bruit, l'homme ouvrit la jalousie et vint sur la terrasse;

regardant en bas et apercevant les trois trouble-fête, il cria : — Qui êtes-vous, coquins, pour venir troubler ainsi un honnête homme dans ses prières? allez-vous-en! — disparaissez! — foin de vous, écume de la terre!

— Très charitable seigneur, répliqua Giaffar du ton le plus humble, nous sommes de pauvres marchands étrangers dans cette ville; nous sommes égarés, et nous craignons d'être arrêtés par la garde et peut-être conduits devant le cadi. Nous te supplions de vouloir bien nous recevoir sous ton toit, et Allah récompensera ton humanité.

— Vous recevoir sous mon toit! non pas vraiment. Quoi! vous désirez venir chez moi pour manger et boire à mes dépens! Allez! allez!

Le calife rit de tout son cœur à cette réponse, et prenant la parole à son tour : — Nous sommes réellement des marchands, lui dit-il, et nous ne demandons qu'un abri jusqu'à l'heure de la prière.

— Alors, répondit l'homme, dites-moi, et faites attention de dire la vérité, avez-vous mangé et bu votre suffisance pour la nuit?

— Grâces à la bonté d'Allah, nous avons soupé depuis longtemps, et amplement, répondit le calife.

— Puisque c'est ainsi, vous pouvez monter; mais rappelez-vous que c'est à la condition de ne

pas ouvrir la bouche, quelque chose que vous puissiez me voir faire, et soit que la matière vous plaise ou non.

— Ce que vous désirez est si raisonnable, reprit le calife, qu'il faudrait être aussi ignorant que des Iahoos pour ne pas s'y conformer.

L'homme jeta encore sur les prétendus marchands un regard scrutateur, puis paraissant satisfait, il descendit et ouvrit la porte. Le calife et ses compagnons le suivirent dans sa chambre, où ils trouvèrent une table sur laquelle était un grand cruchon de vin, la moitié d'un chevreau rôti, une bouteille de rack, des conserves, des compotes, plusieurs espèces de fruits; on y voyait aussi des fleurs odoriférantes, et la pièce était magnifiquement éclairée. L'hôte, en entrant, avala un verre de vin comme pour réparer le temps perdu, et désignant du doigt un coin, il fit signe aux intrus de s'y asseoir et de ne pas le troubler davantage. Il reprit sa fête solitaire, et après une autre rasade, il leur demanda d'un ton bourru, comme s'il se fût ennuyé de sa propre société : — D'où venez-vous, et où allez-vous?

— Monsieur, répondit Giaffar, qui s'était entretenu à voix basse, avec le calife, nous sommes des marchands de Moussul, qui avons été faire une partie de plaisir à la campagne d'un khan de Bagdad. Après nous être bien réjouis, nous quit-

tâmes notre ami à la fin du jour. En revenant nous nous sommes trompés de chemin, et nous trouvant dans cette rue, nous avons dit, en écoutant les accents harmonieux de votre voix : — Ces notes ne sont-elles pas délicieuses? — Celui qui a une voix si douce doit être doux lui-même. Demandons l'hospitalité à notre frère pour le reste de la nuit, et le matin nous partirons en paix.

— Vous m'avez tout l'air d'un voleur, et je ne crois pas un mot de ce que vous avez dit ; vous êtes des espions ou des voleurs qui cherchez à gagner quelque chose en vous introduisant dans les maisons à une heure indue. Vous, gros ventre, qu'on dirait un ours en moustaches, continua-t-il en s'adressant au visir, je veux être pendu si j'ai vu jamais une coquine de face semblable à la vôtre; et vous, à la peau noire, détournez le blanc de vos yeux de mon souper, ou, par Allah, je vous enverrai tous à Jehanum. Je vois bien que vous avez envie de mettre vos doigts sur le chevreau; mais si vous le faites, j'ai là un un os plus tendre, qui, par la barbe du Prophète, mettra vos trois carcasses en poudre. En parlant ainsi, l'homme alla prendre un gros bâton dans le coin de la chambre, et le posa auprès du plat de chevreau, qu'il se mit alors à dévorer avec avidité.

— Giaffar, dit tout bas le calife, tâche de tirer de cet animal féroce ce qu'il est, et ce qui lui donne le moyen de mener si joyeuse vie.

— Au nom d'Allah, laissons-le tout seul, répliqua Giaffar fort effrayé, car s'il nous frappait de ce bâton sur la tête, nous serions expédiés dans l'autre monde sans qu'aucun de nous en sût davantage.

— Bah ! ne crains rien, reprit le calife, demande-lui hardiment son nom et son trafic.

— Oh ! mon maître, répondit Giaffar, entendre c'est obéir, cependant je frissonne en pensant aux menaces de ce misérable ; je te supplie de permettre que je diffère mes questions jusqu'à ce que le vin ait adouci son humeur.

— Tu es poltron, visir. Faut-il que je l'interroge moi-même ? répliqua le calife.

— Qu'Allah nous en préserve ! répondit Giaffar ; je braverai alors la colère de ce chien. Puisse sa tombe être souillée !

Durant ce pourparler, leur hôte, qui avait puisé de meilleures dispositions au fond de sa coupe, tourna ses regards vers eux.

— Par Shitan, quel est le sujet de tout ce caquet ? demanda-t-il.

Giaffar, le voyant un peu mieux disposé, saisit cette occasion de parler.

— Très aimable et très charitable hôte, répon-

dit-il, nous parlions de votre grande libéralité et de la bienveillance qui vous a porté à nous permettre d'assister à votre repas; nous demandons seulement, au nom de l'amitié, le nom et la profession d'un si digne musulman, afin que nous puissions nous souvenir de lui dans nos prières.

— Eh quoi! impudent! vieux marsouin, n'avais-tu pas promis de ne me faire aucune question? Au nom de l'amitié! vraiment elle date de loin!

— Je prie Allah de l'augmenter. N'avons-nous pas passé un temps considérable sous votre heureux toit? — n'avez-vous pas daigné nous donner un refuge? Tout ce que nous sollicitons à présent, c'est le nom et la profession d'un être si aimable, et doué d'un si bon cœur.

— Assez, répliqua l'hôte, calmé par la feinte humiliation du visir. Silence et écoutez. Ne voyez-vous pas la peau suspendue au-dessus de ma tête? Le calife et ses compagnons levèrent la tête, et aperçurent la peau tannée d'un jeune bœuf, qui paraissait avoir servi à porter de l'eau. — C'est là ce qui me fait gagner le pain de chaque jour. Je suis Yussouf, fils d'Aboo Ayoub, qui mourut il y a cinq ans, ne me laissant que quelques drachmes, et ce corps vigoureux pour pourvoir à ma subsistance. J'étais passionné pour les jeux et les plaisirs; — je renversais tous ceux qui luttaient avec moi;

l'homme qui me provoquait, recevait sur l'oreille un coup qui la faisait tinter encore une semaine après.

— Allah nous préserve de le provoquer! murmura le calife.

— Lorsque le vieux Aboo n'exista plus, je m'aperçus que si je n'utilisais pas promptement mes forces, je mourrais de faim. Il me parut aussi qu'il n'y avait pas de gens plus gais que les porteurs d'eau, qui fournissent aux maisons de la ville, pour quelques paias, l'eau douce du fleuve. Je résolus de prendre cet état, mais au lieu d'aller et de revenir sans cesse avec une peau de mouton sur mes épaules, je fus chez le tanneur, et je choisis la dépouille du jeune bœuf qui est pendue au-dessus de ma tête; puis l'ayant posée sur mon dos après l'avoir remplie à la rivière, je marchai droit au bazar. Je n'y fus pas plus tôt entré, que tous les porteurs d'eau m'assaillirent. — Ce vilain Yussouf, il va nous ôter le pain de la bouche. Puisse shitan nous en débarrasser. Allons nous plaindre au cadi. Celui-ci les écouta, car ils m'accusaient de sorcellerie, disant que nul homme vivant ne pouvait soulever la peau lorsqu'elle était pleine. Il m'envoya par un de ses bourreaux, l'ordre de paraître devant lui; je venais justement de remplir la peau au moment où l'officier de ce distributeur de bastonnades arriva; je le suivis à

l'audience, chargé comme je l'étais. La foule s'ouvrait pour me laisser passer, et je parus devant le cadi, qui fut très étonné de me voir porter avec tant d'aisance un fardeau si énorme. — Oh ! Yussouf, cria-t-il, écoute et réponds. Tu es accusé de sorcellerie. — Qui m'accuse, ô cadi ? répliquai-je en jetant la peau à terre. Sur-le-champ, deux dogues hargneux s'élancèrent, et crièrent à haute voix :

— C'est nous, juge, ô sage et juste! Le cadi écarta l'un et questionna l'autre, qui jura sur le livre saint, que le diable m'avait donné une peau de *cochon*, en me promettant qu'aussi longtemps que je servirais les disciples du Prophète dans ce vase impur, je pourrais porter autant que dix hommes. Le second témoin confirma cette déposition, et ajouta qu'il m'avait entendu causer avec le diable, qui s'offrait de se métamorphoser en un *yaboo*, et de porter l'eau à ma place, ce que j'avais poliment refusé pour une raison qu'il ignorait, n'ayant pas entendu le reste de l'entretien.

A ces preuves si évidentes, le cadi et les mollahs qui siégeaient avec lui levèrent les yeux pénétrés d'horreur, et se mirent à discuter le degré de châtiment que méritait un crime si énorme, oubliant tout-à-fait de me demander si j'avais quelque chose à dire pour ma défense. A la fin ils décidèrent que je recevrais d'abord cinq cents

coups de bâton sous la plante des pieds, et que si je vivais encore j'en recevrais un nombre égal sur le ventre. Le cadi allait prononcer cet irrévocable *fetva*, quand je pris la liberté d'interrompre la marche rapide de sa justice. — O cadi ! m'écriai-je, et vous, mollahs dont les barbes sont imbibées de sagesse, permettez à votre esclave de déposer sur le seuil de la justice les preuves précieuses de son innocence.

— Produis-les donc promptement, fiancé de shitan, répliqua le cadi.

Sur ce, je défis les cordes qui entouraient la bouche, je laissai l'eau s'échapper, et, retournant la peau à l'endroit, je leur montrai les cornes du jeune bœuf que, par bonheur, je n'avais pas coupées, en leur demandant s'ils avaient jamais vu un cochon qui eût des cornes. A ces mots ils éclatèrent tous de rire, comme si j'eusse fait une excellente plaisanterie. Mon innocence fut reconnue et l'on partagea entre mes deux accusateurs les cinq cents coups de bastonnade. Les porteurs d'eau furent trop effrayés du résultat de la tentative pour me chercher noise davantage, et les vrais croyants, instruits de la publicité de l'accusation et de l'arrêt qui me mettait à l'abri du soupçon de les avoir souillés par le contact d'un animal immonde, voulaient tous être servis par moi. En un mot, je n'avais que le temps de rem-

plir ma peau et de la vider aussitôt, et je réalisai chaque jour un salaire si considérable, que j'ai jeté les soucis aux chiens, et que je dépense la nuit pour mon plaisir ce qu'un travail pénible m'a fait gagner le jour. Dès que l'Iman appelle à la prière du soir, je laisse ma peau, je vais à la mosquée faire mes ablutions, et rendre grâces à Allah; après quoi je me rends au bazar, j'achète de la viande avec une drachme, du rack avec une autre, puis du fruit, des fleurs, des gâteaux, des confitures, du pain, de l'huile pour mes lampes, et le reste, je l'emploie en vin. Aussitôt que tout est réuni, je retourne chez moi, je mets tout en ordre, j'allume les lampes, et je me réjouis à ma manière. A présent vous savez tout ce qu'il me convient de vous dire, que vous soyez des marchands ou des espions déguisés, peu m'importe. Vous êtes contents, partez, car le jour paraît.

Le calife, que le récit d'Yussouf avait extrêmement diverti, répondit : — En vérité vous êtes un homme étonnant, et je dois convenir qu'en vous séparant de vos camarades, vous évitez beaucoup d'ennuis et d'embarras.

— Oui, reprit Yussouf, je vis ainsi depuis cinq ans. Chaque nuit ma demeure est éclairée comme vous le voyez, et ma bonne étoile n'a jamais permis que je revinsse sans rapporter des mets semblables à ceux pour lesquels vous soupirez tous

les trois en ce moment; mais vos doigts n'en tâteront pas.

— Mais, ami Yussouf, observa Giaffar, supposez que demain le calife rende un décret qui mette fin au commerce de porter l'eau, et déclare que quiconque sera trouvé avec une peau pleine sera pendu : dans un tel cas, que feriez-vous? Vous ne pourriez plus allumer vos lampes, vous régaler de kahobs et de pilau, il ne vous serait plus possible d'acheter des fruits, des compotes et une goutte de vin.

— Puisse shitan s'emparer de votre âme maudite, large panse aux mauvais présages, pour la simple supposition d'une telle chose; partez, partez sur-le-champ, et que je ne vous revoie jamais.

— Mon bon ami Yussouf, ceci n'est qu'une plaisanterie; cinq années se sont écoulées, ainsi que vous l'avez observé, sans un seul jour d'interruption à vos plaisirs, et il n'est pas probable que le calife fasse jamais un décret si ridicule et si inusité. Je demande seulement, en supposant que la chose arrivât, ce que vous feriez, n'ayant pas une seule obole de côté pour le jour suivant.

Cette insistance du visir exaspéra tout-à-fait Yussouf. — Vous osez me répéter vos malheureuses paroles, et vos mauvais présages, et vous me demandez ce que je ferais! eh bien, écoutez-moi. Par la barbe du Prophète, si le calife rendait un

tel décret, je vous chercherais dans Bagdad, armé de ce bâton, jusqu'à ce que je vous trouvasse tous. Vous, et vous, continua Yussouf, en regardant d'un air furieux le calife et le visir, je vous battrais jusqu'à ce que vous devinsiez aussi noirs que celui-ci (montrant Mesrour), et lui, je le frapperais jusqu'à ce que sa chair fût aussi blanche que celle du chevreau que je viens de manger. Partez, encore une fois, et ne souillez pas plus longtemps mon toit de votre présence.

La colère d'Yussouf divertissait beaucoup le calife, et en même temps il craignait tellement de le laisser voir, qu'il fut obligé de presser le bas de sa robe sur ses lèvres, tandis qu'ils s'éloignaient poursuivis par les malédictions du porteur d'eau.

— Par l'épée du Prophète! ils sont heureux d'être sortis de cette caverne, observa le pacha; puisse la tombe de la mère de ce misérable être profanée, pour avoir voulu bâtonner le vice-régent du Prophète!

— Le calife était déguisé, et Yussouf ne le connaissait pas, répondit Mustapha.

— Ceux qui me menaceraient lorsque je suis déguisé ne trouveraient nulle excuse, j'en jure par notre barbe, répliqua le pacha. Continuez, Menouni.

Il faisait jour lorsque le grand Haroun, rentré

par la porte secrète du sérail, se coucha. Après avoir dormi quelques instants, il se leva, fit ses ablutions et se rendit au divan où il trouva les principaux officiers de sa cour assemblés pour le recevoir. Son imagination demeurait cependant fixée sur les événements de la nuit précédente, et après avoir expédié les affaires ordinaires, et répondu aux demandes qu'on lui avait adressées, il demanda le grand visir, qui se présenta avec le cérémonial accoutumé.

—Giaffar, dit le calife, envoie un décret au gouverneur de la ville, afin qu'il fasse proclamer à travers les rues de Bagdad, que nul individu ne porte, d'ici à trois jours, de l'eau du fleuve au bazar pour la vendre, et ceci sous peine d'être pendu.

Dès que le gouverneur, Khalid-ben-Talid, eut reçu le fetva, il prit les mesures convenables pour sa promulgation. Des hérauts, dépêchés dans divers quartiers, proclamèrent la volonté du calife; le peuple s'étonna, mais se soumit.

Yussouf, qui avait fait ses dévotions du matin, venait d'arriver sur les bords du Tigre, et chargeait déjà la peau pleine d'eau sur ses épaules, lorsque la voix de l'un des hérauts attira son attention; il écouta et il laissa retomber sa peau de bœuf, en maudissant tous les marchands de Moussul.

—Peste soit des coquins qui ont phophétisé ce malheur la nuit dernière! si je pouvais au moins les tenir entre mes mains! s'écria Yussouf. Ils n'en ont dit qu'un mot, et le voici arrivé.

Tandis que Yussouf se lamentait sur sa peau vide, quelques-uns des autres porteurs d'eau s'approchèrent de lui, et se mirent à le consoler à la façon des amis de Job.

Sûrement, dit l'un, vous n'avez pas sujet d'être troublé de cet édit, vous gagnez chaque jour autant que cinq de nous, et vous n'avez ni femme, ni enfants à pourvoir; mais moi, malheureux que je suis, j'aurai la douleur de voir ma femme et mes enfants mourir de faim avant la fin des trois jours.

Un autre lui dit: —Soyez calme, Yussouf, trois jours sont bientôt passés, et vous retrouverez ensuite vos mets délicats et vos liqueurs avec un plaisir plus grand, qui naîtra de la privation.

—En outre, ajouta un troisième, vous ne devez pas oublier, Yussouf, que le Prophète a déclaré que celui qui boit constamment, ainsi que vous le faites, séra éternellement damné corps et âme.

Ces observations allumèrent la bile de Yussouf à un tel point qu'il fut au moment de décharger sa colère sur ses ironiques consolateurs. Il se détourna cependant, et jetant avec rage la peau sur

ses épaules, il marcha lentement vers la mosquée de Zobéide, tout en maudissant les marchands de Moussul jusqu'à la quinzième génération. En passant auprès des grands bains, il fut accosté par l'un des garçons qu'il connaissait, et qui lui demanda le motif de sa tristesse.

—Notre grave calife Haroun Al Raschid a mis arrêt sur mon gain pendant trois jours, en menaçant de pendaison tout porteur d'eau qui paraîtrait au bazar. Vous savez, mon ami, que je n'ai jamais épargné un seul paia, et je crains de maigrir beaucoup durant ce long jeûne, et de dessécher faute de rack.

—Vous avez souvent partagé votre travail avec moi, Yussouf, je vais maintenant en faire autant, répliqua l'autre; suivez-moi si vous n'avez pas de répugnance à un emploi qui ne demande guère que de la force, et, par Allah, vous n'en manquez pas; sûrement il vous est facile, avec des poignets semblables, de lever un sac de crin, un morceau de savon, et de frotter et étriller les corps des vrais croyants; ces mains si énormes et si potelées sont bien formées pour tourner et presser les membres des fidèles. Viens, tu travailleras avec nous durant ces trois jours, puis tu reprendras ton ancien emploi.

—Tes consolantes paroles ont profondément

pénétré mon sein, et je te suis, répondit Yussouf.

Le baigneur le fit alors entrer, lui attacha un tablier autour de la taille, lui prêta une trousse, trois rasoirs, de la pierre ponce pour frotter la plante des pieds, un sac de crin et une éponge. L'ayant ainsi muni des ustensiles nécessaires, il le conduisit dans la pièce où se trouvait le réservoir d'eau chaude, et l'engagea à attendre une pratique. Il n'y avait pas long-temps que Yussouf était assis sur la dalle de marbre, lorsqu'il fut appelé pour remplir les devoirs de sa profession sur un hadji, qui, couvert de poussière, revenait évidemment d'un fatigant pèlerinage.

Yussouf se mit à l'œuvre avec ardeur; saisissant le patient d'une main, il le déshabilla de l'autre; d'abord il promena le rasoir sur sa tête. Le hadji fut enchanté de l'énergie de son baigneur. Après l'avoir rendue aussi propre que possible avec un rasoir médiocre, Yussouf savonna, frotta, épongea la peau du pèlerin, jusqu'à ce qu'elle fût aussi douce et aussi luisante que le dos d'un corbeau. Ensuite il l'essuya, et s'établissant sur le dos de sa pratique, il palpa, pressura sa chair, foula ses membres, et tira chacune de ses jointures, si bien qu'elles craquaient comme des fagots au milieu des flammes; enfin le pauvre hadji se trouva presque réduit à l'état

de momie sous la main vigoureuse du porteur d'eau, et il lui resta tout juste la force de murmurer : — Cesse, cesse, pour l'amour d'Allah, — je suis mort, je meurs.

Ayant dit ces mots, le pauvre homme tomba presque sans connaissance. Yussouf, fort alarmé, le releva, versa de l'eau chaude sur lui, l'essuya, et le conduisant sur le lit de repos, il le couvrit avec soin. Le hadji tomba dans un profond sommeil, et au bout d'une demi-heure il se réveilla tellement rafraîchi et ranimé qu'il se déclara lui-même un homme nouveau.

—Ce n'est qu'aux hadjis, observa Yussouf, que je donne ces preuves de mon talent.

L'homme mit la main dans sa poche, en tira trois drachmes et les présenta à Yussouf, étonné d'une telle libéralité, en lui exprimant encore sa satisfaction. Ravi de son succès, Yussouf continua ; chaque candidat reçut la preuve de son habileté. Avant la prière du soir, il avait réduit à un état d'immobilité presque complète une autre demi-douzaine de vrais croyants, et il avait touché ses six drachmes ; aussi jugea-t-il à propos de se reposer le reste de la journée.

Étant sorti du bain, il s'habilla, retourna chez lui, prit sa cruche de cuir, son plat, sa corbeille et alla au bazar, où il acheta un morceau de mouton qu'il porta pour le cuire au plus fameux fai-

seur de kabod du quartier ; il y ajouta du vin, du rack, des bougies, des fleurs, des pistaches, des fruits secs, du pain et de l'huile pour ses lampes ; ses complètes terminées, il retourna chez le cuisinier où il trouva son mouton délicatement préparé et fumant dans le plat. Il le paya, le mit dans sa corbeille, et se hâta de repasser le pont de bateau en se réjouissant de sa bonne fortune. Lorsqu'il arriva, il balaya sa chambre, fit sa toilette, alluma ses lampes, couvrit sa table, puis s'assit les jambes croisées, et tout en se versant un verre de vin, il s'écria : — Bien, je suis heureux ; cependant maudits soient tous les marchands de Moussul avec leurs mauvais présages ! Allah les a envoyés ici comme des oiseaux de malheur.

Menouni s'arrêta en cet endroit et s'inclina en disant :

— Sa Hautesse voudrait-elle permettre à son esclave de se retirer pour cette nuit, car le récit d'Yussouf, le porteur d'eau, ne peut pas être raconté à Votre Hautesse dans une soirée.

Le pacha, qui s'ennuyait un peu tout en s'amusant, répondit : — J'y consens, bon Menouni ; mais souvenez-vous, Mustapha, que la caravane ne doit pas partir tant que je n'aurai pas entendu la fin de cette histoire.

— Elle attendra, Sublime Hautesse, répliqua Mustapha ; et ils allèrent se livrer au repos.

—De quoi s'agit-il? demanda vivement, le jour suivant, le pacha à Mustapha, qui écoutait avec une apparente patience les longs détails d'un plaignant.

—Il s'agit, ô souverain seigneur de la justice! d'une discussion entre ces deux hommes au sujet d'une somme d'argent qu'ils ont reçüe comme guides d'un Français voyageant dans l'intérieur. L'un était loué pour la tournée; mais n'étant pas sûr de la route, il a réclamé l'assistance de l'autre; maintenant ils ne sont pas d'accord sur la division de la somme qui est à mes pieds dans ce sac.

— Il paraît que celui qui avait été loué ne connaissait pas le chemin?

— C'est cela, répondit Mustapha.

—Alors il n'était pas guide et il ne mérite pas l'argent. Il paraît que l'autre fut appelé pour l'aider?

— Tes paroles sont celles de la sagesse, répliqua Mustapha.

—Alors il n'était pas guide, mais seulement remplaçant, il ne peut avoir aucun droit sur la somme à titre de guide. Par la barbe du Prophète! la justice ne doit pas être ainsi bafouée, et le divan tenu en notre présence étourdi de semblables plaintes; que l'argent soit distribué aux pauvres, et qu'on leur donne à chacun cinquante coups de bâton sous la plante des pieds. J'ai parlé.

—Wallah thaib, c'est bien dit, répliqua Mus-

tapha , tandis qu'on emmenait les deux adversaires.

— A présent qu'on fasse venir Menouni, dit le pacha, car je suis impatient d'entendre l'histoire d'Yussouf, et de savoir ce que va faire le calife; et une portion de ce sac d'argent lui sera donnée en récompense du miel qui coule de ses lèvres.

Menouni entra , se prosterna ; le pacha et Mustapha reçurent leurs pipes de l'esclave grec, et le Kessehgou reprit son histoire :

—Le grand calife Haroun Al Raschid avait tenu l'audience ordinaire du soir, la séance était levée. Haroun , qui pensait surtout à la position d'Yussouf et qui brûlait du désir de savoir comment il s'était conduit après la promulgation du fetva, envoya chercher son visir Giaffar. Je désire m'assurer si le malheureux Yussouf a pu pourvoir à son régal de ce soir.

— Il ne peut y avoir nul doute , vice-régent du Prophète, répliqua Giaffar, que le jeune homme est assis dans les ténèbres, et qu'il se livre à la tristesse, sans vin, ni kabob, ni rien qui puisse le conforter.

— Faites venir Mesrour, nous allons reprendre nos déguisements et lui faire une visite.

—Souffrez que le plus humble de vos esclaves, répliqua Giaffar pénétré de frayeur , dépose aux

pieds de Votre Hautesse l'image fidèle de ce qui peut nous arriver. Ce lion déchaîné de shitan, étant affamé, n'oubliera pas nos prédictions, et attribuant son malheur à nos mauvais présages, il voudra nous sacrifier à son estomac vide.

— Votre sagesse est grande, Giaffar, répliqua le calife; l'homme est vraiment un sauvage, et sans doute la faim le rendra furieux; néanmoins nous irons, et nous verrons ce qu'il fait.

Giaffar tremblait à l'idée d'être exposé à la colère d'un être tel que Yussouf, mais il garda le silence, Mesrour apporta les costumes, ils s'en revêtirent, et tous trois gagnèrent la porte secrète du sérail. Ils avaient à peine atteint l'extrémité de l'étroite ruelle dans laquelle la maison d'Yussouf était située, que la vive clarté qui provenait de ses fenêtres leur apprit qu'à tout événement il ne se lamentait pas dans l'obscurité; et à mesure qu'ils approchaient, le son de sa voix joviale leur prouva aussi que ce n'était pas en silence qu'il se soumettait à sa destinée. Au moment où ils arrivèrent sous ses fenêtres, il cessa de chanter, et lança une forte malédiction sur tous les marchands de Moussul, souhaitant de les voir encore une fois avant que le diable les emportât. Ce vœu charitable fit rire le calife, et prenant une poignée de cailloux, il les jeta contre les jalousies d'Yussouf.

— Qui diable est là? rugit le porteur d'eau; est-ce vous encore, misérables vagabonds, qui m'avez importuné? Partez, ou, par l'épée du Prophète, je vous empalerai tous trois sur mon manche à balai.

— Ne nous reconnaissez-vous pas, Yussouf? répliqua le calife, nous sommes vos amis, et nous demandons d'être reçus encore une fois sous ce toit hospitalier.

Yussouf vint sur la terrasse. — Oh! c'est donc vous; eh bien, suivez mon conseil, allez-vous-en, je suis maintenant de bonne humeur, et dans une disposition d'esprit paisible; mais si je vous avais rencontrés aujourd'hui, je vous aurais tordu le cou.

— Bon Yussouf, répliqua Giaffar, nous avons entendu l'étrange et fou décret du calife, et nous sommes venus savoir comment vous vous portez, et si nous pouvions être utiles à un hôte si bon et si hospitalier.

— Vous mentez, je crois, répliqua Yussouf; mais peu importe, venez et voyez comme j'emploie ma soirée; je suis Yussouf, et ma confiance est en Dieu. Il descendit alors et les fit entrer; ils virent avec surprise les restes de la fête. — A présent, dit Yussouf, qui était plus d'à moitié ivre, vous connaissez mes conditions; — voici ma viande, mon vin et mes fruits. — Vous n'aurez pas une

bouchée des uns, ni une goutte de l'autre ; ainsi, coquin à la barbe noire, continua-t-il en s'adressant au calife, ne les regardez pas tant, vous en avez eu votre part.

—En vérité, très hospitalier seigneur, nous n'envions pas votre bonne chère ; tout ce que nous désirons est de savoir la raison de ce bizarre arrêt, et comment vous êtes parvenu à garnir votre joyeuse table.

— Vous le saurez, répliqua le porteur d'eau ; mon nom est Yussouf, et ma confiance est en Dieu. Quand j'entendis ce matin la proclamation du héraut, je devins presque fou ; mais en errant auprès des bains de Ciaffar Bermuki, un garçon de mes amis vint me trouver. Yussouf raconta alors, au grand amusement de ses auditeurs, de quelle manière il avait gagné son argent. Maintenant, continua-t-il, je ne veux plus être un porteur d'eau, je veux vivre et mourir garçon baigneur. Puissent tous les maux tomber sur ce calife au sang de macreuse! mais, grâces à Allah! il ne lui entrera jamais dans la cervelle de fermer les bains.

— Mais, observa Giaffar, supposez qu'il vienne demain en tête au calife de fermer les bains.

— Que tous les démons te saisissent lorsque tu visiteras la tombe de ton père, s'écria Yussouf furieux, maudit coquin aux moustaches! Ne t'avais-

je pas prévenu de ne plus prédire, et n'aviez-vous pas juré de ne plus faire de suppositions? Le diable vous accompagne sans doute et porte aux oreilles du calife vos prophéties, sur lesquelles il base ses stupides fetvas.

— Je vous supplie de me pardonner, me voici muet, répliqua Giaffar.

— Alors, vous serez sage une fois; montrez-vous plus sage encore, et partez avant que je ne prenne mon couteau.

S'apercevant que les yeux de Yussouf étincelaient de colère, ils jugèrent prudent de suivre son avis. Nous vous reverrons, bon Yussouf, dit le calife en descendant l'escalier.

— Allez au diable tous trois, et que je ne revoie jamais vos désagréables figures, répliqua le porteur d'eau en fermant sa porte avec violence. Le calife s'éloigna fort diverti de l'accueil, et rentra avec ses compagnons par la porte secrète du sérail.

Le lendemain matin le calife tint un divan solennel, auquel assistaient tous les mollahs aussi bien que les officiers principaux, et il rendit un décret qui ordonnait de fermer pendant trois jours tous les bains de Bagdad, sous peine d'empalement. Les habitants de la ville furent plongés dans l'étonnement et la perplexité. — Que faut-il penser? se disaient-ils; hier on nous in-

terdit l'usage de l'eau du Tigre, aujourd'hui on nous défend les bains. Peut-être les mosquées seront-elles fermées demain. Et ils secouaient la tête comme pour signifier que le calife n'était pas dans son bon sens, puis ils s'écriaient : — On trouve la sûreté dans Allah seulement. Néanmoins le décret fut exécuté par les officiers, qui se rendirent aux différents bains. Ils fermèrent d'abord les Thermes d'Al Raschid, puis ceux de Ziet Zobéide, et finirent par le bain de Giaffar Bermuki, dans lequel Yussouf avait été employé la veille. Lorsqu'il fut fermé, le maître et ses associés vinrent à la porte et firent des reproches au garçon qui avait accueilli Yussouf, disant :—il était porteur d'eau, et le trafic a été arrêté par un décret; vous l'avez introduit aux bains, et maintenant ils sont fermés. On aperçut alors Yussouf qui s'approchait, marmottant entre ses dents : — Je suis Yussouf, ma confiance est en Dieu; baigneur, je veux vivre et mourir ignorant le fetva. Il arriva à la porte du bâtiment où les garçons étaient réunis, et les abordant : —Quoi! mes amis, vous attendez la clef? Si quelque chose est dérangé dans la serrure, comptez sur la force de Yussouf.

—Ne savez-vous pas que le calife a ordonné que les bains fussent fermés pendant trois jours, sous peine d'empalement.

Yussouf recula d'étonnement. Mille fois maudits soient les marchands de Moussul! Leurs suppositions se réalisent toujours; je les chercherai et je me vengerai. En parlant ainsi, Yussouf, qui avait apporté des brosses, des rasoirs et du savon, s'éloigna en proie à un accès de rage, parcourut les rues pendant une heure ou deux, regardant la figure de chaque passant pour tâcher de découvrir ceux sur lesquels il aurait voulu assouvir sa vengeance.

Après avoir marché longtemps, Yussouf s'assit sur une large pierre : — Eh bien, dit-il, je suis toujours Yussouf et ma confiance est en Dieu; mais il serait mieux, au lieu de chercher ces misérables, de voir si je ne pourrais pas trouver quelque moyen de me procurer à souper. En parlant ainsi, il se leva, retourna chez lui, mit des vêtements plus solides, et tournant son écharpe de coton rouge en guise de turban, il prit le tapis sur lequel il faisait ses prières avec la résolution d'aller au bazar, et de le vendre pour ce qu'il en trouverait. En passant auprès de la mosquée d'Hosein, il vit plusieurs mollahs lisant le Koran et expliquant les passages les plus difficiles. Yussouf s'agenouilla et pria à la porte de la mosquée. Il fut accosté par une femme qui paraissait attendre quelqu'un. — Pieux seigneur, dit-elle, je vois

à vos bonnes coutumes et à votre extérieur que vous êtes un des officiers du cadi.

—Je suis ce qu'il vous plaira;—je suis Yussouf, et ma confiance est en Dieu.

— Oh! bon hadji, soyez mon protecteur, j'ai un créancier injuste qui me refuse ce qu'il me do it

— Vous ne pouvez pas vous adresser mieux, répliqua Yussouf; je suis un vigoureux défenseur de la foi, et mon crédit à la cour est tel, que j'ai déjà fait rendre deux décrets.

—Voici de grandes paroles, ô hadji!

— Dites-moi quel est le débiteur, afin que je puisse le saisir et le porter devant le cadi. Hâtez-vous de parler, et pour quelques drachmes je vous ferai gagner votre cause, bonne ou mauvaise.

—Ma plainte est contre mon mari, qui a divorcé, et qui cependant me refuse mon douaire de cinq dinars, mes robes et mes bijoux.

—Quel est l'état de votre mari?

—Pieux seigneur, il brode des babouches.

—Ne perdons pas de temps, ma bonne femme, montrez-moi ce miracle d'injustice, et, par Allah, je le confondrai.

Sur ce, la femme dénoua le rang de monnaies qui entourait sa tête, elle en détacha trois drachmes, et les présenta à Yussouf. Celui-ci les prit

avec empressement, et relevant ses manches afin de mieux ressembler à un officier, il lui fit signe de le conduire vers le délinquant. La femme le mena à la grande mosquée, où son mari, petit homme tout ridé, remplissait ses devoirs de piété avec une grande dévotion. Yussouf, sans dire un seul mot, l'enleva avec le tapis, et se disposait à l'emporter.

— Au nom du Prophète, à quelle classe d'insensés appartenez-vous? s'écria le dévot stupéfait; lâchez-moi; ne brisez pas ainsi mes pauvres membres dans vos bras de fer : mettez-moi à terre, et j'irai avec vous aussitôt que j'aurai mis mes pantoufles.

Le peuple les entourait et s'enquérait du sujet de l'affaire.

— Oh! oh! on le verra tout-à-l'heure, répliqua Yussouf; sa femme est son créancier, et je suis officier de justice. Je demande que vous lui rendiez les cinquante dinars, en outre tous les joyaux d'or et les parures qu'elle a portés depuis cinquante ans.

— Comment cela se pourrait-il? répliqua le petit homme, vous voyez que je n'ai pas quarante ans.

—Ce peut être le cas, en effet, répliqua Yussouf; mais la loi est une chose hérissée de difficul-

tés, ainsi que vous pourrez vous en apercevoir; suivez-moi chez le cadi.

Ils se dirigèrent alors vers la maison du juge; mais ils n'avaient pas fait six toises de chemin, que le faiseur de babouches dit tout bas à Yussouf :

— Très vaillant et puissant seigneur, je me suis querellé avec ma femme la nuit passée, à cause de sa folle jalousie; j'ai prononcé le divorce, mais personne ne l'a entendu. Si nous dormions encore une fois ensemble, elle me pardonnerait. Ainsi, très doux seigneur, je vous supplie de vous interposer entre nous.

— N'y avait-il aucun témoin? demanda Yussouf?

— Aucun, bon seigneur, répliqua l'homme en glissant cinq drachmes dans la main d'Yussouf.

— Alors je décide qu'il n'y a pas de divorce, répliqua Yussouf en empochant l'argent; et, par conséquent, vous n'êtes pas débiteur. Femme, venez ici. Il paraît qu'il n'existe pas de divorce. — Votre mari le dit, — et vous n'avez pas de témoins pour prouver le contraire : ainsi vous n'êtes pas créancière. Venez près de votre mari, et retournez chez vous avec lui; c'est un extrait d'homme, j'en conviens, mais il doit valoir les trois drach-

mes que vous m'avez donnés. Que Dieu soit avec vous ! tel est mon arrêt.

La femme, qui se repentait déjà du divorce, fut contente de la décision, et ils le quittèrent avec force remerciements.

— Par Allah ! s'écria Yussouf, cela va bien ; je veux vivre et mourir officier de justice. En parlant ainsi, il retourna chez lui prendre sa corbeille ; il acheta du vin et des provisions, éclaira sa demeure, et passa la soirée à se divertir et à chanter comme à l'ordinaire.

Tandis que Yussouf passait ainsi son temps, le calife désirait vivement connaître les effets du nouveau décret relativement aux bains. — Giaffar, dit-il, je ne sais si j'ai enfin réussi à envoyer coucher cet ivrogne sans souper ? Allons lui faire une visite.

— Pour l'amour d'Islam, ô calife, répliqua Giaffar, ne nous jouons plus avec ce pendard au cerveau fêlé. Allah nous a déjà délivrés de ses mains. A quoi ne doit-on pas s'attendre s'il est affamé et désolé ?

— Votre sagesse ne diminue jamais, répondit le calife, vos paroles sont la vérité même ; cependant j'irai, et je reverrai encore cet insensé.

Giaffar, ne pouvant l'empêcher, prépara les costumes ; et, suivis de Mesrour, ils sortirent par

la porte secrète du sérail. L'illumination de la maison les surprit encore, et une des jalousies s'étant ouverte par le vent, ils aperçurent l'ombre d'Yussouf réfléchie sur le mur; sa barbe flottait sur son kabob, et il tenait un verre plein de vin à la main.

— Qui est là? cria Yussouf, lorsque Giaffar frappa à la porte par l'ordre du calife.

— Vos amis, cher Yussouf; — vos amis, les marchands de Moussul. La paix soit avec vous!

—Mais il n'y a ni paix ni bienvenue pour vous, vieux hibou, répliqua Yussouf en paraissant sur la terrasse. — Par Allah! si vous ne partez pas, et cela sur-le-champ, je vais aller vous trouver avec mon bâton.

—En vérité, ami Yussouf, reprit Giaffar, nous n'avons que deux mots à vous dire.

— Dites-les donc bien vite, car vous ne passerez pas le seuil de ma porte, impudents coquins qui avez ruiné tous les porteurs d'eau et les garçons baigneurs de Bagdad.

—Que voulez-vous dire? répliqua le calife; nous sommes plongés dans une mer de doutes.

—Quoi! répondit Yussouf, vous n'avez pas entendu le décret de ce matin?

—Doux hôte, nous avons été si occupés dans nos magasins, que nous ne sommes pas sortis de

la journée, et nous ignorons tout ce qui s'est passé à Bagdad.

—Alors vous monterez et vous l'apprendrez ; mais d'abord jurez par Moïse, Esau et les Prophètes, que vous ne supposerez rien, car tout ce que vous avez imaginé s'est trouvé aussi vrai que si c'eût été gravé sur le sceau de rubis de Salomon.

Le calife et ses compagnons souscrivirent sans hésiter à la proposition, et furent admis dans la chambre, où ils trouvèrent chaque chose dans l'ordre habituel et la profusion accoutumée. Quand ils furent assis dans le coin qu'ils occupaient d'ordinaire, Yussouf, dit :—A présent, mes hôtes, dites-moi, par le pardon que vous espérez, si vous ne savez rien de ce qui m'est arrivé aujourd'hui,—et des rêves qui ont occupé ce niais de calife ? Haroun et le visir eurent peine à s'empêcher de sourire, tandis qu'ils faisaient un signe de tête négatif.—Oui, continua Yussouf, ce vice-régent, avec sa barbe échancrée et son intelligence plus échancrée encore, a ordonné de fermer les bains pendant trois jours ; ce cruel arrêt m'a lancé de nouveau sur l'océan de la nécessité. Néanmoins, la providence, qui a continué de me protéger, a jeté quelques drachmes sur ma route, et j'ai pu faire mes emplettes journalières en dépit de

ce misérable calife, que je soupçonne d'être athée et non pas un vrai croyant.

—Inshallah, dit le calife en lui-même, il faudra que je vienne à bout de cet homme un jour ou l'autre.

Yussouf remplit alors son verre à plusieurs reprises, et il était fort animé en racontant les événements du jour; il finit en disant :—Je suis Yussouf, je mets ma confiance en Dieu : je veux vivre et mourir officier de justice, et demain je me rendrai à la salle du cadi.

—Mais, dit Giaffar, supposez...

—Supposer! Par la barbe du Prophète! si vous osez supposer encore en ma présence, je ferai une compote de votre énorme panse, s'écria Yussouf en saisissant son bâton.

—Non, non, mon ami, je voulais simplement dire...

—Ne dites rien, vociféra Yussouf, ou vous ne parlerez plus désormais.

—Alors, mon ami, nous nous bornerons à penser.

—Ceci j'y consens, et je pense aussi bien que vous. Mes pensées sont qu'il serait sage à vous de décamper au plus vite, car je tiens mon bâton, et je ne suis pas dans la meilleure des humeurs possible. Le calife et ses compagnons partageaient cette opinion, et ils prirent congé de leur hôte irrité.

Le lendemain matin, Giaffar entra au divan à la tête des principaux officiers de justice et des visirs des différents départements, et, se prosternant au pied du trône, il souhaita au calife un accroissement d'années et de prospérité. — Giaffar, répliqua Haroun, expédiez sur-le-champ un ordre revêtu du sceau impérial, afin que des recherches exactes soient faites parmi les officiers de justice qui assistent aux audiences des cadis. Tous ceux qui ont été légalement choisis seront conservés, et recevront un présent et une augmentation de salaire; tandis que ceux qui ont usurpé leur nom et leurs fonctions sans diplôme seront renvoyés avec la bastonnade.

Les ordres du calife reçurent une exécution immédiate.

Pendant ce temps, Yussouf, qui s'était profondément endormi, ne s'éveilla que long-temps après le lever du soleil. Il se leva aussitôt, s'habilla avec soin, et se hâta d'aller à la salle de justice, où il se plaça avec les officiers qui le regardaient d'un air surpris et mécontent. Le firman du calife fut alors apporté au cadi, qui, après l'avoir posé sur sa tête en signe de respect et d'obéissance, le déploya et lut. Il cria aussitôt à voix haute: — Qu'on apporte des bourses pleines d'or, et que le fellah vienne aussi avec des baguettes pour la bastonnade. Fermez les portes; que nul ne sorte, et

vous, officiers de justice, soyez prêts à répondre à mesure que vos noms seront appelés. Yussouf, dont les yeux étaient ouverts aussi bien que les oreilles, se dit en lui-même : —Mon Dieu ! quel nouvel événement va-t-il se passer encore ?

Suivant la teneur du firman, les officiers furent appelés les uns après les autres, et ayant prouvé qu'ils étaient en règle, ils reçurent leur gratification et se retirèrent.

Les idées d'Yussouf étaient si bouleversées par ce qui lui semblait être un destin inévitable, qu'il ne s'aperçut pas qu'il restait seul. Ce ne fut qu'au second appel du cadi que Yussouf s'avança vers lui.

—Qui êtes-vous? demanda le cadi.

—Je suis Yussouf, et ma confiance est en Dieu, répliqua-t-il.

—Quelle est votre profession ?

—Je suis un porteur d'eau.

—Si c'est ainsi pourquoi vous êtes-vous joint aux officiers de justice ?

—Je ne suis entré en fonction qu'hier, ô cadi, mais rien ne m'est difficile. Pourvu que je gagne mes six drachmes par jour, je n'ai nulle objection à devenir un mollarh.

Le cadi et les assistants ne purent s'empêcher de rire.

Cependant ses pieds furent attachés au pieu ; et

lorsqu'il fut fixé, ils commencèrent à lui donner la bastonnade, en prenant soin toutefois de frapper le bois plus souvent que ses talons ; l'opération finie, on le lassa aller, et il sortit de la salle triste et mortifié, mais souffrant peu de la légère correction qu'il venait de recevoir.

—On dirait, pensa Yussouf, que je suis destiné à changer chaque jour la méthode de gagner ma vie. Si je n'avais pas permis à ces misérables Moussuls d'entrer chez moi, cela ne serait pas arrivé.

Comme il disait ces mots, il vit passer près de lui un beeldar, ou officier de la maison du calife. —Ceci doit être un emploi facile, pensa Yussouf, et le calife ne peut pas compter ses gens comme le cadi ; il n'est besoin que d'avoir de l'assurance, et vous êtes pris sur votre propre présentation. En conséquence, n'ayant nullement perdu courage, et décidé à gagner six drachmes, il retourna chez lui, diminua autant qu'il le put le contour de sa taille, tourna son turban avec recherche, lava ses mains, et prit une baguette d'amandier sans écorce. Il descendait déjà l'escalier, lorsqu'il se rappela qu'il était nécessaire d'avoir une épée. Il ne possédait qu'un fourreau, qu'il fixa dans sa ceinture, et coupant un morceau de bois de palmier en forme de lame, il l'y fourra, et fabriqua une poignée élégante à l'aide

de bandes de coton et de soie qu'il attacha avec de la ficelle. Il parcourut ensuite les rues d'un air fanfaron, en faisant tournoyer sa baguette d'amandier. A mesure qu'il avançait, chacun lui faisait place, le prenant pour l'un de ces insolents salariés qui sont gagés par les grands khans. Il continua à suivre la ligne droite jusqu'à ce qu'il arriva sur la place du marché, où la foule entourait deux hommes qui se battaient en désespérés. Yussouf pressa le pas, la multitude s'ouvrit pour lui livrer passage, soit qu'on le prît pour un officier du palais ou qu'on craignît sa force musculaire. Lorsqu'il joignit les combattants, ils étaient couverts de poussière et de sang, et si acharnés l'un contre l'autre, que personne n'osait les séparer. Yussouf, apercevant la crainte qu'il inspirait, et se voyant pris, ainsi qu'il le désirait, pour un beeldar, posa d'abord la main sur la poignée de son épée prétendue, puis frappa à plusieurs reprises les deux adversaires de sa baguette d'amandier, et leur fit cesser le combat. Le sheick, ou chef du bazar, s'approcha avec respect d'Yussouf, et lui présenta six drachmes, en le priant de vouloir bien saisir les coupables, et les conduire devant le calife comme des perturbateurs de la paix publique.

Yussouf mit l'argent dans sa ceinture, et s'emparant des deux combattants, il s'éloigna avec l'un

d'eux sous chaque bras. Une grande foule le suivait en le priant de relâcher les prisonniers, mais Yussouf fit la sourde oreille, tant que la prière ne fut pas accompagnée de six drachmes qu'on glissa dans sa veste. Yussouf céda alors, et tourna ses pas d'un autre côté, pouvant à peine contenir sa joie. — Je suis Yussouf, s'écria-t-il, et je me confie en Dieu, beeldar je veux vivre et mourir. Par Allah! j'irai au palais, et je verrai comment se comportent mes frères beeldars.

Il y avait alors trente de ces officiers attachés au calife; dix d'entr'eux faisaient leur service chaque jour à tour de rôle. Arrivé dans la cour du palais, Yussouf se plaça à l'endroit où les dix beeldars en fonctions étaient réunis. Il observa néanmoins qu'ils étaient fort différents de lui-même; leur taille était svelte, et ils étaient vêtus avec beaucoup d'élégance; il sentit quelque dédain pour leur aspect efféminé, qui formait un contraste avec son organisation robuste, mais il ne pouvait détacher ses regards de leurs beaux et brillants costumes. Durant ce temps, le chef des beeldars l'aperçut, et sachant qu'il n'appartenait pas au palais, il s'imagina, d'après son extérieur et le poste qu'il avait choisi, qu'il devait être au service d'un des grands omrahs actuellement à Bagdad, et que n'ayant rien à faire, il était venu visiter le palais. Il fit part de sa pensée

à ses confrères, leur disant : — Ce bel étranger, bien bâti, doit être considéré comme notre hôte; soyons courtois avec lui, car il est de notre profession; et il serait peu honorable à nous de ne pas montrer que nous avons le pouvoir de le servir. Les autres beeldars l'approuvant, le chef alla au secrétariat du trésor, et se procura l'ordre de toucher, sur un riche confiseur, la somme de cinq mille drachmes, dues par lui pour diverses raisons qui étaient spécifiées. L'acte revêtu du sceau du visir, il retourna au lieu où Yussouf se trouvait. — Holà hé! frère beeldar, dit le chef.

— Je suis Yussouf, et ma confiance est en Dieu; je suis prêt à exécuter vos ordres, dit le porteur d'eau en s'avançant d'un air fort humble.

— Puis-je vous prier, frère beeldar, de faire à nous autres du palais la faveur signalée de porter ce papier, scellé du sceau du visir, à Mullem Osman, le grand confiseur, et de lui demander le paiement immédiat des cinq mille drachmes. Vous connaissez votre profession; comme de raison, l'argent n'est pas attendu; mais quelque chose qu'il puisse vous offrir pour obtenir un répit, acceptez-le en témoignage de l'amitié et du bon vouloir des beeldars du palais, et souvenez-vous de nous lorsque vous vous réjouirez dans votre propre demeure.

Yussouf ravi mit l'ordre dans son sein, s'in-

clina jusqu'à terre et partit. Pensant qu'il était au-dessous de sa nouvelle dignité d'emprunt de marcher, il monta sur un des ânes qu'on loue au coin des rues, ordonnant au conducteur de passer le premier pour ouvrir le chemin et s'informer de l'adresse du confiseur. La maison de de Mullem Osman fut bientôt découverte; elle était dans son genre la plus célèbre de Bagdad, et il s'y faisait un commerce immense. Yussouf, trottant sur sa bête qui était la moitié plus petite que lui, s'arrêta devant la porte de la boutique, où le confiseur surveillait la foule de ses ouvriers.—Je suis Yussouf, et ma confiance est en Dieu, dit Yussouf s'adressant au confiseur. Celui-ci ne le vit pas d'abord arpenter à grands pas le magasin.—Je viens simplement vous trouver, bon Mullem Osman, pour vous engager à vous rendre sur-le-champ au palais, portant avec vous cinq sacs contenant chacun mille drachmes, qu'il ne paraît pas qu'on ait eu jusqu'ici aucune chance de recevoir. Ce papier, scellé par le visir, contient l'ordre; et comme vous avez l'honneur d'être le débiteur du calife, vous ferez bien de vous lever et de m'accompagner au palais, sans oublier le nécessaire.

A ce discours, Mullem quitta son siége, s'approcha d'Yussouf d'un air sommis, prit le papier, le posa sur sa tête, et s'adressant à Yus-

souf avec la plus profonde humilité : — O très excellent, très vaillant et très puissant beeldar, avec quel tact le calife choisit ses officiers ! combien Allah m'a favorisé par votre heureuse présence ! je suis votre esclave. — Honorez-moi en acceptant quelques rafraîchissements sous mon toit.

Yussouf jeta alors au maître de l'âne une demi-drachme et le congédia. Puis respirant comme si la course l'eût fatigué il essuya son front avec sa manche. Le confiseur le fit asseoir à sa propre place, envoya en toute hâte au bazar chercher un plat entier de kabob, étendit une serviette devant Yussouf, et ouvrant une grenade, la couvrit de sucre en poudre et la plaça devant lui avec des gâteaux et du miel. O chef des beeldars ! dit le confiseur, daignez rompre votre jeûne dans la maison de votre serviteur ; amusez-vous avec ces bagatelles, tandis qu'on prépare quelque chose de meilleur. Un des garçons apporta une jatte dans laquelle il versa un sorbet avec le jus distillé de la fleur de lotus mêlé à de l'eau de rose. Le maître le présenta à Yussouf en le suppliant de le prendre ; mais Yussouf, jouant l'homme d'importance, tint la tête haute sans regarder de ce côté. Faites-moi la grâce de goûter à ce sorbet, ô chef ! continua le confiseur, ou je jure par Allah que je divorcerai avec la plus jeune et la plus aimée des femmes.

— Assez, assez, frère! répliqua Yussouf, plutôt que de laisser souffrir l'innocent, je céderai à vos instances, quoique, pour dire la vérité, je n'aie nul appétit, ayant reçu mon déjeuner de la table du calife en dix plats contenant chacun trois volailles apprêtées de diverses manières. Je suis si rempli, que j'ai peine à respirer.

— Je comprends que si vous accédez à ma prière, c'est par pure compassion pour votre esclave.

— Hé bien, dit Yussouf, c'est pour vous obliger, et soulevant le bol de sorbet qui contenait plusieurs pintes, il l'avala d'un trait, à la grande surprise du confiseur. Le kabob parut alors, entouré d'une légère pâtisserie faite de la farine la plus fine; Yussouf le fit disparaître aussi avec une rapidité qui étonna les assistants, et il ne cessa de manger que lorsqu'il n'y eut plus rien sur la table. Ce confiseur était stupéfait. Cet homme, pensait-il, a déjeuné avec dix plats contenant chacun trois volailles. Combien c'est heureux pour moi! Que n'eût-il pas dévoré s'il avait été affamé! Il n'aurait fallu rien moins qu'un bœuf farci de pistaches pour le satisfaire. Plût au ciel que je fusse débarrassé de lui!

Pendant ce temps, Yussouf ne bougeait pas, il avait repris toute son importance. Le confiseur exprima le désir de savoir si Sa Hautesse daigne-

rait attendre qu'on lui préparât à dîner. En vérité, mon ami, peu m'importe, l'affaire principale c'est que vous veniez avec moi au trésor payer les cinq mille drachmes qui sont dues.

—Permettez, mon aga, répliqua le confiseur, je reviens dans une minute. Mullem Osman remplit alors un large sac des sucreries les plus délicates, et mettant trente drachmes dans un papier, il s'approcha de Yussouf en disant : Mon prince, je vous supplie d'accepter ce léger cadeau de friandises et ces trente drachmes pour les frais d'un bain après la course pénible que vous avez faite ; daignez aussi me favoriser de votre protection : le commerce est gêné, l'argent ne vient pas, bientôt je paierai tout.

Yussouf, qui était persuadé que l'ordre n'avait été donné qu'afin qu'il pût tirer quelques drachmes du confiseur, lui répondit alors avec beaucoup de politesse.—Recevez mon conseil, Mullem, dit-il, c'est de ne pas franchir le seuil de votre porte aujourd'hui.—Rien ne presse,—peu importe le délai d'un jour, d'une semaine, d'un mois, d'une année ; je puis dire même que vous pouvez ne pas vous remuer, car vous avez ma protection ; ainsi ne prenez pas la peine d'aller au palais.

Le soleil était au moment de se coucher lorsque cette course fut terminée. Yussouf retourna

sous son toit les mains chargées de présents, s'écriant tout en marchant : Je suis Yussouf, tout me vient de Dieu ! Arrivé chez lui l'âme remplie de projets agréables, il changea de vêtements et sortit avec sa corbeille et sa cruche ; il revint plus chargé qu'à l'ordinaire, car ayant gagné quarante-deux drachmes, il résolut de se bien traiter. Par Allah ! dit-il, je veux doubler mon ordinaire, à la confusion de ces maudits marchands de Moussul, ces oiseaux de mauvais augure ; en conséquence, il dépensa deux fois plus d'argent, et prit aussi double quantité de bougies et d'huile, si bien que sa maison était un foyer de lumière lorsqu'il se plaça devant sa table, plus heureux que jamais, buvant davantage et chantant plus haut qu'il ne l'avait jamais fait.

Le laissant à son banquet solitaire, nous devons observer que le calife ayant su que Yussouf avait reçu la bastonnade, se croyait sûr qu'il serait sans provisions d'aucun genre; il résolut de lui faire une autre visite. Je pense, Giaffar, que j'ai enfin envoyé ce coquin se coucher sans souper, en retour de m'avoir appelé un infidèle, et il faut que j'aille jouir de sa colère et de son indignation, accrue encore par les coups que le cadi lui a fait infliger. Giaffar lui représenta en vain que ce serait attaquer un lion irrité et blessé dans sa caverne ; que sa rage serait telle, et que sa force étant si im-

mense, qu'ils ne pouvaient s'attendre à rien moins qu'à être anéantis s'ils s'approchaient de sa porte.

—Tout ceci peut être vrai, répliqua le calife; mais j'irai et je le verrai encore, quelque chose qui puisse en arriver.

—J'ai ma dague, commandant des fidèles, observa Mesrour, et je ne le crains pas.

—Ne vous en servez pas, Mesrour, répliqua le calife. Allez vite préparer nos habits, et partons.

—Je me promets d'avance que nous ne verrons pas de lumière cette fois, si ce n'est celle d'une lampe solitaire, à la lueur de laquelle il bassine ses pieds meurtris.

Ils sortirent, et en arrivant ils s'étonnèrent de l'éclat dont brillait l'appartement de Yussouf; son chant était aussi plus bruyant, et il semblait avoir déjà fait de nombreuses libations. Parfois il s'écriait : Je suis Yussouf! maudits soient les marchands de Moussul, — ma confiance est en Dieu!

— Par l'épée du Prophète! s'écria le calife, cet homme déjoue tous mes plans. N'ai-je pas désolé la ville entière, ne l'ai-je pas forcée de se soumettre à des décrets qui semblent promulgués par un fou, purement pour châtier ce buveur de vin; et voyez il se réjouit encore! je suis las de chercher à le vexer; tâchons cependant de savoir,

s'il est possible, de quelle manière il a pourvu à son souper. Ho, ho! ami Yussouf, êtes-vous là? Voici vos hôtes qui viennent se réjouir de votre bonne fortune, cria le calife de la rue.

—Quoi! encore, mugit Yussouf, hé bien, vous en subirez les conséquences; fuyez, ou vous êtes des hommes morts. J'ai juré par Allah que non seulement vous n'entreriez plus dans ma maison, mais que je vous bâtonnerai partout où je vous recontrerai.

—Non, perle des hommes, océan de douceur, lève-toi et reçois-nous, c'est notre destin; qui peut l'empêcher?

—Eh bien alors! repliqua Yussouf en venant sur la terrasse avec son gros bâton, si c'est votre destin, ce ne sera pas ma faute.

--Mais, bon Yussouf, répondit le calife, écoutez-nous, c'est la dernière fois que nous demandons à entrer, nous le jurons par le nombre trois. Vous nous traitez comme si nous vous avions nui, et cependant vous devez reconnaître que chaque chose, tout en paraissant malheureuse au premier abord, a tourné à votre avantage.

—C'est vrai, reprit Yussouf; mais ce sont vos pernicieux présages qui m'ont forcé de changer d'emploi tous les jours. Quel sera celui de demain?

—Votre confiance n'est-elle pas en Dieu? ré-

pliqua Giaffar; de plus, nous te promettons de ne plus dire un seul mot à ce sujet, et que ce sera la dernière fois que nous réclamons ton hospitalité.

—Cest bon, répliqua Yussouf, qui était tout-à-fait ivre; je vous ouvrirai la porte une dernière fois, car je ne dois plus lutter avec le destin. En parlant ainsi, il descendit et les fit entrer.

Le calife remarqua la même profusion; Yussouf chanta quelque temps sans faire attention à eux; à la fin il dit :—Misérables Moussuls, pourquoi ne me demandez-vous pas de vous raconter la cause de ma bonne fortune? Vous en mourez d'envie, je présume, mais vous l'entendrez; et si vous osez vous retirer avant que mon récit soit fini, je ferai pleuvoir une telle grêle de coups sur vos cervelles, que je vous laisserai plus malades qu'avec une bastonnade de cinq cents.

—Nous sommes tout obéissance et humilité, ô prince des hommes! répondit le calife.

Yussouf leur raconta alors les événements de la journée, en finissant par : Je suis Yussouf, ma confiance est en Dieu! Beeldar je vivrai, beeldar je mourrai en dépit du calife, et de son grand visir par-dessus le marché; je me moque de tous deux. Il avala ensuite un verre de rack, et, succombant à l'ivresse, il s'endormit profondément.

Le calife et Giaffar soufflèrent les bougies, puis

se retirèrent très divertis par les aventures de Yussouf; ils rentrèrent par la porte secrète du sérail.

Le lendemain matin Yussouf s'éveilla, et trouvant qu'il était tard, il se hâta de revêtir ses meilleurs habits, disant en lui-même : Je suis un beeldar, et je mourrai beeldar. Il peigna sa barbe, la tressa de manière à se donner un air féroce; prenant son épée imaginaire, il ne perdit pas de temps pour se rendre au palais, et se mit au milieu des beeldars de service, espérant que le chef lui donnerait un message analogue à celui du jour précédent. Le calife ne tarda pas à paraître au divan, et reconnut sur-le-champ Yussouf sous son singulier costume. Ne vois-je pas là notre ami Yussouf, dit-il à Giaffar; je le tiens enfin, et à présent je le tourmenterai à mon aise avant de le lâcher. Le chef des beeldars étant appelé, s'avança et se prosterna :

— De combien de membres se compose votre corps? demanda le calife.

— Ils sont trente en tout, Sublime Hautesse, et dix font chaque jour le service.

— Je veux passer en revue ceux qui sont présents, et examiner chacun en particulier.

Le chef des beeldars frappa la terre de son front, et se retournant vers ses compagnons : — Beeldars, leur dit-il à haute voix, c'est le bon plai-

sir du commandant des croyants de vous voir défiler devant lui.

Cet ordre s'exécuta aussitôt, et Yussouf fut forcé de se montrer avec les autres aux regards du calife, non sans crainte, et se disant à lui-même : Quel peut être le but de tout ceci ? ma chance ordinaire ; hier j'ai vidé mon compte avec le cadi, et mes talons ont payé la balance ; si j'ai affaire au calife, je serai heureux de m'en tirer avec ma tête.

Durant ce temps, le calife adressait quelques questions à chaque beeldar ; il arriva enfin à Yussouf, qui avait pris soin de se tenir en arrière. Ses manœuvres et son embarras divertirent tellement le calife et Giaffar, qu'ils eurent peine à s'empêcher d'éclater de rire. Le dernier des beeldars venait d'être examiné, et il était passé du côté droit, Yussouf restait seul. Tout en lui annonçait l'hésitation, et il regardait tour à tour le calife et la porte, se demandant s'il devait avoir recours à ses jambes ; mais il sentit que ce serait inutile. Le calife lui demanda trois fois qui il était, avant que la confusion de Yussouf lui permît de répondre ; et le chef des beeldars, lui secouant fortement les bras, le regarda sans le reconnaître, mais il supposa qu'il avait été nommé depuis peu par l'un des autres chefs. — Répondez donc au calife, grande brute, dit-il à Yussouf en lui don-

nant une autre torgnole dans les côtés avec le manche de son poignard; mais la crainte rivait la langue de Yussouf à son palais, et il continuait à trembler sans prononcer un mot. Le calife répéta encore : Quel est votre nom, celui de votre père, et le montant de votre salaire comme beeldar? et comment avez-vous obtenu votre nomination?

— Dois-je parler, ô Hadji calife? balbutia enfin Yussouf.

— Oui, répliqua gravement le calife.

Giaffar, qui se tenait près de son maître, lui cria alors : — Oui, pauvre ombre d'un beeldar, répondez vite, ou une épée sera appliquée à votre cou.

Yussouf répondit comme en se parlant à lui-même : — J'espère qu'alors ce sera la *mienne*. Puis il répondit à la question : — Oui, oui, tout est bien. Mon père était un beeldar et ma *mère* aussi avant lui. A cette extravagante réponse, le calife et sa cour ne purent se contenir plus longtemps, et leurs éclats de rire rendirent un peu de courage à Yussouf.

— Ainsi, répliqua Haroun, il paraît que vous êtes un beeldar, le fils d'un beeldar, et que vos honoraires sont dix dinars par an et cinq livres de mouton par jour.

— Oui, mon Umeer, répliqua Yussouf, je crois que c'est exact. Ma confiance est en Dieu.

— C'est bien; à présent, Yussouf, allez avec trois autres beeldars au donjon de Sang, et amenez-moi les quatre voleurs qui sont condamnés à mort pour leurs nombreux forfaits.

Ici Giaffar s'interposa et demanda respectueusement au calife s'il ne serait pas mieux que le premier geôlier les conduisît. L'ordre fut donné, et cet officier se présenta aussitôt avec les quatre criminels liés et la tête nue. Le calife ordonna à trois des beeldars de saisir chacun un prisonnier, de lui bander les yeux, d'ouvrir le haut de leurs vêtements, et d'attendre le signal. Les trois beeldars s'inclinèrent et obéirent, plaçant les coupables à genoux, appuyés sur leurs jarrets, avec le cou nu et les yeux couverts. Tandis que les trois beeldars se tenaient ainsi prêts, Yussouf était dans une horrible anxiété. — La fuite est maintenant impossible, se disait-il à lui-même; maudits marchands de Moussul! ils avaient raison de dire qu'ils ne viendraient plus, car dans peu d'instants j'aurai cessé d'exister.

— Comment, l'homme! vous êtes un des beeldars en service, et vous ne connaissez pas votre devoir! cria Giaffar. Pourquoi n'imitez-vous pas vos compagnons ?

Yussouf, forcé d'obéir, s'empara du quatrième

prisonnier, couvrit ses yeux, mit son cou à découvert, et se plaça derrière lui, mais sans tirer son épée. —Je ne pourrai jamais me tirer de ce mauvais pas, pensa Yussouf; encore quelques secondes et l'on verra que j'ai pour toute arme un morceau de bois de palmier, et je perdrai ma tête au milieu des risées du peuple. Néanmoins ma confiance est en Dieu : au diable tous les marchands de Moussul! il détacha son épée prétendue de sa ceinture, et, sans la sortir du fourreau, l'éleva sur son épaule.

Le calife, qui ne le perdait pas de vue, s'amusait extrêmement de ses manœuvres. — Beeldar? cria-t-il, pourquoi ne tirez-vous pas votre épée ?

— Mon épée, répliqua Yussouf, elle est d'une trempe qui ne doit pas briller trop longtemps aux yeux du commandant des fidèles.

Le calife parut satisfait, et se tournant vers le premier beeldar, il lui ordonna de frapper; au moment même la tête du voleur toucha la terre. —Bravo, dit le calife, vite et bien, qu'il soit récompensé! Il donna alors le signal au second d'exécuter son criminel : l'épée tournoya, et d'un coup la tête du condamné vola à quelque distance des épaules. Le troisième félon fut dépêché avec une égale dextérité. — A présent, dit le calife à Yussouf, c'est à vous, mon beeldar, à couper la tête du

criminel, et à recevoir une récompense égale à votre habileté.

Yussouf avait, durant ce temps, recouvré à un certain point sa présence d'esprit; il n'avait pas exactement arrangé ses idées, mais elles flottaient confuses, même dans son cerveau. — Souffrez, Sublime Hautesse, que je dise quelques mots au criminel, demanda Yussouf pour gagner du temps.

— J'y consens, répliqua le calife en passant sa robe sur sa bouche pour s'empêcher de rire.

— Le calife a ordonné que votre tête soit tranchée; il serait à propos de prononcer la profession de la vraie foi, voleur, car vous n'avez plus qu'une courte minute à vivre.

Le criminel s'écria aussitôt : — Il n'y a qu'un Dieu, et Mahomet est son prophète.

Yussouf alors releva sa manche et montra son bras nerveux, puis roulant des yeux féroces, il tourna trois fois autour de son prisonnier : — Déclarez maintenant la justice de votre sentence, cria-t-il tout haut (mais en même temps il disait à l'homme à voix basse : Jurez que vous êtes innocent); dites, votre arrêt n'est-il pas juste?

— Non, non, répliqua l'homme à haute voix, je suis innocent.

Le calife, fort attentif à tout ce qui se passait, s'amusait du manége de Yussouf, et était curieux de voir comment la chose se terminerait.

Yussouf s'avança alors, se prosternant aux pieds du calife : — O calife ! vice-régent du prophète, daignez prêter l'oreille à votre fidèle beeldar, tandis qu'il raconte une étrange aventure qui lui est arrivée il y a peu de jours.

— Parle, beeldar, nous sommes tous attention ; souviens-toi que tes paroles doivent être celles de la vérité.

— C'était le soir qui précéda le décret par lequel Votre Hautesse défendit de vendre au bazar aucune eau du Tigre ; j'étais assis dans ma maison remplissant mes devoirs de piété et étudiant le Koran, que je lisais à haute voix, lorsque trois marchands de Moussul réclamèrent et obtinrent mon hospitalité. Le Koran désigne cette vertu comme nécessaire à tout vrai croyant, et je me hâtai d'ouvrir ma porte et de les recevoir.

— En vérité, répliqua le calife en regardant Giaffar ; dis-moi, beeldar, quelle sorte de personnages pouvaient être ces marchands de Moussul ?

— La nature les avait maltraités : l'un avait un gros ventre, la figure d'un vaurien, et une grande barbe qui lui donnait l'air de sortir de prison (le calife cligna de l'œil à son visir, comme pour lui dire : Voilà ton portrait) ; l'autre avait la barbe noire, d'épais sourcils qui se réunissaient, et toute la tournure de mériter la corde (Giaffar s'inclina avec respect) ; et le troisième était le sque-

lette d'un nègre à grosses lèvres (Mesrour porta sa main à sa dague avec impatience). En un mot, Votre Hautesse, je puis dire avec toute sûreté que les trois criminels dont les têtes viennent d'être sacrifiées à la justice semblaient, en apparence du moins, d'honnêtes gens, comparés à ces marchands de Moussul. Néanmoins, enchaîné par le devoir, je reçus ces trois hommes ; je leur donnai asile, et je plaçai devant eux une table couverte des meilleurs mets ; ils se régalèrent de kabobs et demandèrent du vin et du rack, boisson défendue dont je n'ai jamais goûté ; je sortis et j'allai leur en acheter ; ils mangèrent et burent jusqu'au point du jour, puis se retirèrent.

—Vraiment ? dit le calife.

—La nuit suivante ils revinrent encore, à mon grand déplaisir, me troubler au milieu de mes dévotions ; je vis encore disparaître ma subsistance en pourvoyant à leurs besoins, et après avoir bu et mangé au point d'en avoir la raison altérée, ils partirent, et j'espérai ne plus les revoir, car ils n'épargnaient pas les observations au sujet du nouveau décret de Votre Hautesse sur la fermeture des bains.

—Continuez, bon Yussouf.

—La troisième nuit je les revis encore n'ayant plus d'argent de côté, et trouvant qu'ils faisaient de ma maison une taverne, je comptais qu'ils ne

reviendraient pas davantage; mais ils revinrent la quatrième nuit, et se conduisirent alors avec beaucoup d'indécence, chantant des chansons fort libres, demandant à grands cris du vin et du rack; si bien qu'il me fut impossible de les supporter davantage, et je leur dis que je ne pouvais plus les recevoir. Le gros ventre, dont je vous ai déjà parlé, se leva et dit : — Yussouf, nous avons éprouvé votre hospitalité, et nous vous en remercions; nul autre n'eût reçu trois individus d'un extérieur si peu prévenant, et ne les eût régalés pour l'amour de Dieu, ainsi que vous l'avez fait. Nous voulons à présent te récompenser. Tu es un beeldar du palais, voici l'épée de justice qui a été perdue depuis les jours du grand Salomon; prends-la, et ne la juge pas à son apparence extérieure. Lorsqu'on t'ordonnera de trancher la tête d'un criminel, s'il est coupable, tu verras l'épée flamboyer, et elle ne faillira jamais; au contraire s'il est innocent, elle deviendra une inoffensive latte de bois. Je pris le présent, et j'allais exprimer mes remerciements, quand les trois marchands revêtirent peu à peu la forme d'êtres célestes, et disparurent.

— En vérité, c'est une étrange histoire. — Quoi! l'homme au gros ventre devint semblable à un ange?

— A un ange, ô calife!

— Et la face de nègre?

— Semblable à une houri, ô calife !

— C'est bien, répliqua le calife ; vous allez maintenant, Yussouf, essayer le pouvoir de cette étonnante épée. Frappez la tête de ce criminel.

Yussouf se rapprocha du voleur, qui était resté à genoux, et marcha autour de lui en criant à haute voix : — O épée! si cet homme est coupable, fais ton devoir ; mais s'il est innocent, ainsi qu'il l'a déclaré lui-même dans ses derniers moments, sois sans force. En parlant ainsi, Yussouf tira son épée et montra une lame de bois de palmier. Cet homme est innocent, ô calife! il a été condamné injustement, et doit être mis en liberté.

— Très certainement, répliqua le calife enchanté de la ruse de Yussouf; qu'on le laisse libre. Chef des beeldars, nous ne pouvons pas nous séparer d'un homme tel que Yussouf, qui possède une arme si merveilleuse; qu'on choisisse dix beeldars de plus, et que Yussouf les commande avec les mêmes priviléges et le même salaire que les autres chefs.

Yussouf se prosterna devant le calife, ravi de sa bonne fortune, et en se retirant, il s'écriait : — Je suis Yussouf, ma confiance est en Dieu. Allah conserve les trois marchands de Moussul!

Il ne se passa pas un longtemps avant que le calife, Giaffar et Mesrour reparussent chez Yussouf dé-

guisés en marchands, et jouirent de son embarras et de sa confusion lorsqu'ils se firent connaître à lui.

Yussouf conserva la faveur d'Haroun jusqu'à la fin de sa vie ; en ceci plus heureux que Giaffar et beaucoup d'autres qui tombèrent victimes de la colère et des soupçons du tout puissant calife.

— Telle est, ô pachá! l'histoire de Yussouf, le porteur d'eau.

— Et c'est une excellente histoire; en savez-vous une autre, Menouni ?

— Votre Hautesse, répondit Mustapha, la caravane doit partir à la pointe du jour, et Menouni n'a que trois heures pour se préparer. S'il restait plus longtemps, le chef ferait un rapport aux autorités, et cela produirait un mauvais effet.

— Qu'il parte et qu'on le récompense, nous tâcherons de trouver un autre conteur d'histoires, jusqu'à ce qu'il revienne de son pèlerinage.

CHAPITRE VIII.

— Mustapha, dit le pacha en ôtant sa pipe de sa bouche, pourquoi les poëtes parlent-ils toujours du livre du destin?

— Le livre du destin, Votre Hautesse, est celui où est écrit notre *Talleh*, ou notre sort. C'est tout ce que je puis vous dire.

— Allah hibor! Dieu est grand! et ce que vous avez dit est bien dit, mais pourquoi dire un livre, puisque personne ne peut y lire?

— Voici de belles paroles, marquées au coin de la sagesse. O pacha, Nafiz ne dit-il pas : Regardez chaque moment dont vous jouissez comme un gain? Qui peut dire quel sera le résultat des événements?

— Wallah thaib! C'est bien dit, de par Allah! Alors, pourquoi un livre, puisque ce livre est scellé?

— Cependant, il y a des hommes sages qui peuvent lire notre Kismet et le livre des destinées.

— Oui, cela est vrai ; mais j'ai observé qu'ils n'avertissent des événements que lorsqu'ils sont passés. Qu'est-ce que c'est que ces astrologues? *Bosh*, rien. J'ai dit. Et le pacha se remit à fumer sa pipe en silence.

— S'il plaît à Votre Hautesse, dit Mustapha, j'ai ici un misérable qui demande la permission de ramper jusqu'en votre présence. Il arrive du pays éloigné de la Chine. C'est un infidèle avec deux queues.

— Deux queues ! Était-il pacha dans son pays ?

— Pacha, Dieu me pardonne ! Un chien, un misérable chien ; mais cependant il a deux queues.

— Que le chien à deux queues soit admis, répondit le pacha : nous avons dit.

Un vieux chinois maigre et ridé, à peau jaune, fut amené entre deux gardes ; ses yeux étaient petits, les os de ses joues proéminents. Tout ce qu'on pouvait distinguer de son nez, c'étaient deux larges narines à sa base ; sa bouche était démesurément grande, et ses dents aussi noires que de l'ébène. Aussitôt que les gardes s'arrêtèrent, il s'agenouilla, et jetant sa tête en avant, il s'inclina neuf fois dans la poussière, puis il s'arrêta, le visage courbé sur le plancher.

— Que le chien à deux queues se lève ! dit le pacha.

Cet ordre n'étant pas immédiatement suivi par l'humble Chinois, chacun des deux gardes qui étaient auprès de lui le saisit par une des mèches de cheveux qui formaient une queue et qui avaient près d'une aune de long, et de cette manière ils enlevèrent sa tête. Le Chinois resta les jambes croisées et les yeux humblement fixés sur la terre.

— Qui es-tu, chien ? dit le pacha charmé de l'humilité de cet homme.

— Je suis Chinois et votre plus humble esclave, répondit le nouveau venu en turc très correct. Dans mon pays je suis poëte. La destinée m'a amené ici, et je travaille maintenant dans les jardins du palais.

— Si vous êtes poëte, vous pouvez me raconter beaucoup d'histoires.

— Votre esclave en a raconté des milliers dans son temps ; tel a été mon destin.

— Vous parlez de destin, dit Mustapha, pouvez-vous dire à Sa Hautesse une histoire dans laquelle une destinée ait été prédite et accomplie ? S'il en est ainsi, commencez.

— Il y a une histoire de mon propre pays, ô visir ! dans laquelle une destinée fut prédite, et malheureusement accomplie.

—Vous pouvez commencer, dit Mustapha après un signe du pacha.

Le Chinois mit sa main sur sa poitrine, à travers l'ouverture de sa chemise de coton bleu, et en tira un instrument fait avec une écaille de tortue, où trois ou quatre cordes étaient attachées en travers; et d'une voix basse, monotone, quelque chose entre le chant et la plainte, qui n'était pas cepèndant sans une certaine harmonie, il commença son histoire. Mais auparavant il frappa son instrument, et en tira un des sons qu'on pourrait comparer à une série de fausses notes, rappelant ce qui suit :

Titum, titum, tilly-lilly, tilly-lilly, titum titum, tilly-lilly, tilly-lilly, titum, ti.

Et en avançant dans son histoire, lorsqu'il était fatigué, il s'arrêtait et frappait quelques notes de son barbare instrument.

MERVEILLEUSE HISTOIRE DE HAN.

Nul homme n'était plus passionné, mieux formé pour l'amour que le grand Han-Koong-Shew, connu dans les archives célestes sous le nom du Sublime Yonantee, frère du soleil et de la lune. Quelle cause était plus superbe que la sienne! quelles armées étaient plus nombreuses! quel royaume était plus vaste, borné par les quatre

mers qui bornent aussi l'univers ! Cependant le destin l'avait condamné à être malheureux. Je vais donc commencer son histoire merveilleuse, celle des chagrins du magnifique Yonantee.

Titum, tilly-lilly.

Hélas ! il sentait qu'il lui manquait quelque chose; tout son pouvoir, ses richesses, ses honneurs, ne remplissaient point son âme. Les ouvrages du grand Fo, lui-même, n'avaient plus de charmes à ses yeux ; il les parcourait avec distraction, et se disait : — Il me faudrait une compagne à qui je pourrais dire : « Tout ceci est à moi. « Son cœur soupirait enfin après une femme, une beauté devant laquelle il pût se prosterner ; lui qui voyait l'univers à ses pieds, dont le monde était l'esclave, appelait de tous ses vœux une amoureuse captivité; il demanda des chaînes. Mais quelle jeune fille pouvait-on choisir qui fût digne de river ses chaînes au frère du soleil et de la lune, au grand maître de l'univers ? où pouvait-on la rencontrer ?

Titum, tilly-lilly, titum, ti.

Oui, il existait une jeune fille, une seule digne d'être la compagne, d'être la reine d'une terre d'éternel printemps, remplie d'arbres dont les troncs seraient d'or, les branches d'argent, les feuilles d'émeraudes, dont les fruits seraient les véritables pommes de l'immortalité. Mais où se

trouvait cette lune, digne fiancée du soleil? Elle était abîmée dans la douleur, plongée dans un torrent grossi de ses propres larmes, et dans le jardin même de la joie! Ses yeux, qui auraient illuminé une cour de princes, étaient voilés par un éternel chagrin. Mais quelle pouvait être la cause de cette éclipse, sinon les persécutions du ministre Amour-de-l'or, *Suchong Sollyhoug Ka-te-tow*.

Titum, tilly-lilly.

Les mandarins furent convoqués par le grand Yonantee, et la cour, dans toute sa splendeur, inclina la tête dans la poussière du délice, en écoutant les miracles de son éloquence : — Écoutez-moi, dit-il, vous premiers mandarins, pairs, seigneurs, princes de l'empire, écoutez les paroles de Yonantee. Chaque oiseau qui vole dans l'air n'a-t-il pas une compagne dans son nid? Les bêtes féroces elles-mêmes n'en trouvent-elles pas une dans leur tanière? Vos regards, à vous tous, ne se posent-ils que sur vous seuls? et suis-je donc si infortunément grand, ou si grandement infortuné, qu'il ne me soit pas permis de descendre jusqu'à l'amour? Le frère du soleil et de la lune lui-même ne peut pas pendant toute sa carrière être condamné à la solitude! Cherchez donc dans tout l'univers une jeune vierge pour votre seigneur, afin que, comme mon frère le soleil qui se repose chaque soir dans le sein de la mer, je

puisse me reposer aussi sur le sein d'une compagne. Cherchez, vous dis-je, parcourez tous les coins du monde, afin que ses trésors soient répandus devant nos pieds dorés, et qu'une pierre précieuse en soit tirée pour notre usage spécial. Mais auparavant, ô astrologues et hommes sages, consultez les planètes et les étoiles de la destinée, afin de vous assurer par leur conjonction ce que doit attendre notre céleste personne, ou notre empire sans bornes.

Titum, tilly-lilly, titum, ti.

Quelle est l'étoile qui n'aurait pas bondi de joie dans sa course pour obéir aux désirs du frère du soleil et de la lune? Quelle est la planète qui ne se serait pas réjouie de prêter assistance à un aussi proche parent? Elles entendirent, et s'inclinèrent devant les astrolabes des astrologues, comme les coursiers généreux qui s'agenouillent pour recevoir leurs cavaliers. Cependant lorsque les astres se rencontrèrent pour jeter de là lumière sur les pages du destin, leur lueur fut obscurcie, lorsqu'ils s'aperçurent qu'il était plein de larmes, et que la joie qui flottait sur les pleurs n'avait pas plus de consistance que celle des bulles de savon. Les hommes sages soupirèrent lorsque les décrets de la destinée furent remis entre leurs mains, et, les regards attachés à la terre, ils fi-

rent part du contenu des pages révélées au magnifique Yonantee.

Le frère du soleil et de la lune se mariera. La beauté se prosternera à ses pieds dorés; la perle sans prix sera trouvée et perdue. Il y aura de la joie, il y aura de la douleur; joie dans la vie, douleur dans la vie et dans la mort, car un dragon noir, ennemi du céleste empire, le menace comme un nuage qui contiendrait la tempête.

Les étoiles ne peuvent rien révéler de plus.

Titum, tilly-lilly, titum, ti.

Ici, le pacha en regardant Mustapha fit un signe d'approbation qui voulait dire : — Maintenant nous arrivons au moment intéressant.

Mustapha s'inclina, et le poëte chinois continua ainsi.

— Les yeux d'or du grand Yonantee se remplirent de larmes d'argent, lorsque la page du destin lui fut lue; mais le soleil de l'espérance se leva et chassa la rosée sacrée du ciel. Puis il appela le ministre, qui sera à jamais maudit dans l'histoire, Suchong Pollyhong Ka-te-tow, et lui ordonna de voyager à travers l'univers, ses domaines, afin de réunir les plus belles vierges, pour qu'elles fussent amenées à ses pieds célestes, à la prochaine fête des lanternes. Mais avant qu'il leur fût permis de lancer les rayons de l'amour à travers les brouillards de la gloire qui en-

tourait le trône impérial, avant que leurs charmes essayassent leur pouvoir sur le cœur de la magnanimité, il fut jugé nécessaire que leur portrait fût soumis au grand Yonantee, dans la salle des délices; c'est-à-dire que sur vingt mille vierges dont l'image devait être reproduite sur l'ivoire, cent seulement, choisies par un comité de goût, composé de princes et de mandarins de première classe, seraient honorées d'un rayon de l'œil céleste.

L'avare chercheur d'or, Suchong Pollyhong Ka-te-tow, avait accompli sa tâche. Ses richesses étaient enfouies dans ses coffres par les parents ambitieux, impatients de se vanter d'une alliance avec le frère du soleil et de la lune, et bien des portraits furent rejetés par le comité de goût, surpris des notions du ministre sur la beauté.

Il y avait un certain mandarin, dont la fille était citée, dans la province de Karton, comme un miracle d'attraits, et son père Whanghang, l'amena dans une litière au ministre Suchong Pollyhong Ka-te-tow. Il ressentit que ses charmes étaient aussi perçants qu'une flèche, et qu'il avait trouvé une digne compagne du soleil et de la lune; mais son avarice demanda une somme que le père ne voulut pas payer. Il n'osa pas refuser d'envoyer son portrait; il fut donc placé avec les autres, et Whanghang se regarda comme le beau-père du

céleste Yonantee. Le jeune peintre qui avait été employé, ayant fini sa tâche, posa son pinceau, et mourut de regret et d'amour, ne pouvant espérer obtenir une semblable perfection. Le portrait fut envoyé au vil ministre, qui le garda pour lui seul, et écrivit le nom de cette perle sans prix au bas d'un autre portrait dont l'original aurait été indigne de détacher sa ceinture, et de lui servir de femme de chambre. Le comité de goût mit cependant ce portrait au nombre des cent qui devaient être placés dans la salle de délices, non pas parce qu'il était parfait, mais parce que la réputation de beauté de celle dont le nom y était écrit était venu jusqu'à la cour, et ils trouvèrent juste que l'empereur jugeât par lui-même. Les vierges dont les portraits avaient été ainsi réunis, reçurent l'ordre de se rendre au palais impérial, et le magnifique Yonantee entra dans la salle de délices qui était illuminée de dix mille lanternes; il jeta les yeux sur les portraits des cent beautés, mais pas un de ces visages ne toucha son cœur; il tourna la tête avec dégoût des attraits dégénérés du siècle. — Est-ce là tout ce que le monde peut mettre aux pieds de son seigneur? s'écria-t-il, et le comité de goût se prosterna lorsqu'il contempla son indignation. — Et cela, ajouta-t-il en montrant le portrait supposé de la fille de Vhang-

hang, quelle est la présomptueuse qui ose souiller de ses traits la salle des délices?

—O Empereur! dit le vil Suchong Pollyhong Ka-te-tow, c'est la célèbre beauté *Chaoukeum*, dont le père fut assez insolent pour dire que si le portrait de sa fille n'était pas envoyé, il porterait sa plainte jusqu'à vos célestes pieds. Dans sa province, sa beauté est célèbre; je ne voulus pas être accusé de partialité, c'est pourquoi ce portrait a été placé devant l'œil impérial.

—Alors, s'écria l'empereur, proclamez d'abord que toute la province de Karton est peuplée de fous, et levez ensuite un impôt de cent mille onces d'or pour lui apprendre à manquer de goût. Envoyez ensuite cette présomptueuse beauté dans la tour de l'Est de notre palais impérial, afin qu'elle soit condamnée à une éternelle réclusion. Que les autres vierges soient rendues à leurs parents, car on n'a point encore trouvé une digne fiancée pour le frère du soleil et de la lune.

On obéit aux ordres royaux. Ainsi s'accomplit la première partie de la prophétie: « La perle sans prix fut trouvée et perdue. »

Titum, tilly-lilly, titum, ti.

Oui, elle fut perdue, car la resplendissante Chaoukeum fut enfermée pour cacher sa beauté sans pareille dans les larmes et dans la solitude. Une petite terrasse était la seule promenade qu'on

lui avait accordée pour jouir de la brise du ciel. La nuit venait de se lever dans toute sa splendeur sur l'injustice des hommes, lorsque le magnanime Yonantee, qui n'avait point imaginé que le frère du soleil et de la lune pût être condamné à un si amer désappointement, quitta le palais, comme c'était depuis quelque temps son habitude, pour se promener dans les jardins accompagné de ses seules pensées. Il plut au destin que la perle au-delà de tout prix, la négligée Chaoukeum, fût aussi invitée, par la douceur et la tranquillité de la nuit, à presser le sable qui couvrait la terrasse, avec ses pieds si petits, si petits, qu'ils pouvaient à peine soutenir le poids de son corps. Une larme tremblait dans ses yeux en pensant au bonheur dont elle jouissait naguère sous le toit de son père, et elle maudissait cette beauté qui, au lieu de l'avoir élevée au trône, l'avait, par la méchanceté et l'avarice d'un ministre, condamnée à une éternelle solitude. Elle regardait le ciel couvert d'étoiles, mais elle n'éprouvait aucune admiration; elle reposait ensuite ses yeux sur le jardin au bas de la terrasse, et tout lui semblait triste et désolé. Ah! c'est que depuis longtemps elle n'avait d'autres compagnons que ses larmes et son luth dont les sons étaient aussi plaintifs que sa voix.

—O ma mère! s'écria-t-elle, chère mais trop ambitieuse mère! si je pouvais une heure seule-

ment, reposer ma tête sur votre sein! Que fatal a été le rêve que vous avez fait pour moi à ma naissance, lorsque la lune brilla au ciel et vint descendre sur la terre à vos pieds! J'ai brillé un peu, bien peu de temps, et maintenant, dans les plus belles années de ma jeunesse, je suis cachée à tous les yeux. Enfermée dans cette tour solitaire, mes espérances sont détruites. Mon portrait ne peut pas avoir été vu, et maintenant je suis perdue à jamais. O luth! seul compagnon de ma misère, que nos voix se joignent pour se plaindre! Imaginons-nous que les fleurs écoutent notre voix, et que les gouttes de rosée qui couvrent leurs pétales à demi fermées sont des larmes qu'elles répandent sur mes souffrances. Et Chaoukeum prit son luth et chanta ainsi:

Oh! dis-moi, glorieux soleil, s'il n'y avait point de terre pour s'imbiber de tes rayons, ta course ne se ferait-elle pas en vain? ne régnerais-tu pas sur la nuit?

Ainsi les attraits furent créés pour régner sur les cœurs et sur la jeunesse, et la beauté n'est point si elle n'est pas reconnue au moins par un être adoré.

Titum, tilly-lilly, titum, ti.

Les chants de Chaoukeum ne furent point jetés seulement sur les fleurs muettes et sans oreilles; ils vibrèrent dans l'âme du magnanime Yo-

nantee qui s'était assis sur le dos d'un énorme dragon de métal placé dans une allée au-dessous de la terrasse. L'empereur écouta avec autant de surprise que d'admiration cette voix enchanteresse. Pendant quelque temps, il se livra à une profonde rêverie ; puis se levant, il marcha vers la porte de la tour et frappa dans ses mains. Un eunuque parut.—Gardien de la Tour jaune, dit l'empereur, j'entends les sons d'un luth.

—O maître du monde, répondit l'esclave, cela est vrai.

—N'est-ce pas plutôt un ange qu'une mortelle dont la voix accompagnait l'instrument ?

—Certainement elle est au-dessus d'une mortelle, puisque sa mélodie a trouvé faveur devant vos célestes oreilles, répondit le noir gardien de la Tour jaune.

—Va, et invite promptement nos plus hauts officiers de l'État à étendre leurs robes sur la terre, afin qu'elle puisse passer par-dessus pour arriver jusqu'à notre présence, au dragon sur la terrasse.

Le magnanime Yonantee, frère du soleil et de la lune, retourna reprendre sa place, rempli d'une agréable perspective, tandis que l'esclave s'empressait d'obéir à ses commandements. Les mandarins de première classe se hâtèrent d'accourir. Leurs manteaux de velours et de fourrure, riches

d'ornements d'or et d'argent, furent étendus depuis la tour jusqu'au dragon, formant un riche tapis aux couleurs variées. La perle sans prix, la belle Chaoukeum, comme la lune dans sa splendeur, passa dessus, en présence du grand Yonantee.

— Immortel Fo, s'écria l'empereur, tandis que ses esclaves élevaient leurs lanternes afin qu'il pût examiner la jeune vierge, par quelle noire machination une semblable beauté m'avait-elle été cachée ?

Alors la perle sans pareille raconta en peu de mots la trahison et l'avarice de Suchong Pollyhong Ka-te-tow.

— Hâtez-vous, ô mandarins, que les ciseaux de la disgrâce coupent les deux queues de ce misérable, et qu'ensuite le sabre de la justice abatte sa tête !

Mais le bruit de cette sentence était parvenu promptement aux oreilles de Suchong Pollyhong Ka-te-tow, et avant que l'exécuteur fût parvenu jusqu'à lui, il avait monté un coursier plus rapide que le vent, et, le portrait de la belle Chaoukeum sur son sein, il avait quitté la ville.

Titum, tilly-lilly, titum, tilly-lilly, titum, ti.

Où le mécréant s'enfuit-il pour sauver sa tête maudite? chez les nations sauvages du nord, chez les cavaliers de chevaux sauvages, aux cimeter-

res aigus, aux longues lances. Pendant trois jours et trois nuits, les fers de son impétueux coursier firent jaillir l'étincelle des cailloux que sa course rapide arrachait de la terre, et, comme un poëte immortel l'a déjà dit, « ce coursier pencha la tête et mourut. » Le portrait de la perle sans prix toujours dans son sein, et ses vêtements de mandarin relevés sous chaque bras, le mécréant Suchong Pollyhong Ka-te-tow arriva jusqu'en la présence du grand Khan. — O Khan de Tartarie, dit-il, que ton sabre soit toujours aigu, que ta lance ne ploie jamais, et que ton coursier soit prompt, je suis ton esclave! O toi qui commandes des milliers de guerriers, ton esclave a-t-il la permission de s'adresser à toi?

—Parle et va au diable, répondit le chef guerrier, dont les mâchoires étaient occupées à broyer de la chair de cheval.

—Tu sais, ô Khan, que, de temps immémorial, le céleste empire a l'habitude de fournir une damoiselle pour ton lit nuptial; c'est le prix payé par le céleste empire pour prévenir les ravages de la guerre. O Khan, il existe une fille dont j'ai le portrait charmant avec moi. Elle est digne d'être élevée jusqu'à ta couche. Et le mécréant mit aux pieds du grand Khan le portrait de la perle sans prix Chaoukeum.

Le chef finit son repas, et sa lance retourna le

portrait de la perle sans prix. Il le regarda et le passa autour de lui. Les sauvages guerriers contemplèrent le portrait sans admiration ; mais ils étaient avides de guerre.—Dites-moi, ô chefs, demanda le grand Khan, si cette face d'enfant vaut la peine qu'on se dérange pour elle?

Les chefs répondirent tout d'une voix que la jeune fille était digne de partager la couche du grand Khan.

—Qu'il en soit comme vous le dites, je ne suis pas juge en beauté. Que le camp soit rompu ; ce soir nous nous dirigerons vers le sud. Et le chef tartare entra dans les provinces septentrionales du céleste empire avec ses cent mille guerriers, détruisant tout par le fer et le feu, prouvant son désir sincère de s'unir à la nation chinoise en massacrant indistinctement les hommes, les femmes, les enfants, et son ardent amour pour la perle sans prix en faisant une torche nuptiale de chaque ville et de chaque village.

Titum, tilly-lilly, titum, ti.

Mais nous allons retourner à la cour céleste, et surprendre le monde par le récit des événements merveilleux qui y eurent lieu. Les astrologues et les sages avaient consulté les cieux, et ils avaient assuré qu'il fallait que le cortége du mariage pût se mettre en route à la trente-troisième minute après la treizième heure sans quoi l'hymen ne se-

rait pas prospère. Qui pourrait décrire la pompe et la gloire de ce spectacle, et donner une juste idée de sa splendeur? Hélas! ce serait impossible même si cela était tenté par six mille poëtes, ayant chacun dix mille langues d'argent, et chantant pendant dix mille ans. Tel était cependant l'ordre du cortége.

On voyait d'abord dix mille officiers de justice avec de longs bambous, frappant à droite et à gauche pour éclaicir le chemin, et suivant dans leurs mouvements la cadence d'une douce musique mêlée aux cris plaintifs de ceux qui se sauvaient en sautant, ou frottaient leurs membres endoloris.

Puis paraissaient, dix de front, cent mille hommes portant des lanternes pour aider la lumière du soleil, en partie éclipsée par la splendeur du cortége.

Venaient ensuite, et suivant lentement la mesure d'une marche funèbre, cinq mille criminels décapités, portant chacun sa propre tête par sa longue queue de cheveux.

— Staffir Allah! ceci n'est qu'un mensonge, s'écria le pacha. Avez-vous entendu ce que le chien souffle dans nos oreilles, Mustapha.

— Puissant pacha, reprit le Chinois avec humilité, si votre sagesse prononce que cela est un mensonge, cela en doit être un certainement.

Cependant ce n'est pas un mensonge de votre esclave, qui raconte l'histoire comme elle lui a été transmise par l'immortel poëte oriental.

—N'importe, c'est une légère erreur, dit Mustapha. Faut-il continuer la marche du cortége, ô pacha?

— Oui, oui; mais, par le Prophète, que le chien tremble, s'il s'avise encore de rire à notre barbe.

— Après les criminels décapités contre lesquels Votre Hautesse trouve quelque objection, on vit d'autres criminels qui portaient leur tête sur leurs épaules, et qui devaient subir la peine de leurs crimes le jour du bonheur universel.

On voyait ensuite deux mille voleurs condamnés à être pendus par les talons, emblème de leurs désirs de mettre les choses sens dessus dessous. Ils doivent rester dans cette posture incommode jusqu'à ce qu'ils soient becquetés par les corbeaux ou mis en pièces par les vautours.

La bannière de l'innovation!

Un des chefs de voleurs était condamné à être écrasé par un bloc de pierre qui était suspendu à son cou.

Un des autres chefs de voleurs, cet homme, quoiqu'un des habitués de la cour et éclairé par la céleste présence, avait osé prononcer de vils mensonges contre la dynastie. Il fut condamné à

être écorché vif, et à avaler ses propres paroles jusqu'à ce que la mort s'ensuivît par la violence du poison qu'elles contenaient.

Le plus important des criminels parut alors ; il avait été en grande faveur à la cour, et on lui avait confié la haute charge de médecin de la céleste conscience. Il avait été convaincu d'avoir tenté de l'endormir avec de l'opium. Il s'était encore rendu coupable de beaucoup d'autres fautes, comme de s'être enivré revêtu de sa robe de mandarin, et d'avoir jeté de la boue au premier chef des mandarins ; enfin, d'avoir mis de côté sa dignité, et de s'être associé avec des saltimbanques, faiseurs de tours et danseurs de corde. Toutes ses fautes étaient écrites sur un long parchemin suspendu à son cou. Il était condamné à la torture du désappointement et de l'envie, suivie d'une mort politique.

Après lui venait un mandarin jaune en disgrâce, qui avait été un ennemi du criminel qui le précédait. Il était assis sur un trône de jais, et ses bras supportés dérisoirement par deux gladiateurs. Son crime était d'avoir joué à des jeux vulgaires avec le peuple. Il n'était condamné qu'à l'exposition.

Tels étaient les criminels qui devaient subir la peine de leurs fautes dans ce jour de bonheur et de félicité publique.

Vinrent ensuite cinquante mille archers du bataillon des dragons bleus, portant dans leurs mains des crins de queues de cheval afin de chasser les mouches importunes.

Paraissaient ensuite dix mille vierges, modestes, charmantes, couvertes de légères draperies, chantant des hymnes en l'honneur de Ganesa, le dieu du pur amour.

Elles étaient suivies de dix mille jeunes gens qui accompagnaient les dix mille vierges et chantaient les louanges du grand Fo.

Cinquante mille archers du bataillon du dragon vert, portant chacun à la main droite une longue plume de paon pour s'assurer de quel côté soufflait le vent.

Les cinq cents médecins ordinaires de la cour céleste, portant chacun une boîte d'argent remplie de pilules d'or.

Le médecin en chef des esprits célestes, et toujours à son poste en cas de crise; il portait dans sa main droite une vessie pleine de pois au bout d'une baguette, afin de rappeler les esprits de Sa Majesté, s'ils venaient à errer. Il était suivi par cinq mille fous, marchant cinq de front, dans l'union la plus parfaite.

Cinquante mille coquins marchant en avant, et mettant la main sur tout ce qu'ils pouvaient trouver.

Vint ensuite un faquir bien connu, chef d'une secte célèbre; il ne portait qu'une queue au lieu des deux queues en usage dans notre nation; mais cette queue avait quarante pieds de long. Il était suivi de dévots, qui jetaient leurs biens célestes à ses pieds; en retour il leur offrait des écrits et des harangues, infaillibles *contre toutes les maladies.*

Dix mille jeunes femmes mariées faisant taire un enfant qui reposait sur leur sein gauche, au son des clairons et des trompettes, emblèmes de la paix et de la tranquillité du mariage.

La bannière d'impudence.

Cinq mille faiseurs de tours politiques, se contredisant l'un l'autre, et s'exerçant pour l'amusement du peuple, qui souffrait beaucoup de leurs tours de passe-passe.

Un de leurs chefs expliquait leur système en langue inconnne.

Le jongleur de l'empereur, qui étonnait l'empire entier par ses tours extraordinaires, et la rapidité avec laquelle il délivrait les habitants de l'argent qu'ils avaient dans leurs poches.

La bannière de l'amour.

Le secrétaire céleste avec des ailes d'oie aux épaules, des plumes d'oie dans chaque main, ressemblant lui-même à une oie, monté sur une mule couverte d'un caparaçon de quatre couleurs, et de clochettes de cuivre.

Cinq mille vieilles femmes chantant les louanges dudit secrétaire, et prenant du tabac au son du hautbois.

La prospérité du céleste empire porté par le fou de la cour dans un panier merveilleusement travaillé en noyaux de cerises sauvages, et gardé par cinquante mille archers du bataillon des dragons rouges, se curant les dents aux son d'une douce musique.

Dix mille poëtes chantant chacun en même temps, sur un ton différent, une ode composée en l'honneur de cette glorieuse occasion.

Le poëte immortel du siècle, revêtu de velours et portant des bagues, des chaînes d'or et et des pierres précieuses. Il tenait une harpe d'argent dans les mains, et il était monté sur une magnifique haquenée blanche, le visage tourné vers la queue, afin de contempler les charmes de la perle sans prix, et d'être inspiré par eux.

Alors paraissait le magnifique Yonantee et la perle sans prix Chaoukeum, assis sur un char massif de nacre de perles, incrusté d'yeux d'oiseaux vivants et bourdonnant, et tiré par douze étoiles bleues, offertes par les corps célestes au frère du soleil et de la lune.

Vingt mille jeunes hommes, beaux comme des anges, revêtus de peaux de renards noirs,

jouant sur des harpes en ivoire, et montés sur des chevaux d'un noir d'ébène.

Vingt mille nègres laids comme des diables, revêtus de peaux de l'ours polaire, faisant résonner les doux accords d'une musique infernale, et montés sur de blancs coursiers arabes de pur sang.

Tous les mandarins de première classe du céleste empire, levant les yeux au ciel et désirant que la procession fût finie.

Tous les mandarins de seconde classe, étouffés de poussière, et envoyant la procession au diable.

Vingt millions de peuple exaltant la générosité du grand empereur, demandant à grands cris du pain.

Dix millions de femmes qui avaient perdu leurs enfants dans la foule, et pleuraient en les cherchant.

Dix millions d'enfants qui avaient perdu leurs mères dans la foule, et qui jetaient des cris en les cherchant.

Le reste des habitants du céleste empire.

Tel fut le pompeux et immense cortége, qui se composa de toute la population, de sorte qu'il n'y avait point de spectateurs, excepté trois vieilles femmes aveugles, qui éprouvèrent des émotions

si fortes lorsqu'il passa, qu'elles inclinèrent la tête et moururent.

Titum, tilli-lilly, titum, tilly-lilly, titum ti.

Le cortége arriva au palais; le cœur d'Yonantee était oppressé d'amour, car la perle sans prix était devenue sa fiancée. Ils étaient assis l'un à côté de l'autre sur un trône de joyaux; mais quel était le feu des diamants, comparé à un éclair de ses yeux? quel était le rouge brillant des rubis, comparé à la fraîcheur de ses lèvres? quelle était la blancheur des perles lorsqu'elle souriait et montrait ses dents? L'arc de ses sourcils était mieux tracé que l'arc-en-ciel. Les roses des célestes jardins devenaient pâles d'envie en contemplant les couleurs de ses joues; et par compassion pour les courtisans, dont plusieurs étaient déjà devenus aveugles pour avoir arrêté étourdiment leurs regards sur ses charmes, on avait promulgué un édit qui permettait aux mandarins et aux princes de porter des lunettes vertes pour la conservation de leur vue. Le magnifique Yonantee était consumé d'amour comme par une fièvre chaude, et les médecins de l'empereur étaient alarmés pour sa céleste santé. D'après leur avis, Chaoukeum consentit à ne le recevoir que dans un demi-jour. Tout était joie, l'empire était plein des louanges de la perle sans prix. On ordonna que les prisons fussent rasées; les criminels re-

çurent leur pardon, l'épée de la justice resta dans le fourreau, et la bastonnade fut oubliée; l'odieux impôt de la lanterne lui-même fut aboli en l'honneur de la perle sans prix, Chaoukeum, dont les louanges furent chantées par tous les poëtes de l'empire, jusqu'à ce qu'ils fussent trop enroués pour chanter, et le peuple trop las pour les écouter.

Titum, tilly-lilly, titum, tilly-lilly, titum, ti.

— Je ne suis pas surpris de leur lassitude, dit le pacha en bâillant, si les poëtes vous ressemblaient.

— Dieu est grand! répondit Mustapha en bâillant aussi. Faut-il qu'il continue?

— Oui, je ne demande pas mieux; éveillez-moi lorsqu'il aura fini, dit le pacha en posant sa pipe.

— Hélas! combien le délire de bonheur devait être vite passé, comme cette prophétie devait être promptement remplie, qu'il n'y aurait pas seulement de la joie dans la vie, mais qu'il y aurait aussi de la douleur! le magnifique Yonantee fut éveillé de son rêve de délices par des courriers qui se succédaient avec rapidité et déposaient aux pieds célestes la nouvelle de l'arrivée de cent mille guerriers. Un conseil solennel fut assemblé, et il parut un édit impérial, ordonnant que les Barbares seraient repoussés dans leur terre de glace et de neige. Les armées du céleste empereur

quittèrent la capitale, chaque individu jurant par ses deux queues qu'il dévorerait tout ce qu'il tuerait. Ce vœu sanguinaire fut accompli en ce sens qu'ils ne tuèrent personne. Ils revinrent consternés, sans arc, sans flèches, fuyant devant la rage du chef tartare. Alors se leva le magnifique Yonantee en grande colère, et il fit paraître un autre édit qui ordonnait que les Barbares fussent repoussés jusque dans la mer qui borde l'empire du monde. Les armées se mirent en marche de nouveau, et revinrent une seconde fois consternées, disant : — Comment, nous qui mangeons des côtelettes de mouton, pouvons-nous nous mesurer avec des Barbares qui non seulement combattent à cheval, mais mangent aussi du cheval ? L'édit céleste ne fut point respecté des Tartares ; que pouvait-on attendre d'eux ? c'étaient des Barbares, et ils continuèrent à avancer jusqu'à une journée de la céleste capitale. Le frère du soleil et de la lune, le magnifique Yonantee, fut obligé de se soumettre à la disgrâce de recevoir un envoyé des Barbares qui s'exprima ainsi avec beaucoup de douceur :

— Le grand khan des Tartares congratule le magnifique Yonantee : il a massacré quelques millions de ses sujets, parce que c'étaient des traîtres qui ne voulaient pas défendre le céleste empire ; il a brûlé plusieurs milliers de ses villes,

afin que le grand Yonantee pût les reconstruire avec plus de régularité. Il a accompli toutes ces choses, qui lui ont causé beaucoup d'embarras et de fatigue, afin de prouver son estime au magnifique Yonantee. Tout ce qu'il demande en retour c'est qu'on lui accorde comme fiancée la belle Chaoukeum, surnommée la perle sans prix.

Le grand Yonantee parla ainsi de son trône céleste:

— Portez mes remerciements au grand Khan, votre maître, pour sa conduite libérale, et dites-lui qu'il mérite une fiancée du céleste empire; mais que la perle sans prix est mariée au frère du soleil et de la lune. Toute autre fille lui sera envoyée avec des présents dignes d'être présentés par le grand Yonantee et d'être acceptés par le grand Khan de Tartarie. Qu'on rende un édit.

Le Tartare répondit : — O grand monarque! le grand Khan, mon maître, n'a pas besoin d'édit; ce qu'il veut, c'est la perle Chaoukeum. Si je retourne sans elle, il entrera dans le céleste empire et n'épargnera ni homme, ni femme, ni enfant.

Alors tous les princes et les mandarins de toutes les classes se prosternèrent devant les pieds célestes, et le chef des ministres s'exprima ainsi :

— Seigneur de l'univers, frère du soleil et de la lune, qui gouvernes le monde par tes édits, dont les armées sont invincibles, et les guerriers aussi nombreux que les sables sur les rivages des

quatre mers, écoute tes fidèles esclaves; accorde à ce Barbare la perle sans prix, et nous vivrons tous pour nous humilier devant toi.

Tous les princes et les mandarins crièrent d'une seule voix : — Accorde la perle sans prix. Et tous les braves généraux tirèrent leurs sabres qu'ils agitèrent dans l'air en criant : — Accorde la perle sans prix à ce Barbare. Toute l'armée et le peuple se joignirent dans cette demande.

Alors, Yonantee se leva dans une grande colère. Il ordonna que tous les mandarins, les princes, les généraux, que l'armée entière, le peuple, seraient disgraciés d'abord, et décapités ensuite. — Qu'on promulgue un édit. Mais comme il ne restait personne pour faire exécuter l'édit, on ne put obéir. Le frère du soleil et de la lune, s'apercevant qu'il n'avait pas la majorité, renferma son courroux. Il ordonna gracieusement qu'on fît rafraîchir l'envoyé en disant : « Donnez à manger à ce chien. » Et il se retira dans l'appartement de la perle sans prix, Chaoukeum.

Titum, tilly-lilly, titum, tilly-lilly, titum, ti.

La belle princesse avait écouté tout ce qu'on avait dit dans la grande salle d'audience, et elle se jeta aux pieds célestes en disant : « Sacrifiez-moi, c'est ma destinée. Envoyez votre esclave au grand Khan, et qu'il en fasse ce qui lui plaira? je suis toute soumission. On dit que c'est un bel

homme, de grande taille, et très vigoureux ; c'est ma destinée.

Alors le magnifique Yonantee répandit des larmes amères sur son sort rigoureux. Mais il savait aussi que c'était sa destinée. O destinée! qui peut te résister ? Il pleura longtemps, et prenant la perle sans prix par la main, il la conduisit à l'envoyé du chef barbare. — Je cède à votre maître, lui dit-il, la perle au-delà de tout prix ; et quoique ce bijou ait orné pendant quelque temps ma couronne, il n'en est pas moins précieux. Maintenant, que le grand Khan retourne avec ses cent mille guerriers aux confins de notre territoire, comme il en a été convenu ; tu entends, c'est son édit. »

— Il suffit que mon maître ait donné sa parole, et que l'empereur Yonantee ait cédé la perle sans prix. Il n'y a pas besoin d'édit.

En prononçant ces paroles, l'envoyé partit avec la perle Chaoukeum. Ainsi le magnifique Yonantee resta sans épouse.

Lorsque la perle sans prix arriva dans une litière bien fermée devant la tente du grand Khan, ce dernier commanda à son armée de battre en retraite. Chaoukeum éprouva une grande mortification en s'apercevant que le grand Khan n'avait aucune curiosité de contempler ses traits, mais qu'il l'entraînait dans une course rapide jusqu'aux

confins du territoire céleste, séparé des domaines tartares par un fleuve impétueux. Aussitôt qu'il eut traversé la rivière, il campa sur l'autre bord, s'assit avec ses généraux et se fit servir un somptueux repas de chair de cheval et de lait de jument fermenté. Lorsque la liqueur lui eut monté au cerveau, il désira que la litière de la perle sans prix fût apportée près de sa tente, afin qu'il pût la faire demander si cela lui convenait. La perle sans prix jeta un coup d'œil hors de la litière et regarda le grand Khan dont le cheval caracolait; et lorsqu'elle eut contemplé son visage brun et poilu, ses yeux enfoncés, son nez rouge, et sa bouche démesurément grande, lorsqu'elle eut remarqué qu'il avait les traits et les formes d'un ghoul, ou esprit du mal, elle se tordit les mains et pleura amèrement, et tout son amour se reporta sur le magnifique Yonantee.

Lorsque le grand Khan se fut tout-à-fait enivré avec son lait de jument, il ordonna qu'on lui amenât la perle sans prix. Elle répondit en tremblant : — Dites à votre maître que je ne puis paraître devant sa sublime présence sans m'être lavée auparavant dans la rivière. Ceux qui avaient l'ordre de l'amener, furent porter sa réponse au grand Khan, qui répliqua :

— Qu'elle se lave puisqu'elle est si sale.

On porta alors la litière sur les bords de la ri-

vière; elle s'arrêta sur un roc qui était suspendu au-dessus des eaux.

— Comment appelles-tu cette rivière? dit-elle à un de ses serviteurs.

On répondit : — O princesse, cette rivière divise le territoire de Tartarie de la Chine, et s'appelle la rivière du Dragon-Noir.

— Allons, la prophétie s'est accomplie, s'écria la perle sans prix. C'est ma destinée, et qui peut résister à sa destinée?

Elle leva les bras au ciel, et poussa un cri perçant en songeant à son sort malheureux, et se jetant la tête la première dans les eaux bouillonnantes, elle disparut pour jamais.

Ainsi cette prophétie fut accomplie : le frère du soleil et de la lune a pris une épouse; la beauté a été déposée à ses pieds d'or; la perle sans prix a été retrouvée et perdue. Il y a eu de la joie et de la douleur, dans leur vie, de la douleur dans la mort. Le Dragon-Noir s'est déclaré l'ennemi du céleste empire, car il a englouti la perle sans prix.

Titum, titum, tilly-lilly, titum, ti.

Le son de l'instrument grossier éveilla le pacha, qui s'était endormi depuis quelque temps.

Est-ce fini, Mustapha? dit-il en se frottant les yeux.

—Oui, Votre Hautesse, et la destinée prédite fut réellement accomplie.

—Bismillah! j'en suis bien aise. Il n'y avait pas dix minutes qu'il était en train de raconter, que j'avais aussi prédit que je m'endormirais. Ma destinée s'est accomplie.

— Votre Hautesse veut-elle prédire la destinée de ce chien à deux queues?

—Deux queues! cela me rappelle qu'il ne nous a encore donné qu'une des siennes. Qu'il vienne demain, et qu'il nous donne l'autre. Dans tous les cas nous allons faire un bon somme. Dieu est grand!

CHAPITRE IX.

—Mustapha, dit le pacha, j'éprouve ce qu'éprouvait le calife Haroun Al Raschid, pendant le conte de Yussouf raconté par Menoûni. Je suis

rempli de soucis; mon âme est fatiguée; mon cœur brûle comme une viande rôtie.

Mustapha, qui avait assez d'esprit pour s'apercevoir qu'il devait jouer le rôle du visir Giaffar, répondit aussitôt : — O pacha, les soins de l'État sont grands et multipliés. Si ton humble esclave peut se permettre un avis, tu rappelleras le chien chinois, qui n'a encore raconté qu'une de ses queues.

— Non pas, répondit le pacha, je suis las de son éternel titum, tilly-lilly, qui résonne encore dans mes oreilles. Propose-moi autre chose.

— Allem penah! refuge du monde! Voulez-vous faire sortir les troupes, et regarder leur exercice au djirad ? La lune est haute dans les cieux, et il fait clair comme en plein jour.

— Non, répondit le pacha; je suis fatigué de la guerre et de tout ce qui la rappelle. Que les troupes dorment en paix.

— Alors, pacha, voulez-vous permettre à votre esclave d'envoyer chercher quelques bouteilles de l'eau de feu du giaour, afin que nous puissions boire et fumer jusqu'à ce que nous ayons été élevés au septième ciel ?

— Non, bon visir, ce n'est là qu'une dernière ressource, car c'est défendu par les lois du Prophète. Réfléchis encore, et si tu ne me proposes pas quelque chose qui puisse me soulager, il faut

que tu n'aies pas plus d'esprit qu'un melon d'eau.

— Votre esclave ne vit que pour écouter, et n'écoute que pour obéir, répondit Mustapha. Plairait-il à mon seigneur de se déguiser et de traverser les rues du Caire? La lune est brillante, et la hyène mêle ses rugissements à ceux du chacal bien loin de la ville.

— Ta face est éclaircie, Mustapha; ce que tu nous proposes nous convient. Qu'on prépare des déguisements, nous allons sortir.

Peu de temps après on apporta des déguisements. Le visir avait eu soin de choisir des costumes de marchands arméniens, sachant que le pacha serait bien aise de porter le même déguisement que le grand Al Raschid. Deux esclaves noirs, munis de sabres, suivirent le pacha et le visir à une faible distance. Les rues étaient désertes, et ils ne rencontrèrent aucun être vivant, si l'on en excepte un chien qui de temps en temps aboyait à leur passage, et se sauvait en emportant quelques restes de viande jetés aux portes. La nuit ne promettait aucune aventure, et le pacha n'était pas de bonne humeur, lorsque Mustapha aperçut une lumière à travers les fentes d'un volet dans une petite hutte, et entendit le son d'une voix. Il regarda à travers la fente, et au bout de quelques minutes il fit signe au pacha de regarder aussi. Le pacha fut obligé d'élever son gros corps sur la

pointe de ses pieds, pour que ses yeux pussent atteindre jusqu'au trou. L'intérieur de la cabane était dégarni de tout mobilier; un coffre seul se trouvait au milieu sur le sol argileux, et paraissait servir de table pour y déposer divers objets, car les murs étaient nus. Près du feu, où l'on voyait quelques restes de tisons, une vieille femme était accroupie, véritable type de la décrépitude, de la misère et de la faim. Elle étendait ses mains tremblantes sur les cendres chaudes, et passait quelquefois ses doigts sur ses bras décharnés en répétant :

—Oui, il fut un temps, il fut un temps.

—Que veut-elle dire par ces mots : Il fut un temps? demanda le pacha à Mustapha.

—Ceci exige une explication, reprit le visir. Il est certain que cela veut dire quelque chose.

—Tu parles sagement, Mustapha. Frappons afin d'être admis.

Mustapha frappa à la porte de la cabane.

—Il n'y a ici rien à voler, cria la vieille femme; vous pouvez passer votre chemin. Et elle continuait à se dire :—Il fut un temps, il fut un temps.

Le pacha demanda à Mustapha de frapper plus fort. Mustapha se servit du manche de son poignard, et frappa à coups redoublés.

—Eh! eh! vous pouvez frapper tant que vous voudrez; maintenant les pantoufles du sultan ne

sont pas à la porte, dit la vieille femme. Oui, ajouta-elle, il fut un temps, il fut un temps.

—Les pantoufles du sultan, il fut un temps, s'écria le pacha; qu'est-ce que la vieille sorcière veut dire? Frappe encore, Mustapha.

Mustapha répéta les coups.

—Frappez, eh! eh! frappez. Ma porte est comme ma bouche, je l'ouvre quand cela me plaît, et je la tiens fermée quand cela me convient, comme je l'ai fait jadis. Il fut un temps, il fut un temps.

—Il y a déjà assez long-temps que nous sommes ici au moins, dit le pacha. Mustapha, je suis las d'attendre ainsi, je crois que le temps est venu d'ouvrir cette porte de force.

Mustapha mit son pied contre la porte, mais elle résista à ses efforts. —Je vais t'aider, dit le pacha; et reculant quelques pas il s'appuya contre la porte ainsi que Mustapha, et ils poussèrent avec une grande violence; elle s'ouvrit aussitôt, et ils roulèrent ensemble sur la terre de la cabane. La vieille femme jeta des cris, et sautant sur le pacha elle le prit à la gorge en répétant incessamment: Au vol! à l'assassin! au vol! à l'assassin! Mustapha courut au secours de son maître ainsi que les deux esclaves, lorsqu'ils entendirent du bruit. Ce ne fut qu'avec de grandes difficultés qu'on parvint à le débarrasser des griffes de la vieille sor-

cière. Le pacha voulait qu'on la sacrifiât sur-le-champ à sa colère.

— Lahnet beshitan ! maudit soit le vieux diable, s'écria-t-il ; voilà un joli traitement pour un pacha !

— Savez-vous, misérable femme, dit Mustapha, que vous avez pris à la gorge, et presque étranglé le seigneur de la vie, le pacha lui-même ?

— Bien, répondit la vieille femme avec calme ; il fut un temps, il fut un temps.

— Que voulez-dire par ces mots, vieille haquenée ?

— Je veux dire qu'il fut un temps où j'ai fait étrangler plus d'un pacha. Oui, murmura la vieille en se laissant tomber par terre, il fut un temps.

La colère du pacha s'apaisa peu à peu. — Mustapha, dit-il, que cette femme soit gardée à vue. Demain, dans l'après-midi, nous nous ferons expliquer la signification de ces mots étranges : il fut un temps. Croyez-moi, il y a là-dessous une bonne histoire, nous l'aurons d'abord ; et puis, ajouta-t-il à voix basse, sa tête après.

La vieille femme, entendant l'ordre de l'arrêter, répéta encore : — Ah ! très bien, il fut un temps. Les esclaves s'en emparèrent ; mais elle se défendit si vigoureusement avec ses dents et ses ongles, qu'ils se virent contraints à lui lier les pieds et

les mains ; ils la prirent alors sur leurs épaules et s'acheminèrent vers le palais, suivis de Mustapha et du pacha, ce dernier charmé de cette aventure. Le jour suivant, lorsque le divan fut terminé, la vieille reçut l'ordre de paraître en présence du pacha ; et comme elle refusa de marcher, elle fut amenée sur les épaules de quatre gardes et placée sur le plancher dans la chambre du conseil. — Comment osez-vous vous révolter contre les ordres sublimes ? dit Mustapha avec sévérité.

— Comment j'ose me révolter ! s'écria la vieille d'une voix chevrotante. Quel droit a le pacha de m'enlever de ma pauvre cabane ? que veut-il faire d'une vieille femme comme moi ? Ce n'est pas pour son harem, je pense.

A cette remarque, le pacha et Mustapha ne purent s'empêcher de rire. Ayant recouvré leur sérieux, Mustapha répondit : — On dirait, vieille sorcière, que tu n'as jamais entendu parler de la bastonnade.

— Vous vous trompez, visir, car je connais par moi-même le supplice de la bastonnade et celui de la corde.

— La corde ! saint Prophète, quelle imposture ! s'écria le pacha.

— Ce n'est pas un mensonge, dit la vieille en colère ; je l'ai dit, et la corde. Oui, il fut un

temps où j'étais jeune et belle. Et savez-vous pourquoi j'ai subi ce châtiment? Je vais vous le dire, c'est parce que je ne voulais pas tenir ma langue ; et croyez-vous que je veuille le faire maintenant que je suis une vieille sorcière? Oui, oui, il fut un temps.

— Heureusement, dit Mustapha, le pacha n'a point envie de vous ordonner de garder le silence. Il vous commande de faire le contraire, de parler.

— Et savez-vous pourquoi j'ai reçu la bastonnade? s'écria la vieille, je vais vous le dire : c'est parce que je ne voulais pas parler; et je ne parlerai pas maintenant, puisque je vois que vous désirez que je parle.

— Alors il paraît, dit le pacha, que la bastonnade a été aussi mal administrée que la corde. Nous faisons mieux les choses au Caire. Écoute-moi, vieille mère de Satan, je veux savoir ce que signifie cette expression qui est continuellement dans ta bouche : Il fut un temps.

—Cela signifie beaucoup de choses, c'est l'histoire de ma vie ; vous voulez que je la raconte?

— C'est cela, répondit Mustapha, commencez.

—Il faut me payer, elle vaut vingt pièces d'or.

— Prétends-tu faire des conditions à sa Sublime Hautesse? s'écria Mustapha. Si tu ne commences pas immédiatement, vieille femme, ta

carcasse sera jetée par-dessus les murailles afin que les chiens sauvages la mettent en pièces.

— Visir, j'ai vécu assez longtemps pour ne me fier à personne. Mon prix est de vingt pièces d'or comptées dans cette main tremblante, et avant que je commence; sans cela, *pas un mot.* Et la vieille femme croisa ses bras et regarda hardiment le pacha en face.

— Dieu est grand! s'écria le pacha. Nous verrons. A son signal bien connu, l'exécuteur fit son entrée; et saisissant les cheveux rares et blancs qui restaient encore sur la tête de la vieille femme, il leva son cimeterre, attendant le signe qui devait précéder le coup fatal.

— Frappez, frappez, pacha, s'écria la vieille femme avec ironie; je perdrai seulement une vie dont je suis lasse depuis longtemps. Mais vous, vous perdrez une histoire surprenante et que vous êtes impatient de connaître. Frappez, je dis pour la dernière fois : Il fut un temps, car bientôt le temps ne sera plus!

— Cela est vrai, Mustapha, j'avais oublié l'histoire. Quelle vieille furie entêtée! mais il faut que je sache l'histoire.

— Si cela convient à votre sagesse absolue, dit Mustapha à voix basse, ne serait-il pas mieux de compter à cette vieille avare les vingt pièces d'or quelle demande? Lorsque son histoire sera

terminée, il sera aisé de les lui reprendre en faisant tomber sa tête ; ce serait en même temps satisfaire à la demande de cette femme et à celle de la justice.

— Wallah thaïb ! C'est bien dit, par Allah ! vos paroles sont comme des perles. Comptez-lui les pièces d'or, Mustapha.

—Sa Hautesse le pacha, en considération de la crainte et de la timidité que vous avez manifestées en sa présence, ordonne que la somme vous soit comptée, dit Mustapha en retirant sa bourse de sa ceinture.—Murakas, retirez-vous, ajouta le visir en s'adressant à l'exécuteur, qui lâcha aussitôt la vieille femme et disparut. Mustapha compta les vingt pièces d'or et les montra à la vieille femme qui, après quelque hésitation, comme si elle pensait qu'on eût dû les lui apporter, se leva et fut les prendre. Elle les recompta, et rendit une des pièces qui était trop légère. Mustapha fit une grimace, mais il ne prononça pas un mot et la changea contre une autre.

—Par la barbe du Prophète! murmura le pacha, mais n'importe.

La vieille femme sortit de sa poche un chiffon sale, enveloppa les pièces d'or, les plaça dans sa ceinture; et arrangeant autour d'elle ses haillons, elle s'assit et parla ainsi :

— Pacha, je n'ai pas toujours vécu dans une

cabane. Ces yeux n'ont pas toujours été obscurcis, ni cette peau ridée et décolorée. Je n'ai pas toujours été couverte de haillons, et je n'ai pas toujours convoité l'or comme je viens de le faire maintenant. J'ai vécu dans des palais ; j'y ai commandé. J'ai dispensé la vie et la mort ; j'ai donné des provinces. Les pachas ont tremblé devant moi, il y en a plus d'un auquel j'ai envoyé le cordon, car j'ai été la favorite du grand sultan. Il fut un temps.

—Il faut qu'il y ait bien longtemps de cela, remarqua le pacha.

—Cela est vrai, répliqua la vieille femme ; mais je commence mes aventures.

HISTOIRE DE LA VIEILLE FEMME.

Je suis née en Géorgie, où les femmes, comme le sait Votre Hautesse, passent pour être plus belles que dans aucun autre pays, excepté en Circassie ; mais, suivant mon goût, les Circassiennes sont trop grandes et trop fortes pour entrer en comparaison avec nous. Je puis hasarder sans crainte mon opinion, car j'ai eu occasion de comparer entre eux quelques-uns des plus beaux échantillons des deux pays. Mon père et ma mère, sans être riches, jouissaient d'une certaine aisance. Mon père avait été janissaire au

service intime du sultan, et aussitôt qu'il eut amassé quelque argent, il retourna dans son pays, acheta une propriété et se maria. J'avais un frère, il avait trois ans de plus que moi; c'était un des plus beaux jeunes gens du pays. Malheureusement il avait une tache vineuse sur le cou, ressemblant un peu à une grappe de raisin, et que notre costume national ne lui permettait pas de cacher. Mon père désirant le faire entrer au service du sultan, le forma de bonne heure à tous les exercices guerriers. A quatorze ans, peu d'hommes auraient pu se mesurer avec lui dans l'art de manier un arc et de lancer le djerid, et, comme cavalier, il avait déjà atteint une grande perfection. Quant à moi, je suis certaine que j'étais destinée au sérail du sultan, car dès mon enfance j'avais la beauté d'une houri. Mon père était un homme qui ne se serait point fait scrupule de vendre ses enfants, pourvu qu'il en eût obtenu un bon prix. J'étais regardée comme la plus belle fille du pays, et je l'étais en effet. On prenait tous les soins possibles de ma taille, de mon teint; il ne m'était pas permis d'aider ma mère dans les soins domestiques, et c'était elle, d'après les ordres de mon père, qui me servait. On me passait toutes mes fantaisies, et en grandissant je devins aussi égoïste, aussi capricieuse que j'étais belle. Ne souriez pas, pacha; — il fut un temps.

Un jour, j'avais environ quatorze ans, j'étais assise devant une porte, lorsqu'un corps de cavalerie turque déboucha subitement d'un bois près de notre maison, et entoura notre habitation. Ces hommes venaient évidemment pour moi, car ils me demandèrent par mon nom, et menacèrent de réduire la maison en cendres si je ne leur étais livrée immédiatement. Notre habitation, située sur les confins du pays, avait été construite pour soutenir une attaque, et mon père, comptant sur l'assistance de quelques voisins, refusa d'obéir. Les troupes firent le siége de la maison; mon père, ma mère et les serviteurs furent tués; mon frère blessé grièvement, la maison pillée, incendiée; il n'en resta plus que les quatre murailles. Je fus, comme de raison, faite prisonnière ainsi que mon frère. Malgré sa blessure, il fut attaché sur un cheval, moi sur un autre, et quelques heures plus tard, nos ravisseurs avaient regagné leurs frontières. Un jeune homme, beau comme les anges, était le chef de la troupe, et je m'aperçus bientôt que toutes ses pensées, toutes ses attentions étaient pour moi. Il veillait sur moi avec la plus tendre sollicitude; lorsque nous nous arrêtions, il m'entourait de soins, et ne perdait aucune occasion de s'approcher de ma personne. J'appris par les discours des soldats, qu'il était le fils unique du grand visir de Constantinople. Il avait entendu

parler de ma beauté, m'avait vue, et avait offert à mon père une somme considérable, que ce dernier avait refusée; car son ambition était de me voir appartenir au sultan.

J'avais donc été enlevée de force; j'aurais pu aimer le beau jeune homme, bien qu'il fût le meurtrier de mon père et de ma mère; mais m'emmener de force, c'était ce qui blessait mon cœur, et je fis vœu de ne jamais écouter son amour, quoique je fusse aussi complétement en son pouvoir. Je n'avais pas encore prononcé une seule parole devant lui, et il me passa par la tête de faire semblant d'être muette. Nous arrivâmes au bout de trois semaines à Constantinople. Depuis que j'avais quitté mon pays, je n'avais pas vu mon frère; sa blessure était trop sérieuse pour lui permettre de voyager avec la même rapidité, et ce ne fut que bien des années plus tard que j'appris ce qu'il était devenu. On me conduisit dans la maison d'Osman-Ali, et l'on m'accorda quelques jours pour me reposer des fatigues de mon voyage; après quoi, comme je n'étais encore qu'un enfant, on entreprit de me donner des leçons de musique, de danse, de chant, et autres talents jugés nécessaires aux femmes du harem. Mais je tins fermement ma résolution, et l'on essaya en vain tous les moyens possibles de me faire parler; tout fut mis en œuvre, on me frappa, on me tortura en me pinçant;

je fus inébranlable, et l'on finit par conclure que j'étais née muette, ou que la frayeur m'avait fait perdre l'usage de la parole à l'époque du massacre de ma famille. Je restai dix-huit mois dans le harem d'Osman Ali, et je ne prononçai jamais un mot.

— Mashallah ! mais ceci est merveilleux ! s'écria le pacha ; une femme retenir sa langue pendant dix-huit mois ! Qu'est-ce qui peut croire une pareille chose ?

— Vous ne le trouverez pas merveilleux le moins du monde, répondit la vieille femme, lorsque vous vous rappellerez qu'on exigeait qu'elle parlât. — Une fois, une fois seulement, je faillis manquer à mon serment, deux des plus protégées parmi les favorites causaient ensemble devant moi.

— Je ne puis deviner, dit l'une, ce qu'Ali trouve de si séduisant dans cette petite mijaurée, pour en être aussi épris. Cette fille est fort laide ; sa bouche est grande, ses dents sont jaunes, et non seulement ses yeux n'ont aucune expression, mais chacun d'eux regarde d'un côté différent. Elle a une épaule plus haute que l'autre ; et ce qu'il y a de pis, c'est qu'étant muette, elle ne peut apprendre qu'à danser, ce qui ne sert qu'à montrer son vilain large pied.

— Tout cela est vrai, répondit l'autre ; elle n'est faite que pour être esclave, rouler ou battre des

tapis, faire bouillir du riz, et préparer notre café. Quelques coups de pantoufle sur le visage la remettraient promptement à sa place.

Je dois avouer qu'il me fut bien difficile de ne pas céder au désir de prendre ma revanche, et si la porte ne s'était pas subitement ouverte, je leur aurais prouvé que je savais en effet parler, car je ne me serais arrêtée que quand elles eussent été toutes les deux renfermées dans des sacs, et jetées dans le Bosphore. Mais je me contins, bien que mes joues brûlassent de rage, et que j'eusse posé plus d'une fois la main sur mon poignard enrichi de pierreries.

Osman-Ali me rendait souvent visite, mais il essaya aussi vainement que les autres de me faire parler. Un son rauque et guttural, c'était tout ce qu'il pouvait obtenir de moi pour manifester la peine ou le plaisir. Enfin, convaincu que j'étais muette, il me changea contre une belle Circassienne à un marchand d'esclaves. Il ne parla point de mon infirmité supposée, mais donna pour raison que j'étais trop jeune, et que j'avais besoin d'éducation. Aussitôt que le marché fut conclu et que le marchand eut reçu l'argent qu'Ali avait été obligé de donner en surplus de l'échange, on me dépouilla de mes habits et de mes ornements. Je fus mise dans une litière, et conduite dans la maison du marchand d'esclaves, bien fatiguée,

comme Votre Hautesse peut l'imaginer, d'avoir gardé le silence pendant un an et demi.

—Par la barbe du prophète! nous vous croyons sur ce point; brave femme, continuez.

—Oui, oui, je vais continuer. Vous pensez que les femmes n'ont ni courage ni âme; que cela soit ainsi; et ce que vous appelez persévérance dans votre sexe, vous le nommez obstination dans le nôtre.—Que cela soit ainsi! Il fut un temps.

Aussitôt que je fus dans la litière, j'appelai la femme qui m'avait reconduite jusqu'à la porte du harem.—Apprenez à Osman-Ali, lui dis-je, que maintenant que je ne suis plus son esclave, j'ai retrouvé ma langue; puis fermant mes rideaux je partis. Aussitôt que je fus arrivée, j'appris au marchand tout ce qui s'était passé et la raison pour laquelle Ali m'avait changée. Il fut enchanté d'avoir fait un si bon marché, et rit beaucoup de mon histoire. Il me destinait pour le sérail du sultan, et flatta beaucoup mon orgueil en me disant que je deviendrais bientôt la favorite; il me conseilla en même temps de profiter des maîtres qu'il avait l'intention de me donner. Pendant ce temps, Osman-Ali ayant reçu de l'esclave le message que je lui avais envoyé, entra dans une grande colère. Il vint chez le marchand pour le décider à me céder à lui; mais le rusé marchand d'esclaves lui dit que le kislar aga du sultan m'avait vue et qu'il lui avait ordonné de me garder pour le sérail im-

périal. Par ce mensonge, non seulement il se mit à l'abri des importunités d'Ali, mais encore de sa vengeance. Je suivis cette fois les conseils de mon maître, et en un an j'acquis des talents distingués. J'appris aussi à lire et à écrire, ainsi qu'à répéter des vers d'Hafiz, et d'autres poëtes célèbres. A dix-sept ans je fus offerte au kislar aga comme un prodige de beauté et de talents. Le kislar aga vint me voir et demeura surpris. Il prévit que je deviendrais immédiatement la favorite, et m'ayant entendue chanter et jouer de quelques instruments, il demanda ce qu'on voulait me vendre; c'était une somme énorme. Le kislar aga parla de moi au sultan, ajoutant qu'il n'avait jamais vu une perfection semblable, et l'informant en même temps de la demande exorbitante du marchand d'esclaves. Le sultan, qui s'ennuyait depuis quelque temps dans son sérail et désirait ardemment quelque nouveauté, ordonna que la somme fût payée, et je fus conduite au sérail dans une litière royale.

J'étais flattée, je l'avoue, d'appartenir au sultan; ma fierté se révoltait à l'idée d'être esclave, et si j'étais forcée de l'être, au moins je voulais être celle du premier homme de l'empire. Je nourrissais la pensée de le soumettre à mes pieds, l'esclave gouvernerait le maître, et ce maître était le dispensateur de la vie et de la mort, des hon-

neurs et de la disgrâce. Je m'étais arrangé un plan de conduite, et les poëtes que j'avais lus ne m'avaient que trop bien instruite. Convaincue qu'un peu de caprice captiverait par sa nouveauté celui qui était habitué à une obéissance passive, je n'imposai aucun frein à mon caractère habituel.

Le second jour après mon arrivée, le kislar aga m'informa que le sultan avait l'intention de m'honorer d'une visite et que le bain et les ajustements étaient préparés. Je répondis que je m'étais baignée le matin même et que je n'avais pas l'intention de prendre un second bain; que quant aux habits et aux joyaux, je n'en avais pas besoin, et que j'étais prête à recevoir mon seigneur et maître le sultan, lorsqu'il lui plairait de venir. Le kislar aga ouvrit les yeux d'étonnement; mais ne voulant point user de violence avec une femme qui, dans son opinion, devait devenir favorite, il fut rapporté au grand seigneur ce qui s'était passé. Le sultan, comme je l'espérais, fut plus amusé de la nouveauté du fait qu'offensé du manque de respect. — Comme elle voudra, répondit-il; il paraît que cette Géorgienne a une grande opinion de ses charmes.

Dans la soirée le sultan parut. Je me prosternai à ses pieds, car je ne voulais pas montrer trop d'indépendance dès la première fois. Il me releva et parut ébloui de mes charmes.

— Vous aviez raison, Zara, me dit-il; aucun bijou, aucun ornement n'aurait pu ajouter à la splendeur de votre beauté.

— Pardonnez-moi, ô mon gracieux seigneur, lui répondis-je; mais si votre esclave doit vous plaire, que ce soit par ses charmes naturels seulement. Si j'ai le bonheur d'obtenir longtemps votre faveur, je m'ornerai de ces joyaux qui doivent distinguer l'élue du maître; mais comme postulante je les ai rejetés; car qui peut prévoir si dans quelques jours je ne serai pas abandonnée pour une autre plus digne de votre préférence?

Le sultan fut ravi de cette excuse, et je dois avouer qu'il me plaisait aussi. C'était un homme d'environ quarante ans, très beau et fort bien fait; mais je fus encore plus flattée de voir que ma conversation lui plut au point de lui faire oublier l'heure; il se retira beaucoup plus tard qu'il n'en avait l'habitude. Cette conduite me promettait une influence qui aurait pu survivre à mes charmes. Mais pour ne point fatiguer Votre Hautesse par des détails, je vous dirai tout d'un coup que le sultan ne pensa plus qu'à moi. Non seulement mes charmes personnels, mais la variété de mes talents, l'originalité de mon esprit, que je savais rendre naturel, mais dont les saillies étaient en général préparées d'avance, l'entourèrent d'une si complète séduction, que, loin de se fatiguer par

la possession, sa passion augmentait chaque jour.

— Tout cela peut-il être vrai? observa le pacha en regardant l'objet hideux et ridé qui était devant ses yeux. Qu'en dites-vous, Mustapha.

— O pacha! nous ne savons pas encore son histoire. La mère de notre esclave fut jadis la plus belle des femmes, du moins je l'ai entendu dire à mon père. Elle est encore dans notre harem, et..... pouah...., ajouta Mustapha en faisant un geste de dégoût.

— C'est vrai, bon visir, c'est vrai; rappelez-vous, pacha, ce que je vous ai dit: Il fut un temps.

Le pacha fit un signe d'assentiment et la vieille femme continua.

— Sûre de l'affection du sultan, je me permis de plus grandes libertés, non pas avec lui, mais avec les autres personnes qui m'entouraient; car je savais qu'il rirait des tours que je jouerais à ses dépendants, mais qu'il ne serait pas également satisfait d'un manque de respect à son égard. Les habitants du sérail devinrent les objets de mes caprices et de mon amusement. Bien loin de l'empêcher de faire attention aux autres femmes du harem, je faisais leur éloge en sa présence, et j'en retenais souvent dans mon appartement lorsque je savais qu'il devait venir me rendre visite, et qu'il

eût voulu être seul. Je ménageais en général une petite querelle tous les mois, pour retremper son amour. En un mot, le sultan devint mon esclave, et moi j'éprouvais en même temps un grand attachement pour lui. Mon pouvoir était bien connu. Les présents que je reçus de ceux qui avaient besoin de mes bons offices sont incalculables. Je n'en conservais aucun, mais je les envoyais au sultan, en retour de ceux qu'il m'offrait continuellement. Cette indifférence de ma part, pour tout ce qui touche en général la vanité des femmes, augmentait encore son estime pour moi.

— Par le saint Prophète! vous me semblez aimer passablement l'or aujourd'hui, observa le pacha.

— Il fut un temps, répondit la vieille femme, je ne parle pas du présent.

Pendant deux ans je goûtai l'existence la plus fortunée. Le sultan désirait passionnément que je lui donnasse un héritier; ce bonheur me fut refusé et fut cause de ma perte. La sultane mère et le kislar aga, que j'avais offensés l'un et l'autre, étaient infatigables dans leurs efforts pour miner mon pouvoir; l'univers entier, je puis le dire, était exploré pour trouver une femme dont les perfections pussent arracher le sultan de mes bras. Au lieu de déjouer leurs complots, comme j'aurais pu le faire, je m'amusais de leurs vaines

tentatives. Si j'avais demandé la tête laineuse de l'un et empoisonné l'autre, j'aurais agi sagement. Si je les tenais aujourd'hui..... mais je fus une sotte, cela ne peut être réparé. Il fut un temps.

La passion dominante du sultan, comme celle de la plus grande partie des hommes, c'était la vanité, maladie qui se montre sous mille symptômes différents. Il était fier de ses avantages physiques, et il avait raison, car sa beauté était parfaite ; il n'avait qu'une petite imperfection que j'avais découverte, une loupe à peu près grosse comme un œuf de pigeon sous le bras gauche. Je ne lui avais jamais appris que je m'en étais aperçue ; mais dans un moment d'impatience la prudence m'abandonna.

Le kislar aga avait enfin découvert une esclave circassienne qui, croyait-il, devait convenir à ses desseins ; elle était superbe, et il y avait déjà plus de deux ans que je captivais l'affection du sultan. Les hommes sont changeants, je le savais ; mais l'influence que j'ambitionnais le plus de conserver, était celle que j'avais obtenue sur son esprit. Je m'inquiétais peu de ses attentions envers les autres femmes. Je pensais, qu'ainsi que l'oiseau privé qui fuit hors de sa cage, et qui après avoir voltigé pendant quelque temps est bien aise de revenir se percher dans son ancienne demeure, le sultan reviendrait toujours près de moi. Je ne

le fatiguais donc jamais de pleurs ni de reproches, mais je le ramenais par des sourires et de la bonne humeur. Je croyais que la nouvelle arrivée ne le retiendrait loin de moi que peu de temps, et il fut quinze jours sans entrer dans mon appartement. Je n'avais jamais été si longtemps sans le voir, et je me sentais mal à l'aise. Il vint me voir un matin, et je lui demandai de souper avec moi; il y consentit, et j'invitai trois ou quatre des plus belles femmes du sérail, parmi lesquelles se trouvait l'objet de son nouvel attachement. Je croyais prudent d'agir ainsi, pour lui prouver que je n'étais pas mécontente. J'espérais que les charmes de la Circassienne seraient affaiblis par ceux de femmes égales en beauté, et auxquelles l'abandon donnait une apparence de nouveauté. La Circassienne était sans contredit remplie de charmes; mais, sans la moindre vanité, elle ne pouvait aucunement se comparer à moi; j'ignorais encore si ses talents et son esprit la rendaient une rivale redoutable. Le sultan parut, je fis tous mes efforts pour plaire; mais, à ma grande mortification, je fus négligée. Toutes les attentions furent prodiguées à ma rivale; de son côté elle témoignait son admiration pour le sultan par le respect le plus profond et l'adulation la plus vile, ce que je lui avais toujours refusé. Il y attachait d'autant plus de prix, qu'il n'y était

plus habitué. A la fin je fus traitée d'une manière si insultante, que la patience m'échappa, et je résolus de me venger. J'offris une pomme au sultan. — Mon seigneur veut-il accepter ce fruit des mains de son esclave? lui dis-je; la forme n'est-elle pas extraordinaire? elle me rappelle la loupe qui existe sous le bras de Votre Hautesse.

Le sultan rougit de colère.

— Oui, repris-je en riant, vous savez bien ce que je veux dire.

— Silence, Zara! s'écria le sultan d'une voix forte.

— Pourquoi garderais-je le silence, mon seigneur? n'ai-je pas dit la vérité?

— C'est un mensonge, et je veux que vous le rétractiez.

— Sultan, je ne nierai jamais la vérité, mais je puis me taire si vous l'ordonnez.

— Votre esclave peut assurer que c'est une calomnie, hasarda ma rivale.

— Silence, misérable! ajoutai-je; votre fausseté vous rend indigne de l'honneur que vous avez obtenu.

— Je vous répète encore de vous taire, Zara, ou vous ressentirez mon indignation.

Mais la colère m'avait gagnée, et je répondis : — Vous savez, seigneur, que j'ai su garder le silence pendant dix-huit mois, je pourrais donc me

taire si je le voulais; mais rien ne m'empêchera de parler lorsque je le veux. Aussi j'ai dit la vérité, je ne rétracterai point mes paroles.

Le sultan était pâle de rage, et ma vie ne tenait qu'à un fil, lorsque la Circassienne dit avec malice : — La bastonnade lui ferait du bien.

— En effet, répondit le sultan en frappant dans ses mains.

Le kislar aga parut aussitôt, prêt à obéir aux ordres du sultan. L'exécuteur du harem et deux esclaves m'étendirent à terre; je ne fis aucune plainte, aucune résistance. On m'ôta mes pantoufles enrichies de pierreries, et tout fut préparé pour l'ignoble châtiment.

— Zara, voulez-vous vous rétracter? dit le sultan d'une voix solennelle.

— Non, seigneur, je ne le veux pas; je répète que vous avez une loupe sous votre bras gauche.

— Frappez, s'écria le sultan dans un paroxisme de rage. Les bambous tombèrent, et je reçus une douzaine de coups. Je les reçus sans proférer un cri; mon cœur était plus ulcéré que mon corps.

— Maintenant, voulez-vous vous rétracter? dit le sultan d'une voix émue.

— Jamais; je vous prouverai qu'une femme a plus de courage que vous ne pouvez vous l'imaginer. Je puis mourir de douleurs sans que ma rivale ait le plaisir de m'entendre gémir. Je n'ai ja-

mais hésité devant la vérité; vous savez que je ne mens pas, et cette vile esclave assise près de vous sait aussi bien que moi que vous avez une loupe sous le bras gauche. Je sentais que je m'évanouissais, et ma voix était faible et tremblante.

— Continuez, dit le sultan.

Lorsque j'eus reçu le trentième coup, je perdis entièrement connaissance; le sultan donna ordre d'arrêter.

— Zara, me dit-il, vous êtes suffisamment punie de votre obstination; mais je ne l'entendais pas, et lorsqu'il s'aperçut que j'avais perdu l'usage de mes sens, son cœur s'attendrit; il sentit combien il avait été cruel. La Circassienne s'approcha de lui; il lui ordonna d'une voix de tonnerre de sortir, et me confia aux soins des autres femmes, qui me portèrent sur un sofa, et me firent revenir à la vie. Lorsque j'eus repris mes sens, je me trouvai seule avec le sultan.

— Oh! Zara, me dit-il les larmes aux yeux, pourquoi m'avez-vous ainsi poussé à bout, pourquoi tant d'obstination ?

— Seigneur, répondis-je d'une voix faible, abandonnez votre esclave, et retournez vers celle qui peut ployer sa langue au mensonge. Je vous ai déplu, mais je ne vous ai jamais trompé; je vous ai toujours aimé avec la fidélité la plus sincère. Maintenant que vous savez ce que je puis souffrir

plutôt que de faire un mensonge, vous pouvez croire à la vérité de mes paroles. Prenez ma vie, seigneur, et je vous bénirai ; car j'ai perdu votre amour, et votre amour m'était plus cher que la vie.

— Ah! Zara, répondit le sultan, je vous aime plus que jamais.

— Je suis bien aise de vous entendre parler ainsi, seigneur, quoique je ne sois plus à vous, et que je ne puisse plus vous appartenir, je n'en suis plus digne. Ma personne a été souillée par le contact des esclaves d'Éthiopie, dégradée par la main de l'exécuteur et par un châtiment qui n'est dû qu'aux félons. Je vous demande comme une dernière preuve de tendresse de prendre une vie qui est pour moi un fardeau.

Tout despote qu'il était, le sultan fut ému ; il était humilié d'avoir cédé à sa colère, et il avait repris toute sa passion pour moi ; il me supplia de lui pardonner, versa des larmes sur mes souffrances, baisa mes pieds enflés, et s'humilia à un tel point devant moi, que mon âme fut attendrie, car je l'aimais toujours tendrement.

— Zara ! s'écria-t-il enfin, ne voulez-vous pas me pardonner ?

— Seigneur, me suis-je jamais montrée jalouse? Le véritable amour est au-dessus de la jalousie. Ce soir, pour vous plaire, quoique vous me né-

gligeassiez depuis longtemps, n'ai-je pas invité votre nouvelle favorite ? En retour je fus insultée par votre froideur et par vos attentions étudiées à son égard. Je fus piquée, je l'avoue, et je m'en vengeai, car je ne suis qu'une femme. J'eus tort; mais ayant dit la vérité, j'eus raison ensuite de ne point la rétracter. Maintenant que vous m'avez dégradée, maintenant que vous m'avez rendue indigne de vous, vous demandez que je vous pardonne!

— Oui, je vous le demande à genoux, Zara!

— Voilà mes bijoux, seigneur, je n'ai pas d'autre bien que ce que j'ai reçu de vous comme présents, votre trésorier le sait bien. Prenez-les, seigneur, et offrez-les à celle que vous aimez, ils la rendront plus belle à vos yeux, et ils me sont inutiles à présent. Allez la rejoindre, et dans quelques jours vous aurez oublié que la malheureuse Zara, l'objet de vos froideurs et de vos mépris, ait jamais existé. Après avoir prononcé ces mots, je fondis en larmes, je souffrais de le quitter; car, qu'est-ce qu'une femme ne pardonnerait pas à l'homme qui a obtenu ses faveurs, et qui possède son amour?

— Que puis-je faire pour vous prouver mon repentir? Dites-le-moi, Zara. Je vous ai suppliée, que puis-je faire de plus?

— Seigneur, effacez toutes les traces, tout sou-

venir de ma dégradation. Ne fus-je pas frappée par deux vils esclaves qui vont me rendre la fable de la ville ? N'ai-je pas été renversée sur terre par l'exécuteur du harem ? Ces bras qui ont entouré avec amour le maître du monde, n'ont-ils pas été attachés par lui ?

Le sultan frappa des mains et le kislar aga parut.

— La tête des esclaves et celle de l'exécuteur qui ont infligé le châtiment, s'écria le sultan.

Une minute plus tard le kislar aga reparut, il voyait que je l'emportais encore et tremblait pour sa vie. Il montra trois têtes l'une après l'autre, et les replongea dans le sac rempli de sciure de bois dans lequel elles avaient été apportées.

— Êtes-vous satisfaite, Zara ?

— Oui, pour moi, mais non pas encore pour vous. Qui est-ce qui vous a persuadé de renoncer à votre dignité et de vous abaisser jusqu'au point de suivre les instigations de la méchanceté ? Qui est-ce qui vous a conseillé la bastonnade ? Comme femme, je suis trop fière pour être jalouse d'elle, mais comme amie de votre dignité et de votre réputation, je ne puis consentir à laisser près de vous un aussi dangereux conseiller. Vos femmes, vos omras, vos princes, seront à sa merci. Votre trône sera renversé, si vous la laissez ainsi prendre avantage de son pouvoir.

Le sultan hésita.

— Sultan, vous pouvez choisir ; si elle existe demain, je serai morte ; vous savez que je n'ai jamais menti.

Le sultan frappa de nouveau dans ses mains.

— Sa tête, dit-il en hésitant, lorsque le kislar aga parut. Le kislar aga attendit un instant, afin de s'assurer s'il ne serait point rappelé ; car, avec les despotes, une exécution trop prompte est presque aussi dangereuse qu'un délai. Il lut dans mes yeux, que si ce n'était pas la tête de ma rivale, ce serait la sienne à lui ; il quitta l'appartement, et quelques minutes après il apporta, la tenant par ses longues tresses, la tête de la belle Circassienne.

J'arrêtai mes yeux sur ses traits encore empreints d'effroi, et je fus satisfaite. Je fis un signe de la main, et le kislar aga sortit.

— Maintenant, Zara, me pardonnez-vous ? Croyez-vous que je vous aime sincèrement ? ai-je obtenu mon pardon ?

— Oui, seigneur, je vous crois, je vous pardonne tout, et maintenant.... je vous permets de vous asseoir près de moi et de baigner mes pieds.

— Depuis ce jour je repris mon empire, et mon pouvoir devint plus despotique que jamais. J'insistai pour qu'il me permît de refuser ses visites, lorsqu'il ne me conviendrait pas de le recevoir : et lorsque je m'imaginais qu'il y avait le plus léger

degré de satiété de sa part, il était certain de ne point avoir l'entrée de mon appartement pendant quinze jours. Je devins le dépositaire de ses secrets et le régulateur de ses actions. Mon pouvoir était illimité, je n'en abusai jamais. Je l'aimais et son bonheur et sa gloire étaient les seuls guides de ma conduite.

— Mais je suppose que Votre Hautesse est fatiguée, et maintenant que je vous ai dit que j'avais souffert la bastonnade, vous attendrez peut-être jusqu'à demain pour l'histoire de la corde.

— Je crois que la vieille femme a raison, dit Mustapha en bâillant. Il est tard. Est-ce le bon plaisir de Votre Hautesse qu'elle revienne demain soir ?

— Je le veux bien, mais que la vieille femme soit en charte privée, vous m'entendez.

— Sur ma vie, les ordres de Votre Hautesse seront exécutés; éloignez cette femme de la sublime présence de notre seigneur!

— Il me semble, dit le pacha à Mustapha, que l'histoire de cette vieille femme peut être vraie, la description du sérail est complète : commandant un jour, battue le jour suivant.

— Qui peut douter de ces faits, Votre Hautesse? Le souverain seigneur les dispense comme il le juge à propos.

—C'est vrai, il pourrait m'envoyer le fatal lacet demain.

— Qu'Allah nous en garde!

—Je prie avec vous; mais la vie est incertaine, c'est notre destinée; par exemple, vous êtes mon visir aujourd'hui, et qu'est-ce que vous pouvez être demain?

— Ce que décidera Votre Hautesse, répondit Mustapha qui n'aimait pas beaucoup le tour que prenait la conservation. Ne suis-je pas votre esclave, la boue qui est sous vos pieds, et ne me soumettrai-je à votre bon plaisir ainsi qu'à ma destinée?

— C'est bien dit. Ainsi ferai-je, si le calife m'envoie un capitan badji, qu'Allah m'en préserve! mais il y a un Dieu, et Mahomet est son Prophète.

— Amen, répondit Mustapha. Votre Hautesse veut-elle boire de l'eau du giaour?

— Oui, en vérité, car, que dit le Prophète, nous sommes joyeux aujourd'hui, et nous mourons demain.

— Dieu préserve! cette vieille femme a vécu long-temps, pourquoi n'en ferions-nous pas autant?

—Je ne sais pas, mais elle a eu la corde autour de son cou, et elle n'est pas morte : nous ne serions peut-être pas aussi heureux.

— Puissions-nous ne l'avoir jamais, et nous échapperons, ô pacha!

— C'est vrai, donnez-moi la bouteille.

CHAPITRE X.

Dans la soirée suivante, la vieille femme fit son entrée sans élever aucune difficulté comme le jour précédent; elle prit un siége devant le pacha et continua ainsi :

— Comme je le disais hier à Votre Hautesse, ma faveur était au comble près du sultan, qui m'avait faite sa confidente. Il m'avait souvent parlé des services distingués d'un jeune séraskier qu'il avait nommé depuis peu capitan pacha, pour combattre dans le nord, contre une nation barbare, appelée Sclavons ou Russes. J'avais une grande curiosité de voir ce guerrier, car ses exploits et ses succès étaient constamment le sujet des

éloges du sultan. Ce dernier lui avait envoyé comme présent une esclave géorgienne qui avait été favorite avant mon arrivée, et qui ne m'avait jamais pardonné de l'avoir supplantée. Un jour j'obtins la permission de rester derrière le rideau, dans la salle du divan, pour voir ce personnage célèbre. Il avait une fort belle taille, et son visage était également parfait. Ses formes extérieures étaient ce que j'imaginais d'un héros. Tandis que je le regardais, il détourna la tête et j'aperçus, à ma grande surprise, une tache vineuse sur son cou, ce qui m'avertit aussitôt que j'avais retrouvé mon frère. Enchantée de cette rencontre, je me retirai aussitôt que l'audience fut terminée, et lorsque le sultan vint me voir, je lui appris la découverte que j'avais faite. Le sultan parut content de cette information, et le jour suivant, envoyant chercher mon frère, il lui adressa quelques questions relatives à sa famille et à son enfance, qui se rapportèrent parfaitement à ce que je lui avait déjà dit; il l'accabla de nouveaux honneurs et le congédia. Je fus heureuse d'avoir retrouvé mon frère, et surtout de l'avoir retrouvé digne de l'estime du sultan. Je regardais cette rencontre comme une circonstance avantageuse ; mais comme les mortels sont aveugles! mon frère fut la cause de ma disgrâce et de mon éternelle séparation d'avec le sultan. J'ai parlé à Votre Hautesse de l'es-

clave qui m'avait précédée dans les affections du sultan, et qu'il avait envoyée en présent à mon frère. Cette femme, bien qu'elle eût toujours fait semblant de m'aimer, était au fond ma plus dangereuse ennemie; elle était très belle et fort habile, et elle obtint bientôt une grande influence sur mon frère. Cependant elle ne l'aimait pas, son seul sentiment était le désir de se venger de moi. Mon frère avait si souvent conduit les troupes à la victoire, qu'il avait sur elles le plus grand pouvoir. Égaré par leurs suggestions et sa propre ambition qui, comme la mienne, était sans bornes, il fut entraîné à conspirer contre son maître, dans l'intention de le détrôner et de se mettre à sa place. Il avait confié ses plans à sa nouvelle favorite, et elle résolut de regagner la faveur du sultan, en me faisant entrer dans la conspiration, et en communiquant ensuite au grand-seigneur le danger qui le menaçait. Elle proposa à mon frère de m'informer de ses intentions, l'assurant que, suivant toute probabilité, je l'assisterais; mais que dans tous les cas, si je ne me joignais pas à lui, mon influence pourrait le sauver. Il refusa pendant quelque temps de suivre ses conseils; mais lorsqu'elle lui fit remarquer que si la conspiration était découverte, comme sa sœur je partagerais certainement son sort, et qu'elle savait que je n'avais jamais oublié la bastonnade que

j'avais reçue, et que je n'attendais qu'une occasion favorable pour m'en venger, il consentit enfin à me faire part de ses projets. Mon frère avait reçu la permission de venir me voir, et il me dévoila tous ses plans. Je frémis d'horreur, et je lui montrai toute son ingratitude et sa folie; je le suppliai de renoncer à ses coupables projets. Convaincu que j'étais sincèrement attachée au sultan, il parut convenir de la justesse de mes remarques, me confessa ses torts, et me promit d'abandonner à jamais ses infâmes desseins. Je le crus sincère, et je versai des larmes de joie en le remerciant d'avoir cédé à mes instances; nous nous séparâmes, et bientôt je ne pensai plus à cet incident.

Mais mon frère n'avait pas la pensée d'abandonner ses projets; dans le fait il était trop profondément engagé pour rester le maître de ses actions. La conspiration fit de rapides progrès, et lorsqu'elle fut prête d'éclater, la Géorgienne en instruisit le sultan et me dénonça ainsi que mon frère comme les principaux complices.

Un matin, comme j'étais assise dans mon appartement, arrangeant sur un plateau des présents que je destinais à mon seigneur et maître, je fus surprise de voir entrer brusquement le kislar aga, accompagné de gardes qui me saisirent sans explication et me conduisirent dans la

chambre du conseil où le sultan et toutes les autorités de l'État étaient réunis. Il me vint aussitôt à l'esprit que mon frère m'avait trompée. Pâle d'anxiété, mais en même temps remplie d'un sentiment de joie de ce que le complot avait été découvert, j'entrai dans le divan où j'aperçus mon frère entre les mains des gardes. Il avait été saisi dans le divan, car sa popularité était si grande que s'il eût été arrêté dans la ville, non seulement il aurait pu échapper, mais peut-être il aurait pu mettre ses projets à exécution. Ses bras étaient croisés sur sa poitrine, et il avait un air si hautain que je pensai un instant qu'il pouvait être innocent, et qu'il avait, comme il me l'avait promis, abandonné ses projets de rébellion.

Je me retournai vers le sultan dont les yeux étaient fixés sur les miens; la colère se lisait sur son front.—Zara, dit-il, votre frère est accusé de trahison, vous êtes aussi accusée d'avoir pris part à la conspiration. Répondez-moi, saviez-vous quelque chose de ses projets ?

Je ne savais comment répondre à cette question, car je ne voulais pas faire un mensonge. Je connaissais bien en effet ses intentions, mais comme il avait nié l'accusation, on ne pouvait espérer qu'il serait condamné par la bouche de sa propre sœur. Peut-être, comme je vous l'ai déjà dit, avait-il renoncé à ses projets, peut-être ne pouvait-on

rien prouver contre lui. Ma réponse eût été le signal de sa mort, je ne pouvais donc donner aucune explication satisfaisante et je répondis : — Si mon frère s'est rendu coupable de rébellion contre son souverain, qu'il soit puni ! Quant à moi, Seigneur, je ne me suis jamais rendue coupable contre vous.

— Répondez à ma question, Zara, connaissiez-vous quelque chose du complot ? Oui ou non ; dites non et j'ajouterai foi à votre parole.

—Votre esclave n'est jamais entrée dans aucun complot contre vous, Seigneur ; je ne puis rien vous répondre de plus.

—Allons, l'accusation est exacte, et Zara, Zara elle-même est coupable ! s'écria le sultan en se tordant les mains de désespoir. Oh ! dans ma situation put-on jamais trouver un véritable attachement, puisque Zara...Zara elle même est coupable.

—Non, non, Seigneur, criai-je en fondant en larmes, Zara n'est pas coupable. Zara dit la vérité et l'a toujours dite, elle la dira toujours, je puis le dire hardiment ; mais ne m'adressez pas d'autre questions.

Le sultan me regarda pendant quelques minutes et consulta ses visirs qui se tenaient des deux côtés du trône les bras croisés. Le grand visir prit la parole.—Ceux qui connaissent un complot, en

se rendant coupables de non-révélation, participent au crime.

—Cela est vrai, on ne peut plus vrai. Zara, pour la dernière fois, je vous demande si vous avez eu connaissance du complot. Je ne veux pas être joué plus longtemps; une réponse claire, ou...

—Je ne puis pas répondre à cette question, Seigneur.

—Zara, si vous tenez à la vie, répondez immédiatement, s'écria le sultan avec violence. Mais je ne répondis pas.

L'amour du sultan l'engagea deux fois à répéter la même question, mais je gardai le silence.

Il leva sa main et je fus saisie par les muets, qui entourèrent mon cou du cordon; tout était prêt, ils attendaient le dernier signal pour serrer le lien fatal.

—Une fois encore, voulez-vous répondre, Zara, ou me braver jusqu'à la mort?

—Sultan, je vais en effet parler avant de mourir; mais je veux seulement vous assurer de ma fidélité et de mon amour dans mes derniers moments, et vous dire que je vous pardonne ce que, lorsque la vérité sera connue, vous ne vous pardonnerez jamais à vous-même. Un moment encore. Laissez-moi ôter cette chaîne d'or de mon cou, maintenant entouré de l'instrument du supplice. Vous me l'avez offerte lorsque vous

fûtes convaincu de mon attachement et de mon amour. Prenez-la, sultan, et lorsque vous trouverez une femme aussi fidèle, aussi sincère que Zara, donnez-la-lui; mais jusque là, portez-la en mémoire de moi. Maintenant, permettez-moi de jeter un voile sur ces traits sur lesquels vos yeux se sont toujours reposés avec amour, afin que, lorsque je serai morte, vous les rappeliez à votre souvenir comme vous aviez l'habitude de les voir, et non pas défigurés par les convulsions de la souffrance. Mon seigneur, mon cher et honoré seigneur, adieu! Le sultan était profondément touché; il détourna la tête et couvrit son visage d'une de ses mains, tandis que, dans son désespoir, il laissa tomber l'autre.

Bien que ce ne fût point un acte fait avec intention, le mouvement de cette main fut regardé comme le signal de ma mort. Le lien fut serré, il entra dans la chair et coupa profondément ce cou jadis aussi beau, aussi blanc, aussi uni que le marbre de Paros. Pendant les premiers moments, la torture fut insupportable; mes yeux sortirent de leur orbite, ma langue pendit hors de ma bouche, le feu sembla brûler mon cerveau, et toute connaissance m'abandonna.

—Staffir Allem! Dieu me pardonne! mais vous riez à notre barbe, vieil épouvantail? Que pensez-

vous de cela, Mustapha? continua le pacha. Cette histoire est un composé de mensonges.

—Mensonges! s'écria la vieille femme; des mensonges! vous me dites que ce sont des mensonges! Bien, bien, il fut un temps!... Pacha, après tout ce que j'ai souffert pour avoir dit la vérité toute ma vie, il est dur, dans ma vieillesse, de m'entendre dire que je mens : mais vous serez convaincu. Et la vieille femme porta sa main tremblante à la peau ridée de son cou; et en écartant les plis, elle montra une marque bleu et profonde qui l'entourait comme un collier. Maintenant, êtes-vous convaincu?

Le pacha fit un signe de tête à Mustapha, comme s'il était convaincu, puis il dit : Vous pouvez continuer.

—Oui, je vais continuer, mais je vous avertis, pacha, que si vous doutez une fois encore, je vous rendrai vos vingt pièces d'or, et je fermerai la bouche. J'ai prouvé ce que je pouvais faire étant jeune, et je suis devenue encore plus obstinée depuis que je suis vieille.

—Cela n'est point un mensonge, fit observer Mustapha. Continuez vieille femme, et nous ne vous interromprons plus.

Mon frère, qui avait surveillé tous les mouvements du sultan, et qui avait pris la résolution de tout révéler pour me sauver, n'eut pas plus

tôt aperçu la fatale méprise, qu'il poussa un grand cri, et essaya de s'arracher des mains de ses gardes. Rendu à lui-même par ce cri, le sultan leva la tête, et s'aperçut de ce qui avait eu lieu. En un bond, il s'élança de son trône, et vint tomber à mes pieds dans l'agonie du désespoir. Les muets se hatèrent d'arracher la corde; mais, suivant toute apparence, j'étais morte.

— Oui, sultan, vous pouvez vous livrer au désespoir, s'écria mon frère; vous aurez raison, vous avez immolé celle qui a dit avec vérité, à ses derniers moments, qu'elle était aussi fidèle que sincère. J'avoue la conspiration; je lui avais fait part de mes intentions, et elle croyait qu'elle était parvenue à m'en dissuader, car je lui avais promis par *les Trois* de renoncer à mes desseins. Elle nous a été fidèle en même temps à tous les deux, car elle croyait que, bien qu'accusé, j'étais absous de mon crime par le repentir.

Le sultan regarda mon frère, mais ne fit aucune réponse. Il m'embrassa, pleura et demanda des secours. Je fus reconduite dans mes appartements, et quelque temps après les médecins parvinrent à me rendre la vie; mais je fus pendant plusieurs jours sans recouvrer l'usage de mes facultés. On me prodigua les plus grands soins. Un soir, me sentant assez de force pour parler, je demandai à mes esclaves ce qui était arrivé;

elles me racontèrent que les muets, qui s'étaient mépris sur le signal, avaient été empalés, et que les janissaires s'étaient soulevés, et avaient demandé mon frère, dont l'exécution avait éte suspendue par le sultan ; mais qu'un mouvement ayant eu lieu, mon frère avait été exécuté par ordre du grand-visir ; que sa tête avait été jetée aux troupes rebelles qui s'étaient dispersées, et avaient été rappelées à l'ordre depuis que quelques centaines de rebelles avaient été étranglés. Je détournai la tête à cette nouvelle, car j'aimais sincèrement mon noble frère, qui n'avait été qu'égaré. Ce mouvement m'occasionna une douleur inexprimable, causée par la profonde blessure que j'avais au cou.

Le jour suivant, je me levai, afin de pouvoir contempler dans une glace l'altération qui avait eu lieu sur mon visage. Elle était bien grande : il y avait une espèce de contorsion dans mes traits, qui ne devait jamais être effacée. Je sentis que le sultan pourrait toujours avoir de l'estime pour moi, mais que je ne pouvais plus espérer la même influence, résultant d'un amour sans partage. Le cœur gonflé de chagrin, je me rejetai sur ma couche, et je songeai à l'avenir. Je réfléchis aux bases incertaines sur lesquelles les affections d'un despote sont posées, et je résolus de le quitter ; cependant je l'aimais encore en dépit de toutes

ses cruautés, mais mon parti était irrévocablement pris. Pendant six semaines je refusai de voir le sultan, quoiqu'il s'informât chaque jour de mes nouvelles, et qu'il m'envoyât de magnifiques présents. Au bout de ce temps, je fus rétablie, et les seules marques que je conservai, furent une légère ride sur le cou, et la raie bleue et profonde que j'ai montrée tout à l'heure à Votre Hautesse.

La première fois que le sultan me vit, il fut très affecté. — Zara, dit-il avec désespoir, je vous jure, par le Prophète, que je n'eus point l'intention de donner le fatal signal.

--Je vous crois, Seigneur, répondis-je avec calme.

— Je ne voulais pas non plus que votre frère fût exécuté, et je voulais obtenir votre pardon en lui accordant sa grâce.

— Ce fut un traître, Seigneur, et un ingrat; il mérita la mort; que tous ceux qui lui ressemblent périssent!

— Zara, puis-je encore obtenir mon pardon?

— A une condition, seigneur; jurez-vous de me l'accorder?

— Je le jure par Allah!

— C'est que vous me ferez conduire dans mon pays.

Pour ne point fatiguer Votre Hautesse en m'arrêtant trop longtemps sur le même sujet, je

vous dirai tout d'un coup que, malgré les prières du sultan et la faiblesse de mon propre cœur, ma résolution fut inébranlable. Tout fut préparé pour mon départ, et pendant ces préparatifs, le sultan fut constamment avec moi, me persuadant d'abandonner ma résolution. La magnificence et la libéralité de ses présents au moment de mon départ, afin que je pusse rentrer riche et honorée dans mon pays, faillirent m'ôter tout mon courage. La veille du jour fatal, il fit une dernière tentative, mais en vain. Mon refus fut adouci par les larmes que je versai, et je sentis dans ce dernier instant combien j'avais pour lui d'affection et de dévouement. Nous nous séparâmes; je me jetai sur ma couche, et je pleurai jusqu'au jour; alors je me mis en route.

Lorsque mon frère fut exécuté, ses propriétés furent saisies par le sultan, et distribuées à ses favoris, comme Votre Hautesse sait que c'est l'habitude. Le capitan-pacha, qui succéda à mon frère, était un excellent soldat; on l'appelait Abdallah. Une partie des biens de mon frère lui fut adjugée; l'autre à l'esclave géorgienne, qui avait causé la ruine de mon frère et détruit mon bonheur. Afin de me montrer plus d'amour et de respect, le sultan avait ordonné à Abdallah de m'escorter en personne jusque dans mon pays, avec un corps choisi de cavalerie. La cavalcade

était magnifique; les trésors, les pierreries m'avaient été prodigués; vingt femmes de mon pays et de nombreuses esclaves m'avaient été données pour me servir, et mon escorte avait l'apparence d'un triomphe. Je montai dans ma litière le cœur brisé, et voyageant à petites journées, j'arrivai sans fatigue dans mon pays natal. Les frontières passées, Abdallah me demanda de signer de ma main qu'il avait rempli son devoir envers moi, reconnaissance que le sultan ne manquerait pas de lui demander à son arrivée. Je satisfis à sa demande, et faisant des vœux pour mon bonheur futur, il assembla ses troupes, et les soldats tournèrent la bride de leurs coursiers vers la ville où mon cœur était resté.

Il est nécessaire maintenant que je vous dise que l'esclave géorgienne qui avait été donnée à mon frère par le sultan avait passé au pouvoir d'Abdallah. Lorsqu'elle apprit que j'allais partir pour mon pays chargée de présents, sa rage ne connut plus de bornes. Sa beauté et ses talents avaient déjà fait une grande impression sur le cœur d'Abdallah; elle lui fit part des projets qu'elle avait formés contre moi, et l'eut bientôt engagé dans un complot avantageux pour lui, car il lui livrait mes trésors, et pour elle, car il me mettait en son pouvoir. Elle proposa à Abdallah, après m'avoir escortée jusqu'aux frontières, et après avoir

reçu l'écrit qu'il devait présenter au sultan, de suivre ma faible escorte d'esclaves, de la tailler en pièces, de s'emparer de moi et de mes trésors, de retourner à Constantinople où je serais enfermée dans son harem. L'avarice d'Abdallah ne put résister à sa tentation, et convaincu qu'il n'y avait aucune chance que cette machination fût jamais découverte du sultan, il résolut de mettre à l'œuvre le plan de sa favorite. Il y avait deux jours qu'Abdallah m'avait quittée, lorsqu'une nuit j'entendis le galop d'une troupe de cavalerie qui s'avançait sur nous. Le sort du combat fut bientôt décidé. Toutes mes femmes et tous mes esclaves furent massacrés. Je fus saisie, mise dans un sac, jetée en travers d'un cheval et aussitôt que les trésors furent rassemblés, la troupe partit précipitamment. J'étais presque morte lorsque nous fîmes halte, et lorsqu'on me retira de ma pénible situation, je m'évanouis.

Abdallah n'avait jamais vu mon visage, ses soldats lui dirent que j'étais morte; il en fut content, car c'était seulement pour plaire à sa femme, qu'il avait consenti à m'emmener. Il s'approcha du lieu où j'étais, et dans ma misérable situation, ma beauté lui inspira de l'amour. Son cœur reconnut que j'étais le plus grand trésor de son pillage; il me prodigua toutes les attentions possibles, et après quelques heures de halte, pendant

lesquelles je pris quelque repos, je fus placée dans une petite litière, et nous continuâmes notre voyage. Abdallah mettait tous ses soins pour obtenir mon amour, je le repoussai d'abord; mais lorsqu'il m'eut avoué qu'il n'avait agi qu'à l'inspiration de la Géorgienne, et qu'elle avait insisté pour qu'il m'amenât avec lui, je devinai dans quel but, et je ne songeai plus qu'à la vengeance. Je feignis moins d'aversion pour lui, et avant que notre voyage ne fût terminé, j'avais mis en usage et avec succès tout mon pouvoir de séduire. Enfin, nos chevaux fatigués arrivèrent à Stamboul, et après avoir attendu le soir dans les faubourgs, afin que notre cavalcade attirât moins l'attention, nous nous dirigeâmes vers la maison d'Abdallah, et je me trouvai une fois encore dans les murailles d'un harem. Aussitôt qu'elle fut instruite de notre arrivée, la Géorgienne vint me trouver, et ôtant sa pantoufle, elle m'en donna avec mépris plusieurs coups sur le visage; elle mit tant de force à cette action que mon sang coula. — Maintenant, sultane, s'écria-t-elle, mon temps est venu, vous recevrez une seconde fois la bastonnade, et la corde serrera encore une fois votre cou avec plus d'efficacité que la première. Alors elle ordonna à ses esclaves de me dépouiller et de me revêtir des plus simples habits. Quand cela fut fait, elle me cracha au visage et me laissa sans m'adresser la parole; mais

les flammes qui s'élançaient de ses yeux montraient la violence des passions qui s'agitaient dans son sein.

Pendant ce temps Abdallah s'était rendu au palais afin de présenter au sultan le document qui annonçait mon arrivée dans mon pays, puis il revint promptement à sa propre maison. Aussitôt qu'il entra dans le harem, au lieu de rendre visite à ma rivale, qui s'était parée pour le recevoir, il demanda aux femmes étonnées dans quelle chambre j'avais été conduite. Elles hésitèrent en lui répondant. Il entra, me trouva vêtue de l'habit des esclaves et le visage couvert de sang. Lorsque je lui appris le traitement que j'avais reçu et les menaces plus cruelles qui m'avaient été faites, sa colère ne connut plus de bornes. Ordonnant à toutes les femmes de me servir, il me quitta afin que je pusse revêtir d'autres habits, me demandant la faveur de venir souper avec moi le soir même. Mon désir de vengeance me porta à lui accorder sa demande, et il quitta le harem pour aller mettre en sûreté les trésors qu'il m'avait dérobés. Pendant ce temps, les autres femmes avaient averti l'esclave géorgienne de ce qui avait eu lieu, et elle était transportée de rage. Craignant sa colère, je m'enfermai jusqu'à l'arrivée d'Abdallah, qui fit demander si je voulais le recevoir. Il fut admis, et exprima de nouveau l'indignation que

lui causait la conduite de ma rivale, offrant comme une preuve de son attachement de l'abandonner à ma colère. Je n'eus pas le temps de répondre, que la porte s'ouvrit avec violence; la Géorgienne se précipita dans ma chambre et dirigea son poignard vers mon cœur. Abdallah para le coup; le poignard passa à travers son bras gauche; il la terrassa de son bras droit. Pâle de rage et de souffrance, il appela ses esclaves : — En vous menaçant de la bastonnade et de la corde, Zara, elle a porté son propre arrêt.

Par les ordres du capitan-pacha, on lui arracha ses pantoufles, et elle reçut cinquante coups de bambous; puis comme elle poussait des cris de douleur, et levait ses mains au ciel pour demander grâce, les muets reçurent l'ordre de l'étrangler. Ma vengeance était plus que satisfaite, et je me voilai le visage pour ne point être témoin de ce terrible spectacle. Lorsque je laissai retomber mes mains, je me trouvai seule avec Abdallah et un cadavre défiguré, couché sur le plancher.

Pendant trois ans je restai dans le harem d'Abdallah, et sinon heureuse, du moins résignée à mon sort. Le capitan-pacha m'aimait avec dévouement; et si je ne pouvais répondre à son amour, j'avais cependant pour lui de la reconnaissance. Une seconde guerre vint à éclater entre les Turcs et les Russes; Abdallah reçut l'ordre de se met-

tre à la tête de ses troupes, et de chasser l'ennemi dans ses régions de glace et de neige. Suivant la coutume des commandants en Turquie, Abdallah se fit suivre par son harem; et après avoir voyagé de contrées en contrées, quelquefois poursuivant l'ennemi, et quelquefois nous retirant devant des forces supérieures aux nôtres, nous fûmes enfermés dans la forteresse d'Ismaël, avec ordre de la défendre jusqu'à la dernière extrémité.

Je ne fatiguerai pas Votre Hautesse par les détails d'un siége. Je vous dirai seulement que, lorsque la ville eut été réduite en cendres par les bombes et les boulets, ce qui avait allumé plus d'incendies qu'il n'était possible d'en éteindre, elle fût prise d'assaut et les habitants furent massacrés. Nous étions assises dans nos appartements, écoutant avec frayeur les cris des combattants, l'éclat des bombes, le sifflement des balles, les plaintes des blessés, et le mugissement horrible des flammes, qui s'étendaient alors avec furie sur toute la ville. Enfin, on ouvrit brusquement nos portes, et l'ennemi se montra dans le harem; nous poussâmes des cris et voulûmes fuir, mais en vain. Ce que devinrent les autres femmes, je l'ignore; mais je me sentis emportée par-dessus les morts et les mourants au milieu de la flamme et de la fumée, jusqu'à ce que je fusse évanouie de terreur et d'épuisement. Quand je re-

vins à moi-même, j'étais dans une hutte couchée sur un pauvre lit, et veillée par deux monstres à longues barbes; j'appris depuis que c'étaient des Cosaques. Ils réchauffaient mes membres avec leurs mains rudes sans aucun égard pour le décorum. Aussitôt que j'eus ouvert les yeux, un d'eux versa un peu de liqueur dans ma bouche et m'enveloppant dans une couverture de cheval, ils me laissèrent seule méditer sur mes infortunes.

J'appris ce jour même que, par le hasard de la guerre, j'étais devenue le partage d'un général russe, trop occupé pour venir me faire sa cour, et qui, d'ailleurs, ne croyait pas avoir besoin de cérémonies avec moi. Cependant, c'était un bel homme, et lorsqu'il n'était pas ivre, il était gai et généreux; mais le bivouac, même celui d'un général, était bien différent du luxe auquel j'avais été habituée; je vivais pauvrement, j'étais encore plus pauvrement logée. Le général avait la passion du jeu, comme presque tous les Russes; et un matin, à ma grande surprise, un jeune et bel officier vint dans la tente et le général, sans me faire aucune excuse, me conduisit à lui. Ma beauté avait fait du bruit dans le camp, et le général ayant perdu tout son argent la nuit précédente, me mit au jeu pour mille sequins et perdit. Mon nouveau maître était un jeune colonel sans soucis; j'aurais pu l'aimer, mais je n'en eus

pas le temps, et je n'avais pas passé trois semaines dans sa tente que je fus jouée de nouveau et gagnée par un major. A peine eus-je le temps de m'habituer dans ma nouvelle demeure, que le jeu me fit encore changer de maître. Enfin, dans cette campagne, je devins la propriété de quarante ou cinquante officiers russes. Les fatigues des marches continuelles, la mauvaise qualité de la nourriture, l'indécision continuelle dans laquelle se trouvaient ma personne et mon esprit, altérèrent grandement ma beauté; et après avoir été évaluée dans les premiers temps mille sequins, je me trouvai ne valoir plus tard que deux cents.

Je puis assurer Votre Hautesse que ce n'est point une plaisanterie que de voyager ainsi au milieu d'un camp russe et d'être jetée de main en main comme une bourse pleine d'or. Avant la fin de la campagne j'étais bien lasse des Russes et je désirais grandement qu'une armée turque pût nous mettre en déroute afin de me retrouver encore une fois dans un harem. C'est alors que je commençai à me lamenter sur mon sort et sur celui du sultan, et que je commençai à me servir de cette expression, «Il fut un temps!» Enfin l'armée reçut l'ordre de retourner en arrière, j'étais alors la propriété d'un cosaque. Il me mit sur un petit cheval, et me faisait tenir rang parmi l'escadron, régularisant mon pas avec sa longue lance dont

il piquait souvent mon cheval par derrière, et quelquefois ma personne par forme de plaisanterie; mais au bout de dix jours, il me vendit avec le cheval, la selle, la bride, le tout à un officier d'infanterie, qui aussitôt qu'il eut pris possession, me fit descendre, monta en selle, partit et m'ordonna de le suivre en tenant le cheval par la queue. Lorsque nous nous arrêtions, je le servais et j'étais obligée d'obéir à ses moindres volontés. Le matin il remontait en selle et j'étais obligée de le suivre comme la veille. Quelle existence pour une femme qui avait été la favorite du sultan! Pendant une semaine, j'essayai de résister à ma fatigue, mais il me fut impossible d'aller plus loin. Nous passâmes à travers une ville, et dans un moment où il ne me surveillait pas, je lâchai la queue du cheval et je m'échappai sans être vue. Je rentrai dans la ville que nous venions de traverser, et, accablée par la faim et par la fatigue, je m'assis sur les marches d'une grande maison. Une dame couverte de riches fourrures en sortit; et voyant à mes habits que j'étais étrangère, elle s'arrêta et me demanda qui j'étais. Je le lui appris en peu de mots, elle ordonna qu'on me reçût dans sa maison et qu'on pourvût à mes besoins. Quelques jours plus tard, elle m'envoya chercher, et je lui racontai toute mon histoire. Elle était bonne et généreuse, et je devins sa pre-

mière femme. J'étais satisfaite, heureuse après tant de vicissitudes, et j'espérais mourir à son service. Mais mes infortunes n'étaient pas à leur terme. Ma maîtresse était une femme de haut rang, très estimée dans la ville. Sa maison était toujours remplie de monde. Elle était riche et donnait de belles fêtes, elle était veuve depuis deux ans, jeune encore et fort belle. Un soir lorsqu'il y avait assemblée chez elle, sa porte s'ouvrit et un officier vint lui parler à l'oreille. Elle rougit, trembla, et dit qu'elle serait prête dans une heure. J'étais près d'elle dans ce moment, elle me fit un signe, entra précipitamment dans sa chambre et fondit en larmes.

— J'ai reçu l'ordre de me rendre à Pétersbourg, dit-elle ; je suis accusée de trahison. Ma conscience ne me reproche rien ; mais hélas ! l'empereur est sans pitié pour moi, Ckaterina (c'était le nom qu'on me donnait.) — Voulez-vous m'accompagner ? Ce sera un long et triste voyage ; Dieu seul peut en prévoir la fin.

Je consentis aussitôt ; je fis les paquets, et sans troubler la joie de ceux qui se livraient aux plaisirs, nous gagnâmes la cour et montâmes dans une britska en compagnie de l'officier. Quatre jours après, nous étions à Saint-Pétersbourg ; ma maîtresse fut jetée en prison, et je fus séparée d'elle. Elle ne vit jamais ses accusateurs ni ses juges.

Le placet qu'elle fit présenter à l'empereur ne fut pas même lu ; elle fut condamnée, mais le châtiment ne fut pas décidé immédiatement.

Pendant trois semaines ma maîtresse resta en prison ; grâce à l'humanité de l'officier auquel sa garde était confiée, j'allais passer avec elle quelques minutes chaque jour, mais c'était toujours en présence d'une tierce personne. Un matin, la pauvre dame se jeta dans mes bras, et pleura longtemps sans parler ; l'officier lui-même avait un air de mélancolie qui me frappa, et j'aperçus une larme qui coulait sur son mâle visage.

— Ckaterina, dit-elle enfin, on m'a lu ma sentence, c'est demain. O mon Dieu ! pardonnez-leur leur cruauté et leur injustice. Et elle tomba de mes bras sur le pavé de sa prison.

Nous la relevâmes, et elle se remit un peu.

—Oui, Ckaterina, je dois être punie d'un crime dont je suis innocente : et quel châtiment, grand Dieu ! pire que la mort ; le knout, exposée sur la place publique !

J'avais entendu parler de ce châtiment, mais je ne croyais pas qu'on l'appliquât aux femmes : il était trop barbare.

— Je n'en ai jamais entendu parler, dit le pacha. Dites-moi, vieille femme, est-ce pire que la bastonnade ?

— Oui, Votre Hautesse ; c'est un fouet extrê-

mement lourd, et lorsque l'exécuteur a reçu des ordres particuliers, il peut tuer le patient en lui infligeant deux ou trois coups seulement. Mais Votre Hautesse comprendra mieux la nature du châtiment, lorsque je lui dirai ce dont j'ai été témoin.

Ma chère maîtresse me demanda, comme une faveur, de la suivre sur le lieu de l'exécution. Pauvre femme ! elle n'avait, aussi bien que moi, qu'une imparfaite idée de ce qui devait arriver. Le châtiment devait avoir lieu sur la grande place ; les troupes gardaient l'enceinte, et une grande foule de peuple était assemblée. Ma maîtresse parut sur la plate-forme élevée pour le supplice, dans une toilette distinguée, qui contribuait encore à relever son extrême beauté. La douceur de son visage obtint pour elle la commisération de ceux mêmes qui étaient habitués à exécuter les volontés cruelles d'un despote. Jeune, aimable, admirée, d'un rang élevé ; possédant une grande fortune, la pauvre femme n'était plus entourée d'hommages dus à ses talents, à sa beauté, à son esprit ; elle était entre les mains de ses bourreaux. Elle les regardait avec surprise, semblant douter que de tels préparatifs fussent pour elle. Un des exécuteurs lui arracha une sorte de pèlerine qui couvrait son sein ; sa pudeur s'en alarma ; elle recula de quelques pas, devint

pâle, et fondit en larmes. Ses vêtements ne tardèrent pas à lui être ôtés, et en quelques instants, elle fut nue jusqu'à la ceinture, exposée aux regards d'une immense multitude, qui gardait un profond silence. Alors un des exécuteurs la saisit par les deux mains, et faisant un demi-tour, il la jeta sur son dos, se courbant en avant, afin de soulever ses pieds à quelques pouces de terre ; tandis que l'autre bourreau, avec ses mains rudes, et sans aucun remords apparent, l'ajustait sur le dos de son compagnon, dans la position la plus commode pour recevoir son châtiment. Quelquefois il pressait sa tête de ses mains brutales, afin de la lui tenir baissée ; quelquefois, comme un boucher qui tient un agneau, il la flattait du geste et de la voix, jusqu'à ce qu'il l'eût fixée dans une attitude favorable. Il prit le knout, c'est une large lanière de cuir, et recula quelques pas, mesura d'un œil calme la distance requise, puis lança un coup avec l'extrémité du fouet, de manière à emporter une bande de peau depuis le cou jusqu'au bas du dos; frappant son pied contre terre, il visa un second coup parallèle au premier, de sorte qu'en un instant toute la peau du dos fut enlevée en petites bandes, la plupart desquelles restèrent suspendues à la chemise et au vêtement attaché à sa ceinture. Je m'évanouis d'horreur bien avant que le châtiment fût terminé. —

Bonté du ciel ! pensai-je, j'ai souffert la bastonnade et la corde, mais ce n'était rien en comparaison. N'y a-t-il pas de Dieu dans le ciel pour punir une semblable cruauté ? Ma maîtresse n'était pas morte, et les médecins ordonnèrent qu'on eût pour elle tous les soins possibles, afin qu'elle pût se rétablir. Je pensai que cette attention de la part de l'empereur faisait pardonner en partie sa barbarie ; mais, grand Dieu ! elle fut rendue à la vie afin d'être punie plus cruellement, car elle ne fut pas plus tôt rétablie, qu'on lui coupa la langue, et qu'elle fut exilée en Sibérie.

C'est ainsi, ô pacha ! que ma belle maîtresse fut traitée sur un simple soupçon, car elle n'était pas coupable.

Il m'avait été permis de la voir avant son dernier châtiment, et elle pensait, pauvre femme, que la colère de l'empereur était apaisée et qu'il lui serait permis de retourner dans son pays; mais on lui coupa la langue sans la prévenir de ce nouveau supplice ; depuis il me fut défendu de la voir, et je n'ai jamais su ce que ma belle et malheureuse maîtresse était devenue : c'est de l'officier à la garde duquel elle était confiée, que j'appris cette affreuse nouvelle. Je retournai dans ma demeure le cœur rempli de chagrin et d'indignation.

Je pris la résolution de me sauver, s'il était possible, d'un pays où l'on coupait la langue des

femmes; mais comment le quitter? je n'en savais rien. J'avais encore quelque argent et des effets de prix qui m'avaient été laissés par mon infortunée maîtresse, et je m'informai des moyens à employer pour me rendre à Constantinople, où au moins je me retrouverais dans un pays civilisé. Enfin, un juif qui avait entendu dire que je voulais me rendre dans le sud, offrit de me prendre avec lui aussitôt que la terre serait couverte de neige; je conclus un marché avec lui moyennant cinq cents roubles. Quinze jours plus tard, l'hiver s'étant déclaré, nous montâmes dans une droshka, et nous partîmes. Nous nous reposâmes à Moskou, et de là nous nous dirigeâmes sur Constantinople. En arrivant, je voulus réunir mon bagage afin de payer mon conducteur, mais le vieux coquin me l'avait volé, et il répondit à mes prières par un coup de pied qui me laissa à moitié morte. Je fus enfermée dans une chambre, et en moins d'une heure, un marchand d'esclaves m'acheta pour une somme médiocre, et je fus emmenée, me révoltant en vain contre cette injustice. Ma beauté n'existait plus, j'avais plus de trente ans, et les infortunes avaient fait le reste.

Mon existence ne fut plus qu'une série de déplacements et de désastres. J'avais été vendue à un pâtissier, et obligée de me tenir constamment devant un four, je fus à moitié grillée; je devins

obstinée; on me corrigea par des coups, mais ils m'étaient devenus indifférents. La maison fut incendiée, et je fus revendue à un barbier. Sa femme était une espèce de furie, elle me battait à outrance. Heureusement, le barbier, accusé d'avoir rasé un criminel qui s'était échappé de prison, fut exposé devant sa propre porte, avec sa tête sous son bras. Sa femme et moi nous fûmes vendues comme esclaves.

C'est ainsi que je descendis chaque année le revers de la montagne, traitée de plus en plus mal, jusqu'à ce que je fusse embarquée sur un vaisseau arménien qui partait pour Smyrne. Le vaisseau fut pris par un pirate algérien, et pendant longtemps on me gardait à bord de ce dernier vaisseau pour faire la cuisine. Enfin le pirate fit naufrage sur cette côte. Je ne fis aucun effort pour me sauver. J'étais si lasse de la vie! mais je fus jetée par-dessus les vagues, et je parvins jusqu'ici, où j'ai vécu plusieurs années en compagnie d'un autre misérable comme moi, demandant l'un et l'autre l'aumône. Il mourut il y a environ un an, et me laissa seule dans la cabane; je mendie encore mon pain. Pacha, voilà toute mon histoire, et vous conviendrez que j'ai raison de dire : Il fut un temps!

— C'était votre destinée, bonne femme. Il n'y

a qu'un Dieu, et Mahomet est son Prophète. Vous pouvez sortir.

— Et l'or, Votre Hautesse, dit Mustapha à voix basse.

— Qu'elle le garde! N'a-t-elle pas été sultane? dit le pacha avec une apparence de pitié.

L'oreille de la vieille femme était fine; elle entendit l'observation de Mustapha, devina promptement le reste, lorsqu'elle entendit la réponse du pacha.

— Maintenant, pacha, dit-elle, comme je suis reconnaissante de votre bonté, permettez-moi avant de vous quitter, de vous donner un avis qui, d'après l'expérience que j'ai du monde et de l'expression des visages, peut vous être de quelque utilité. Ai-je votre permission, ô pacha?

— Parlez, répondit le pacha.

— Que Votre Hautesse se méfie donc de l'homme qui est assis à côté d'elle, car il y a quelque chose sur sa face qui me dit qu'il vous renversera pour monter à votre place. Pacha, soyez sur vos gardes!

— Vieille sorcière de l'enfer! dit Mustapha en se levant de son siége.

La vieille femme leva le doigt, et sortit du divan.

Le pacha regarda Mustapha d'un œil soupçonneux, car il était facile à concevoir des soupçons, et Mustapha n'avait aucunement l'air innocent.

— Mon seigneur prête-t-il l'oreille à la langue menteuse d'une vieille femme? dit Mustapha en se prosternant. — Votre esclave n'a-t-il pas fait preuve de fidélité? Je ne suis que poussière en sa présence. Prenez ma vie, ô pacha! mais ne doutez pas de la fidélité de votre esclave.

Le pacha sembla satisfait. — Tout cela n'est que du bruit, dit-il en se levant et en quittant l'appartement.

— Du bruit! dit Mustapha. — Maudite vieille sorcière! je sais mieux à quoi m'en tenir. Il n'y a point de temps à perdre, il faut être prompt. Quand le renégat sera-t-il de retour de Stamboul? Le temps est arrivé. Et Mustapha quitta le divan d'un air sombre.

CHAPITRE XI.

Quoique le pacha, suivant la diplomatie habituelle des Turcs, n'eût exprimé aucun déplaisir à Mustapha, mais l'eût au contraire traité avec plus de bonté qu'à l'ordinaire, il n'avait point oublié l'avis de la vieille femme; le soupçon une fois conçu, il n'y avait plus moyen de le chasser, et il consulta son épouse favorite Fatime. Une femme est un bon conseil en pareil cas; le seul danger qui pouvait menacer le pacha, était la cour impériale de Stamboul, car les troupes lui étaient dévouées, et le pays qu'il gouvernait n'avait point de raisons sérieuses de se plaindre. D'après le conseil de la favorite, le pacha envoya, comme présent à son visir, une jeune et belle fille grecque, espèce d'espion au service de la favorite, et

qui était instruite des soupçons qui planaient sur Mustapha. Elle avait ordre de découvrir, si cela était possible, s'il existait quelques relations entre le renégat qui commandait la flotte; car c'était de ce côté qu'on prévoyait le danger. L'esclave grecque n'eut pas été plus de huit jours dans le harem de Mustapha sans apprendre ce qu'elle désirait savoir. La flotte était envoyée à Constantinople avec des présents du pacha au sultan, et l'on attendait journellement son retour.

Ce fut dans l'après-midi de ce jour si fertile en événements, que la flotte parut en vue à quelques milles du port. Mustapha se hâta de venir en avertir le pacha qui était dans le divan, rendant des jugements, sinon la justice. Lorsque le pacha apprit que la flotte était de retour, il se sentit défaillir, d'autant plus que Mustapha était plus vil et plus flatteur que jamais. Il se retira bientôt dans ses appartements, et se hâta de se rendre chez sa favorite Fatime.

— Pacha, dit-elle, la flotte est arrivée, et Mustapha a déjà communiqué avec le renégat. Croyez-moi, vous êtes perdu si vous ne les prévenez. Mais arrêtez, ajouta-t-elle; ne blâmez point le renégat en faisant violence à Mustapha. Demain, la flotte sera à l'ancre, ainsi la conspiration n'éclatera que demain. Ce soir vous demanderez le café comme à l'ordinaire pendant que vous fumez et que vous

écoutez les histoires qui vous charment. Ne buvez pas votre café, car il contiendra la mort. Souriez et soyez de bonne humeur, et laissez-moi conduire le reste.

La figure du pacha s'adoucit et il retourna au divan. Les affaires furent discutées comme à l'ordinaire, et enfin l'audience se termina. Le pacha paraissait fort satisfait ainsi que son visir.

— Je crois, dit Mustapha, lorsque les pipes furent apportées, que Sa Hautesse impériale, le sultan, vous aura envoyé quelques marques de sa faveur distinguée.

— Dieu est grand et le sultan sage, répondit le pacha, j'y ai pensé aussi, Mustapha. Qui sait, il veut peut-être joindre, aux terres qui sont sous mon pouvoir, un autre pachalik ?

— C'est ce que j'ai pensé, répondit Mustapha; je suis impatient de voir arriver le renégat; mais il est tard, il ne quittera pas son vaisseau aujourd'hui.

— Il faut chasser les brouillards de l'attente par les rayons de l'espérance, répondit le pacha. Que suis-je, sinon l'esclave du sultan? Ne nous délecterons-nous pas ce soir avec l'eau du giaour ?

— Que dit Zafiz ? Le vin exalte l'homme et l'élève au-dessus de l'incertitude et du doute. Il nous inonde de courage et nous remplit des illusions du bonheur.

—Wallah Thaïb, c'est bien dit, Mustapha, répondit le pacha en prenant une tasse de café présentée par l'esclave grecque; Mustapha prit sa tasse.—Mon cœur est léger ce soir, dit le pacha en posant sa pipe, buvons copieusement du jus défendu. Où est-il, Mustapha?

—Il est ici, répondit le visir en buvant son café, tandis que le pacha le surveillait du coin de son petit œil gris. Et Mustapha montra la liqueur qui était derrière la petite ottomane sur laquelle il était assis.

Le pacha mit son café de côté, et but la liqueur défendue.—Dieu est grand, dit-il, buvez, Mustapha. Et il lui passa la bouteille.

Mustapha suivit l'exemple du pacha. — S'il plaît à Votre Hautesse, dit-il, j'ai là un homme qui prétend avoir à raconter des histoires plus délicieuses encore que celles de Menouni. Ayant appris qu'il passait dans cette ville, je l'ai retenu, afin qu'il procurât quelque amusement à Votre Hautesse dont je suis l'esclave. Votre bon plaisir est-il que je l'introduise?

— Volontiers, répondit le pacha.

Mustapha donna le signal, et, à la grande surprise du pacha, le renégat commandant la flotte parut, accompagné de gardes et de l'officier bien connu du calife, le *capidgi bachi*, qui élevait un firman au-dessus de son front.

Le pacha devint pâle, car il savait que son heure était venue. « Bismillah ! au nom du tout-puissant, ô officier ! qui cherchez-vous ? s'écria le pacha avec émotion.

— Le sultan, le Seigneur de la vie, vous envoie cela, ô pacha ! comme une preuve de son indulgence et de sa grande miséricorde. Et le capidji bachi produisit un cordon de soie, en même temps qu'il présentait le fatal arrêt au pacha.

—Mustapha, dit le pacha à voix basse, pendant que je lis, réunissez mes gardes, je veux résister. Je ne crains point le sultan à cette distance, et plus tard, je l'adoucirai par des présents.

Mais Mustapha ne partageait point les sentiments de son maître.—O pacha, répondit-il, qui peut résister à la volonté du vice-roi du ciel ; il n'y a qu'un Dieu, et Mahomet est son Prophète.

—Je disputerai ma vie, s'écria le pacha ; sortez et appelez mes gardes.

Mustapha quitta le divan et revint avec les muets et quelques gardes qu'il avait séduits.

Traître ! s'écria le pacha.

—La Allah, il Allah ; il n'y a qu'un Dieu, dit Mustapha.

Le pacha vit qu'il était sacrifié. Il lut le firman, le pressa sur front en signe d'obéissance, et se prépara à la mort. Le capidgi bachi produisit un autre firman qui élevait Mustapha au pachalik.

—Barik Allah! que Dieu soit béni pour toute chose! répondit humblement Mustapha. Ne suis-je pas l'esclave du sultan, prêt à exécuter tous ses ordres! Sur ma tête, qu'il en soit ainsi!

Mustapha donna le signal, et les muets saisirent l'infortuné pacha.

—Il n'y a qu'un Dieu, et Mahomet est son Prophète, dit le pacha.—Mustapha, ajouta-t-il en se tournant vers son visir avec un sourire sardonique, puisse votre soleil ne jamais pâlir!... mais vous avez avalé le café.

Les muets serrèrent le cordon, et on jeta un manteau sur le corps du pacha.

—Le café! murmura Mustapha, je trouvais en effet qu'il avait mauvais goût. Et toutes les visions de pouvoir et de grandeur qui avaient absorbé l'esprit du pacha firent place à la frayeur et au désespoir.

Le capidgi bachi ayant accompli son devoir se retira.—Maintenant, s'écria le renégat, donnez-moi la récompense promise.

—Votre récompense.... cela est vrai, je l'avais oublié, répondit Mustapha, tandis que la douleur occasionnée par le travail du poison défigurait son visage.—Oui, je l'avais oublié, continua Mustapha, qui, certain que sa fin approchait, et que son ambition ne serait point satisfaite, entrait de de plus en plus dans une fureur qu'on ne pour-

rait comparer qu'à celle d'une bête féroce : — Oui, je l'avais oublié. Gardes, saisissez le renégat !

— Il faut qu'ils soient plus prompts que vous ne pensez, répondit Huckaback, échappant aux gardes et tirant son cimeterre, tandis que, posant ses doigts sur sa bouche, il fit entendre un coup de sifflet aigu. Aussitôt un corps de soldats et de matelots de la troupe se précipitèrent dans la chambre et désarmèrent les gardes. — Maintenant, pacha d'une heure, que pensez-vous de cela ?

— C'est ma destinée, répondit Mustapha roulant sur le plancher dans une affreuse agonie : — Il n'y a qu'un Dieu, et Mahomet est son Prophète ! Et Mustapha expira.

— Le vieux fou m'a épargné quelque peine, observa le renégat. Emportez ces deux carcasses et proclamez Ali, le nouveau pacha.

Ainsi périrent les deux barbiers, et c'est de cette manière que Huckaback régna à leur place sous le nom d'Ali. Mais son règne et les événements qui le signalèrent sont un des nombreux contes qui n'ont point encore été livrés à la postérité.

FIN.